L'ESPRIT
DE L'ABBÉ
DES FONTAINES,

TOME II.

BRITISH MUSEUM

L'ESPRIT
DE L'ABBÉ
DES FONTAINES,
OU
REFLEXIONS
SUR
DIFFE'RENS GENRES
DE SCIENCE ET DE LITTERATURE:

Avec des Jugemens ſur quelques Auteurs & ſur quelques Ouvrages tant Anciens que Modernes.

TOME II.

A LONDRES,
Chez CLEMENT, Libraire de la Cour.

M. DCC. LVII.

BRITISH MUSEUM

L'ESPRIT
DE L'ABBÉ
DES FONTAINES.
OU
RÉFLÉXIONS
SUR
DIFFÉRENS GENRES
DE SCIENCE ET DE LITTÉRATURE:

Avec des Jugemens sur quelques Auteurs & sur quelques Ouvrages, tant Anciens que Modernes.

TOME II.

A LONDRES,
Chez CLEMENT, Libraire de la Cour.

M. DCC. LIV.


BRITISH MUSEUM



L'ESPRIT
DE L'ABBÉ
DES FONTAINES.

SECONDE PARTIE.

Jugemens ſur quelques Auteurs tant Anciens que Modernes.

RÉFLÉXIONS PRÉLIMINAIRES

Sur les Gens de Lettres en général, les Ecrivains, les Beaux Eſprits, les Académies, &c.

DES GENS DE LETTRES.

IL me ſemble que dans l'Empire des Lettres nous devons en quelque ſorte aux Enfans de ceux, que leurs talens & leurs travaux ont élevés, pour ainſi dire, au rang ſublime de Princes de leur

Tom. VI. des Obſ. pag. 49.

Art, un reſpect qui approche de celui, que dans l'ordre Politique, nous avons pour les Enfans des Souverains. Tous ceux qui comme moi ne ſont que Peuple, ou tout au plus petits Officiers dans cet empire Littéraire, doivent s'abaiſſer, & rendre tous les honneurs poſſibles à ces précieux & illuſtres Rejettons.

Tom. IX. des Obſ. *pag.* 149.

J'ai toujours été frappé de l'extrême différence qui ſe trouve entre un ſimple Littérateur, & un Homme d'eſprit qui cultive l'Étude de l'Antiquité. L'un n'eſt occupé que de charger ſa mémoire de faits & de dates. Il Copie indifféremment tout ce qui s'offre à ſes yeux; il ne ſçait ni raiſonner, ni faire uſage de ſon érudition mal digérée. L'autre guidé par une raiſon éclairée, ſçait rendre utile tout ce qu'il a lû; il expoſe avec clarté des faits choiſis avec diſcernement, & les orne de réfléxions judicieuſes. Il voyage dans le Pays de l'Antiquité, en obſervateur Philoſophe. Sçavoir creuſer, méditer, eſt un talent dont la nature eſt aſſez avare.

Tom. XV. des Obſ. *pag.* 43.

On a raiſon de regarder les Belles-Lettres, comme la partie de la Littérature qui a le plus d'agrément, & qui fait le plus d'honneur. En effet un Poë-

te, un Orateur, un Hiſtorien qui excellent dans ces genres, jouiſſent d'une réputation plus brillante, que le grand Phyſicien ou le grand Géométre. Ceux-ci ſont aſſurément très-eſtimables; mais comme on ſuppoſe qu'il leur a coûté bien de la peine pour acquérir ces hautes Sciences, qui ont d'ailleurs quelque choſe de triſte & de ſauvage, preſque perſonne n'a l'ambition de leur reſſembler. On s'imagine que de ſi ſublimes connoiſſances exigent de trop profondes méditations; qu'elles plongent l'eſprit dans la rêverie, & qu'elles éteignent le feu de l'imagination, qui eſt tout ce qui nous rend agréables dans la ſociété.

Comme il eſt moins deshonorant d'être inſenſible aux beautés d'un Ouvrage, que d'en trouver où il n'y en a point, ne vaut-il pas encore mieux n'accorder aucunes faveurs aux vrais talens & aux dignes travaux de l'eſprit, que de récompenſer les mauvais Ecrivains & les petits génies? Il faudroit au moins imiter Sylla. Un mauvais Poëte lui ayant préſenté des Vers, il lui fit un préſent, à condition qu'il n'en compoſeroit plus. Étoit-ce le récompenſer, étoit-ce le punir? Là même, Pag. 43.

Là même, *pag.* 127.

Des hommes tels que Corneille ne devroient pas avoir le tems de désirer les récompenses. En les recevant, ils donnent un nouveau lustre à la gloire des Princes & des Ministres. Ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que tandis que Corneille notre premier Poete Dramatique étoit dans l'indigence, Chapelain étoit accablé de Pensions. C'est que le vrai mérite est ordinairement ou timide, ou fier ; il ne connoît ni la souplesse, ni les intrigues, qui sont le partage de l'homme dépourvû de talent. Il arrive rarement que les Grands se piquent de récompenser un bel Esprit ou un Sçavant, moins occupé à leur faire sa cour, qu'à la faire aux Muses. Notre Siécle a pourtant vû feu M. le Duc de Villeroy donner une Pension à M. de la Monnoye, qu'il ne connoissoit que par l'idée qu'on lui avoit donnée de son érudition & de sa mauvaise fortune. Il exigea même, qu'il ne l'en remercieroit point. Mais pour un vrai Mécene, combien y en a-t'il de faux, qui ne se proposent, en récompensant médiocrement les Gens de Lettres, que le plaisir de publier leur prétendue libéralité, & d'exiger des hommages humilians ?

Ce n'eſt pas aux Sçavans ſeuls qu'on doit imputer les duretés qui leur échappent dans les querelles Littéraires ; c'eſt au Public, dont il faut gagner la bienveillance, & auprès duquel on ne peut pas réuſſir, ſi l'on ne nourrit ſa malignité. Mais quelque malin qu'on le ſuppoſe, ce Public, des Écrits pleins d'injures ſont-ils bien propres à le ſatisfaire? Il goûtera bien mieux une Critique fine & enjouée, aſſaiſonnée de traits badins & délicats ; & ces ſortes de Critiques ingénieuſes ne ſont point contraires aux régles de la politeſſe. C'eſt ainſi que le Marquis de Sévigné, un des hommes les plus polis de ſon tems, ſe défendit dans la diſpute qu'il eût avec le Sçavant Dacier. Celui-ci n'employa contre ſon Adverſaire, que les armes des Pédans, avec de mauvaiſes raiſons ; ce qui le fit mépriſer du Public. L'autre au contraire, emporte tous les ſuffrages par l'enjoûment de ſa plume, par la fineſſe, & ſi je l'oſe dire, par la politeſſe de ſes ironies. Je le propoſe pour modèle à tous les Gens de Lettres qui ſeront en querelle. La malignité qu'on reproche tant au Public, ne peut donc excuſer les injures des Sçavans ; fût-ce des injures Ciceroniennes.

T. XXVIII. des Obſ. pag. 108.

T. XXX. des Obſ. *pag.* 126.

Dans les Lettres, les minces Sujets, les ignorans, les imbécilles ne ſont que trop aiſément & que trop ſouvent remplacés par des ineptes qui leur reſſemblent. Ce ſont des Hydres, dont les têtes ne ceſſent de renaître. Il n'en eſt pas ainſi des Hommes excellens, d'un ſçavoir, d'un génie & d'un goût diſtingué. Corneille, Racine, Moliere, La Fontaine, Paſcal, Boſſuet, Fenelon, Bourdaloue n'ont point été remplacés.

T. XXXI. des Obſ. *pag.* 42.

Quelle eſt l'erreur groſſiére de ces faux Politiques, qui regardent les Poëtes, & la plûpart de ceux qui écrivent ſur des Matieres de Bel eſprit, comme des Sujets inutiles à l'État ? Ils répandent le goût de Littérature dans leur Nation ; ils la font par conſéquent eſtimer & rechercher. Ils attirent les Étrangers qui apprennent leur Langue & liſent leurs Ouvrages ; ils accoutument leurs Compatriotes à penſer avec juſteſſe, à bien raiſonner, à s'exprimer avec préciſion ; ils les occupent & les portent à la tranquillité, à la ſoumiſſion, à l'amour de la gloire, ou plutôt du devoir. Enfin leurs Ouvrages ſoutiennent dans le Royaume une Manufacture Littéraire, qui ſous le nom de

Typographie, fonde un Commerce qui s'étend loin, & eſt pour l'Etat, d'un revenu conſidérable. Pour ſentir la différence d'une Nation polie par les Sciences à une autre chez qui regne l'ignorance, il n'y a qu'à jetter les yeux ſur l'état de la Moſcovie depuis le regne de Pierre le Grand.

On remarque que le progrès des Sciences & des Arts, ſource de l'abondance d'un Etat, & de la gloire d'une Nation, eſt dû aux grands Princes qui les ont favoriſés & récompenſés; & qu'au contraire ils ont langui & entiérement tombés ſous ceux qui les ont dédaignés, ou, ce qui eſt pire, qui n'ont honoré de leurs graces & de leurs faveurs que les hommes médiocres, au préjudice de ceux qui excelloïent. Car quel encouragement les Lettres auroient-elles eû ſous Auguſte, ſi Mécene ſon Miniſtre eût comblé de bienfaits un Cornificius ou un Mœvius, ſans rien faire pour Virgile & pour Horace? Ne ſe fût-il pas deshonoré lui-même? L'ignorance avec le mauvais goût & l'eſprit faux n'euſſent-ils pas pris le deſſus parmi les Romains? Or l'ignorance, le mauvais goût & l'eſprit faux, lorſ-

T. XXXIII. des Obſ. *pag.* 170.

qu'ils ſe répandent à un certain dégré parmi une Nation, la rendent non-ſeulement mépriſable, mais lui deviennent très-funeſtes.

Tom. III. des Jug. *pag.* 66.

Nous voyons mourir les hommes du plus grand mérite quelquefois dans l'indigence & l'obſcurité, tandis que la mort de certains ſujets de la même République comblés d'honneur & de bienfaits, qui en quelque ſorte l'ont deshonorée, ou du moins, qui ne lui ont procuré aucune gloire, ni aucun avantage, eſt célebrée par leurs partiſans, par de brillans éloges. Motif puiſſant, qui doit engager les vrais hommes de Lettres, à ne les cultiver que pour elles-mêmes, à ſe mettre peu en peine de ces louanges de routine, plus ſouvent prodiguées à la médiocrité & à l'ignorance, qu'au génie & au ſçavoir, & à n'écrire que pour être utiles.

Tom. VIII. des Jug. *pag.* 27.

L'Etat Eccléſiaſtique & la Magiſtrature ſe paſſent fort bien du ſecours des Lettres. La Littérature ſemble même aujourd'hui aſſez contraire à l'état d'un homme d'Egliſe. La ſouple ignorance fait bien mieux ſon chemin. Cependant la Littérature étoit autrefois renfermée dans le ſeul Clergé, qui aujourd'hui a

d'autres prérogatives préférables à un vain ſçavoir.

Si la ſcience, le bel eſprit, les talens ſervent à appuyer & à défendre la Religion, la Religion ne doit-elle pas mettre quelque émulation parmi les hommes de Lettres, en leur diſtribuant des graces temporelles qui les excitent à ſe rendre capables de la ſervir? Pourquoi donc certaines perſonnes en ſeroient-elles exclues, préciſément parce qu'elles cultivent avec ſuccès les ſciences & le bel eſprit? Pourquoi le titre d'ignorant ſeroit-il avantageux pour parvenir? Pourquoi un ambitieux inepte & abſurde voudroit il poſſeder lui ſeul ce qui pourroit faire honnêtement ſubſiſter & utilement travailler vingt gens de mérite? A quel titre tant de ſots, tant d'imbéciles, tant d'hipocrites importunent-ils le ſage diſtributeur des bienfaits eccléſiaſtiques, & le forcent-ils de les ſatisfaire? *Là même, pag.* 34.

On auroit beau faire en France des Ouvrages meilleurs encore, & plus importans que celui d'Adiſſon, je ne ſçais pas à quoi l'on parviendroit. Laurent Echard, pour ſon Hiſtoire Romaine, fut employé dans les affaires d'Etat. Les Anglois s'imaginent qu'un homme *Tom. VIII. des Jug. pag.* 129.

de Lettres & d'eſprit, qui a paſſé ſa vie à penſer, à raiſonner, à réfléchir, à comparer les idées, & qui n'eſt pas neuf, ſoit ſur les affaires du monde, ſoit ſur les intérêts des Princes, eſt préférable à un homme ſuperficiel, ignorant & diſſipé.

DES BEAUX ESPRITS.

Nouvel. du Parn. Tom. II. *pag.* 362.

IL faut avoüer qu'il y a encore en France des eſprits aſſez cultivés par l'étude des Anciens, & d'autres à qui la nature a donné des talens eſtimables. Ce qu'il y a de fâcheux eſt que ceux qui ſemblent les plus capables d'écrire, n'écrivent point; & que quoique leur eſprit, leur capacité, & peut-être les honneurs littéraires, & les bienfaits du Prince dont ils joüiſſent, & qui leur procurent un heureux loiſir, dûſſent les y engager, ils préferent les douceurs de la pareſſe à celles de la loüange qu'ils mériteroient, comme je le préſume, s'ils avoient le courage de travailler.

Tom. II. des Jug. *pag.* 45.

Ce n'eſt que dans leur Société excluſivement, que tels beaux eſprits ſont admirés. S'ils donnent quelque Ouvrage au Public, la critique vient renverſer l'Idole; un vent funeſte abbat le

Château, & ravage la terre. Cela eſt bien triſte ; mais pourquoi auſſi le prétendu Seigneur a-t'il un Château & une Terre ? Pourquoi a-t'il des Vaſſaux ? C'eſt une uſurpation : on fait juſtice en le faiſant déguerpir. Il en eſt des bons Ecrivains comme des vrais Nobles ; ſeuls ils doivent joüir de la conſidération attachée à ce titre ; les mauvais Auteurs doivent être rendus à leur roture naturelle.

La plûpart de nos beaux eſprits étudient peu. Les uns ne s'occupent que de leurs petits Ouvrages : le ſommeil, le Théâtre, le Caffé partagent leur loiſir. D'autres aiment à lire, mais des Ecrits modernes. Les anciens Auteurs n'ont pour eux aucun mérite : auſſi n'ont-ils ni fécondité, ni force, ni élévation. Leurs Ouvrages ſont des copies de copies, ou d'après de fort petits modèles. Tom. VI. des Jug. *pag.* 12.

Une merveilleuſe ſorte de beaux eſprits croit que pour bien écrire, il faut s'éloigner de la nature, & s'exprimer d'une façon ſi extraordinaire, qu'on puiſſe prendre pour une penſée ingénieuſe. ce qui n'eſt au fond qu'une expreſſion biſarre & ſouvent puérile. Ce qu'il y a de remarquable, eſt qu'une Tom. II. de la Trad. de Virg. *pag.* liv.

Piéce oratoire dans le ſtile précieux & guindé à côté d'une autre Piéce négligée & très-inſipide, s'eſt vûe miſe par le Public au-deſſous de cette dernière Piéce; parce que la platitude eſt plus inſupportable encore que la biſarrerie; & ſi j'oſe m'exprimer ainſi, que la fatuité du ſtile. L'un fait pitié, mais l'autre révolte.

DES ACADE'MIES.

Nouvel. du Parn. Tom. II. *pag.* 242.

CEtte belle gloire, dont la Grece fut redevable à des Statues ou à des Couronnes de laurier, ne fleurira jamais en France par ce moyen. Si vous me demandez ſur quoi j'appuye cette prédiction, je vous répondrai que la différence des mœurs & des tems eſt mon garant. D'ailleurs, ſi cet uſage devoit avoir lieu, ce ſeroit pour les beaux Eſprits & les Sçavans. Cependant ceux qui ſe ſont propoſés d'encourager les talens, n'ont jamais employé cette noble économie. On a fondé des prix d'or ou d'argent à Toulouſe, à Caen, à Paris, à Marſeille & à Pau, & on n'a pas crû qu'une Couronne de laurier fût capable d'exciter l'émulation de nos Poetes & de nos Orateurs. Tant de Sçavans pâliroient-ils ſur les Livres La-

tins, Grecs, Hébreux & Arabes, ſi pour récompenſe de leurs veilles laborieuſes, ils ne pouvoient eſpérer qu'un ſi ſtérile honneur ? Quand M. Colbert, qui avoit des vûes ſi juſtes ſur toutes choſes, voulut réveiller le zele un peu aſſoupi de Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, ne regla-t-il pas qu'il y auroit pour chaque ſéance quarante jettons à partager entre les Académiciens préſens ?

La critique s'éleve ſouvent contre les Tribunaux Littéraires, pour avoir décerné des prix à des Piéces mauvaiſes, ou d'une beauté médiocre. Mais quelle eſt la fonction de ces Juges ? De comparer diverſes Piéces de Poéſie & d'Éloquence qu'on leur préſente, & de couronner enſuite celles qu'ils ont jugé les meilleures, ou les moins mauvaiſes. Les Juges, pour rendre en quelque manière compte de leurs déciſions, ont coutume de faire imprimer diverſes Piéces de chaque eſpèce, dont le Public peut facilement diſcerner les défauts & les beautés, & avec une légere réflexion ſur le caractère de ces Ecrits, on voit aiſément que la Piéce victorieuſe a mérité de l'emporter ſur les autres ; auſſi il arrive bien rarement, mal-

Tom. III. des Obſ. pag. 39.

gré tous les efforts des vaincus, que le Jugement Académique ſoit caſſé par le Public. D'ailleurs, ces Juges éclairés réſervent les prix, lorſque les eſſais d'Eloquence & de Poëſie ont été trop foibles. Au défaut des Ouvrages excellens, ils accordent leurs lauriers à des Piéces, dont les défauts ſont au moins rachetés par quelques beautés, dans la perſuaſion que leurs prix ſont deſtinés à nourrir l'émulation des jeunes Auteurs, & à encourager le génie naiſſant : exiger la perfection, ce ſeroit étouffer l'une & l'autre.

Tom. X. des Obſ. pag. 193.

On prétend que parmi les Académies de Province, il y en a eu d'aſſez modeſtes, pour croire que leur Compagnie Littéraire mettoit leur Ville au-deſſus de celle de Paris ; c'eſt au moins ce qu'on peut conclure de ces paroles tirées d'un Diſcours prononcé il y a plus de dix ans, par un Académicien Provincial le jour de ſa réception. *Paris*, dit-il, *prend ſes quarante Académiciens dans toutes les Provinces, au lieu que notre Ville ſeule fournit vingt beaux Eſprits.* Une autre Académie qui apparemment n'auroit pas cédé à toutes les Académies du monde, ne recevoit dans ſon Corps que des Gentils-

hommes ; la Nobleſſe lui a manqué, elle ne ſubſiſte plus.

Rien n'eſt plus utile que l'établiſſement des Académies, ſurtout de celles qui embraſſent la Phyſique. On remarque que dans les Villes décorées de Sociétés Littéraires, les Sciences & les Belles Lettres ſont beaucoup plus cultivées qu'ailleurs. Ceux qui penſent, ſçavent que les Lettres, ainſi que le Commerce, ſont la principale force d'un Etat. Les Sciences & le bon goût ne ſont pas ſeulement l'ornement & la gloire d'une Nation. Tom. I. des Jug. *pag.* 1.

Le ſeiziéme Siécle a été le Siécle du vaſte & prodigieux ſçavoir. Nous n'avons plus de Caſaubon, de Juſte-Lipſe, de Budée, de Scaliger, de Petau ; nous avons en leur place des Sçavans judicieux, ſeuls vrais Sçavans. Chacun pour l'ordinaire, ſçait ſe borner à un genre ; & par cette ſage ſobriété, il y fait des progrès inconnus à ceux qui veulent n'ignorer rien. Leurs obſervations & leurs découvertes particulières corrigent les préjugés du peuple & des Sçavans mêmes. Tous enſemble, ſurtout ceux qui compoſent la docte Académie des Belles Lettres, portent par tout le flambeau de la Critique ; & peu Tom. II. des Jug. *pag.* 194.

à peu toutes les queſtions hiſtoriques & philoſophiques ſe voyent éclaircies. Ils laiſſent les ſuperbes beaux Eſprits, contempteurs de l'érudition, traiter de pédanteries & de chimeres leurs recherches laborieuſes ſur l'Hiſtoire ancienne & moderne, leurs fines conjectures ſur une Médaille grecque, ſur une Inſcription latine, ſur un monument énigmatique de la vénérable Antiquité, ſur l'obſcure origine d'un uſage; leurs ingénieuſes reſtitutions, ou leurs nouvelles interprétations de paſſages d'anciens Auteurs; enfin une infinité d'éclairciſſemens, de Commentaires & d'Anecdotes par rapport à nos Coutumes, à nos Annales, & à celles de tous les Etats de l'Europe. Voilà ce qui compoſe la plus grande partie de l'Hiſtoire de cette docte Académie, qui à l'exemple de celle des Sciences, expoſe ſes études & ſes travaux au grand jour, & ne laiſſe point douter le Public de ſon utilité. Ces deux arbres de vie portent des fruits précieux de toute eſpèce, que le Public cueille dans leur maturité.

Tom. V. des Jug. *pag.* 230.

La démarche d'un homme qui demande à être de l'Académie eſt-elle bien prudente & bien honnête de la part de

l'Aſpirant ? Il doit, s'il eſt tant ſoit peu raiſonnable & modeſte, ſe douter au moins qu'on le mettra en parallele avec d'autres qui ont le même déſir ; qu'on diſcutera ſa capacité, ſon eſprit, ſon talent ; que s'il eſt vanté par quelques-uns, il ſera rabaiſſé par d'autres. Qu'on ira juſqu'à éplucher ſa vie, ſes occupations, ſa famille, ſa condition, ſa fortune. Tout cela eſt-il agréable ? Ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'alors tout le monde ſçait qu'un tel a demandé, ainſi qu'un tel & un tel ; & comme ils ne peuvent pas tous être reçus à la fois, on ne manque pas de dire dans le monde, que l'un a été refuſé pour cela, & l'autre pour cela. Combien d'exemples avons-nous de ces refus ou deshonorans, ou ridiculiſans ? Ainſi lorſqu'un honnête homme demande, ou fait demander une place à l'Académie, j'eſtime qu'il doit être ſûr d'avance de la pluralité des ſuffrages. S'il ne l'eſt pas, c'eſt un homme imprudent, qui commet ſa réputation. Et que ne dit-on pas auſſi de celui dont les puiſſantes ſollicitations ont été heureuſes ? Combien ont perdu à être élûs !

Il me ſemble que les ſujets pour les prix d'Éloquence que propoſent les

Tom. VI. des Jug. *pag.* 5.

Académies devroient toujours être des ſujets Littéraires en ſtyle Académique, ou au moins des ſujets profanes. Je ne puis goûter des ſujets chrétiens traités en ſtyle Académique, en ſtyle coupé, & ſouvent aſſez badin, où l'on court après l'eſprit, &c. La morale chrétienne eſt trop ſérieuſe, trop importante pour être exprimée en termes ſymétriques & compaſſés, comme s'il s'agiſſoit d'un ingénieux paradoxe. Ceux qui travaillent ſur un ſujet chrétien, dans l'eſpérance d'être couronnés, ſe donnent bien de garde d'imiter Bourdaloue ou Maſſillon; ces deux grands Orateurs ne ſeroient pas eux-mêmes couronnés, parce que leur compoſition n'eſt point Académique. Les grandes vérités de notre Religion peuvent-elles compâtir avec un ſtyle ſi étudié? Au contraire, ce qui eſt profane, ou purement Littéraire, peut bien ſoûtenir ce genre d'écrire, qui flatte l'oreille & amuſe l'eſprit.

Tom. VIII. des Jug. *pag.* 246.

En général, le bel Eſprit eſt plus commun, & les Lettres ſont plus cultivées, plus honorées dans la France méridionale, que dans les autres Contrées du Royaume; & ſi l'on excepte Paris, où ſe rendent communément les beaux Eſ-

prits de toutes nos Villes, il n'en eſt, ce me ſemble, aucune dans nos pays froids, qui puiſſe fournir une Académie de bel Eſprit, comme Toulouſe, Marſeille, Montauban. Cependant, comme ceux qui excellent en ce genre ſont fort rares, même à Paris, il ne faut pas chercher dans tous les membres de ces Académies Provinciales des Écrivains & des beaux Eſprits d'un mérite ſupérieur. Ce n'eſt que de la célebre Académie Françoiſe, qu'on auroit droit d'exiger ce précieux aſſemblage, parce qu'il ne ſeroit pas impoſſible de trouver dans la Capitale un nombre compétent de génies du premier ordre, & de bons Auteurs, ſi on vouloit ſérieuſement les y trouver, & leur rendre, au gré du Public, la juſtice qui leur eſt dûe. Mais ce ſeroit peut-être mettre trop de différence entre la première des Académies & les Académies de Province, & trop humilier celles-ci. On aime mieux s'y aſſocier quelques Sujets un peu médiocres, qui ſervent utilement à relever par la comparaiſon, ceux qui ſe diſtinguent par un mérite éminent dans cet illuſtre Corps. On peut dire que pluſieurs Gens de Lettres qui le compo-

ſent en partie, ſont par rapport à leur brillant Doyen *, dont ils empruntent tout leur éclat, ce que les ſeize Planettes ſont par rapport au Soleil, placé au centre de notre monde. Nous devons ſuppoſer que les autres Mondes Littéraires (j'appelle ainſi les Académies de Province, dont la pluralité s'eſt multipliée depuis quelque tems), ont auſſi leur Soleil, & il me ſemble qu'on ne peut refuſer à M. le Franc la gloire d'être celui de Montauban.

M. de Fontenelle.

DES ÉCRIVAINS.

UN Écrivain a publié un Ouvrage dans la vûe d'être eſtimé ; il n'a pas réuſſi : c'eſt pour ainſi dire, un jeu, où il a perdu la partie : il faut qu'il lui en coûte. S'il eût mis au jour un bon Ouvrage, il auroit eu de la gloire ; mais puiſqu'il en a publié un mauvais, il payera ſa faute par un peu de confuſion : c'eſt un juſte retour. Il eſt vrai que tel qui mépriſe un Auteur qui a échoué, échoueroit comme lui, s'il donnoit au Public un Ouvrage de ſa façon. Mais peut-être qu'il le ſçait bien : & en ce cas, ſa prudence lui donne une eſpèce de droit de ſe préférer à celui,

Tom. I. des Obſ. *pag.* 128.

* M. de Fontenelle.

qui méconnoiſſant ſes forces, a eu la témérité de publier un mauvais Écrit. C'eſt un défaut de jugement d'autant plus digne de mépris, qu'une ſotte vanité eſt toujours ſoupçonnée d'y avoir eu part. Voilà la vraie ſource du ridicule attaché aux Auteurs de cette eſpèce.

Nous ſommes naturellement curieux de connoître les célébres Écrivains. La lecture de leurs Ouvrages nous fait contracter avec eux une eſpèce d'amitié : mais la plûpart contens de donner l'immortalité à la vertu & au mérite, ne nous tranſmettent que leurs noms, objet de l'indifférence de l'ingrate poſtérité. Ce ſont des flambeaux qui brillent & ſe conſument pour le plaiſir & l'utilité des autres. Tome IV. des Obſerv. *pag.* 7.

On peut dire que ſi c'eſt quelquefois un inconvénient, par rapport aux vûes particulières d'un Auteur, de ne pouvoir ſe cacher, c'eſt d'un autre côté un titre de talent & de génie. Un grand Écrivain a, pour ainſi dire, un ſtyle individuel & incommutable. Il n'eſt permis qu'aux Écrivains médiocres, & ſur-tout aux Poëtes vulgaires, d'être aiſément Auteurs Anonymes ; parce leur ſtyle foible peut appartenir à tout Tom. XIII. des Obſ. *pag.* 217.

le monde. Ce que je dis, doit néanmoins être entendu avec quelque reſtriction. Nous avons de mauvais Auteurs, dont le ſtyle ridicule, préſerve le Lecteur de toute mépriſe.

Tom. XVII. des Obſ. *pag.* 343. Sénéque au ſein de l'opulence a vanté les douceurs de la médiocrité. On a vû le Poëte le plus malheureux par le caractére de ſon eſprit, chanter le plaiſir de l'âge d'or, célébrer la vie innocente & tranquille ; & l'Auteur le plus impétueux & le plus jaloux, ne paroître reſpirer que le paix, que l'humanité, que la politeſſe à l'égard de tout le monde, & que l'amour de la ſociété & du progrès des Arts. Après cela jugeons des Ecrivains par leurs Ecrits.

Tom. I. des Jug. *pag* 206. On n'erige plus aujourd'hui des Statues aux celébres Ecrivains, qui ſont pourtant la plus grande gloire d'une Nation. On ſe contente de les graver; & leurs Portraits, s'ils ſont fidèles, ſont plus recherchés, que ceux des Grands & des riches. Cet hommage rendu au ſçavoir, à l'eſprit & aux talens, eſt humiliant pour leurs ſtupides Contempteurs.

Tom. I. des Jug. *pag.* 280. Il me ſemble que ſans le goût pour les Ouvrages d'imagination, & pour la Poëſie en particulier, on n'eſt jamais

jamais que foible Écrivain. Si un Sçavant, nullement verſé dans les humanités Latines & Françoiſes, n'eſt qu'un peſant Érudit, que faut-il penſer d'un ignorant qui mépriſe ce goût, & à qui tout Ouvrage de fiction paroît futile ? Celui qui n'a aucune diſpoſition pour la Poëſie, (je la diſtingue de la verſification) n'en aura jamais pour l'éloquence ; ce qu'il écrira ſera lourd & inſipide. L'Art de la Poëſie conſiſte à peindre, & qui ne ſçait pas peindre, ne ſçait écrire en aucun genre. Pourquoi M. Boſſuet & M. de Fénelon ſont-ils des Écrivains immortels ? C'eſt qu'ils ſçavoient manier le pinceau, & donner du corps & de la couleur à leurs penſées.

Les meilleurs Écrivains des Siécles d'Auguſte & de Louis XIV. ſont-ils égaux à eux-mêmes dans tous leurs Ouvrages ? Exiger qu'un excellent Auteur ſe reſſemble toujours, & qu'il ne tombe jamais dans le foible, c'eſt ce me ſemble déſirer l'impoſſible. Après tout, dans les Écrits les moins eſtimables d'un célébre Auteur, on apperçoit la main de Maître ; & ſon moindre Ouvrage l'emportera ſur le Chef-d'œuvre d'un médiocre génie.

Tome II. des Jug. *pag.* 139.

Tom. III. des Jug. pag. 263. Ceux qui ſont verſés dans les Mathématiques, font ordinairement peu de cas de la connoiſſance de l'Antiquité; & ceux qui s'appliquent à développer des faits, & dont l'eſprit eſt accoutumé à ſe nourrir de vraiſemblances Hiſtoriques, ou à réfléchir ſur des Ouvrages d'imagination & de goût, n'en ont pas beaucoup, pour épuiſer leur attention, ſur de ſtériles rapports de lignes, de cercles & de ſurfaces. S. Évremont dit : J'eſtime beaucoup les Mathématiques & les Mathématiciens ; mais je ne voudrois pas l'être. Combien y a-t'il auſſi d'honnêtes gens, charmés de la Poëſie, qui ne voudroient pas être Poëtes ? Il n'y a perſonne au contraire, qui ne ſouhaite d'être éloquent, & qui n'envie le talent de bien écrire en Proſe.

Tom. VII. des Jug. pag. 233. Certaines gens ont un goût naturel pour l'Énygme, qui nourrit leur orgueil. On voit aujourd'hui des Écrivains afecter une ridicule obſcurité. Leur ſtyle eſt myſtérieux ; ils aiment mieux être devinés qu'entendus. Ils font en cela conſiſter le bel eſprit, & la belle façon d'écrire. De-là ce Laconiſme, & toutes ces Épigrammes en Proſe, qui charment les eſprits frivoles.

Combien d'Écrivains s'efforcent aujourd'hui d'être des Fontenelle, & ne ſont que de petits Auteurs *maniérés* ! Il ne faut imiter les grands Écrivains de ſa Nation, que dans leur façon de penſer, de juger, de raiſonner ; & non dans leur façon d'écrire : chacun s'en doit faire une propre. Il en eſt de même des Peintres. Les Auteurs & les Peintres maniérés ont un malheureux avantage, c'eſt que l'on ne confond jamais leurs Ouvrages avec ceux des autres.

Tom. IX. des Jug. pag. 116.

Il eſt rare qu'un Écrivain qui ſort tout à coup de l'obſcurité, & dont l'Ouvrage plaît à la multitude, ſe ſoucie de plaire à quelques Cenſeurs qui s'amuſent à y regarder de trop près. Ce ſont pour lui des eſprits contentieux, des jaloux, des ignorans que le ſuccès doit faire taire. Ainſi penſe ſur-tout un Auteur qui voit ſes Écrits ſe débiter heureuſement. Il ne fait pas attention qu'il y a des applaudiſſemens ſuſpects ; que le ſuffrage d'un grand nombre eſt ſouvent équivoque, & qu'enfin on peut toujours appeller du Public au Public même, & diſputer à un Écrivain ſa gloire, tant qu'elle n'eſt point appuyée ſur une eſtime durable.

Lettre premiére à l'Abbé d'Houteville. pag. 14.

Là même, pag. 6. Le ſtyle d'un Ecrivain doit toujours ſe rapporter au ſujet qu'il traite. Les matiéres galantes & enjouées ne s'accommodent point du ſtyle grave & ſentencieux reſervé pour la Morale. Le Poëte même, ſur ce ſujet, doit s'épargner les dépenſes d'eſprit. Il aura beau prétendre imiter le galant Anacréon, ſes ſubtilités ingénieuſes paroîtront des Méditations Métaphyſiques. Il faut que les expreſſions ſoient naives, & que le cœur ſeul aidé de l'imagination, ſemble parler. Etes-vous Hiſtorien ? Fuyez les termes pompeux, les circonlocutions figurées, les circuits périodiques; ſoyez ſimple avec majeſté. Ce même ſtyle convenable à l'Hiſtoire, vous fera ramper, ſi vous l'employez en qualité d'Orateur; vous ne ſerez pas plus goûté, ſi vous êtes ſec & laconique, & ſi vous négligez la cadence & l'harmonie des paroles. Au contraire, une ſimplicité élégante, une élocution grave, un ton modeſte & ferme, un ſtyle net, ſans affectation, dégagé de termes éblouiſſans, & de tout ornement étranger, eſt eſſentiellement le ſtyle Dogmatique, & c'eſt celui que nos bons Auteurs ont toujours employé dans les Traités de Philoſophie & de Théolo-

gie. Le Pere Mallebranche, M. Arnault, M. Nicole, M. Boſſuet, M. de Fenelon, le Pere Daniel ſont en ce genre de grands modèles.

DES ANCIENS.

LE bel Eſprit dépourvu d'érudition, eſt devenu ſi fort à la mode, qu'on attache aujourd'hui aſſez communément l'idée de Pédantiſme à tout ce qui a l'air de ſçavoir. Qu'un Homme du Monde ſe plaiſe à lire les excellens Auteurs de l'Antiquité, & à citer à propos leurs plus beaux traits, il paſſe pour un petit eſprit, eſclave des préjugés du Collége. Horace, Virgile, Ovide, Ciceron, Saluſte, Tite-Live ſont des Viſigots ou des Sarmates aux yeux d'un ignorant Admirateur des Lucain & des Séneque François. Des Ouvrages marqués au coin de l'Immortalité, & qui ont fait les délices de la Cour la plus ſpirituelle, paroîtront froids & inſipides à ce précieux Arbitre de la délicateſſe; parce qu'il ne trouve d'eſprit, qu'où il trouve des Épigrammes. Il y a long-tems que des Écrivains d'un mérite élevé ſe plaignent de cet injuſte mépris pour les heureux Génies de l'An-

Tom. IV. des Obſ. *pag.* 3.

tiquité : ils le regardent avec raiſon, comme la ſource de la corruption du goût, & de cet amour violent pour le ſubtil & l'affecté, pour l'éloquence fardée, pour les penſées recherchées, pour la Poeſie abſtraite, pour les faux brillans & pour ce ſtyle artificiel, qui dégénere en Énigmes : bientôt ces frivoles Amateurs d'idées fines & imperceptibles tiendront École d'obſcurité ; & dans leurs tranſports pour le beau ténébreux, ils s'écrieront : voilà qui eſt excellent ! Je n'y entends rien moi-même.

Repréſentez-vous les grands avantages que nous a procurés l'étude de la ſaine Antiquité. Avant le Régne de François I. nul goût, nulle idée du beau : mais depuis la renaiſſance des Lettres, nos Ancêtres eurent à peine obſervé le génie des illuſtres Écrivains d'Athénes & de Rome, qu'ils furent éclairés ſur le mérite des Ouvrages d'eſprit : ils ſe bornerent, il eſt vrai, à éclaircir ou à traduire les Écrits des Anciens ; mais c'étoit bien aſſez pour eux & pour leur ſiécle. Dans la ſuite, cette étude devenue moins épineuſe, produiſit une émulation & une noble ardeur, qui changea en rivaux des Anciens, des eſprits heureuſement nés

pour les égaler ſans être leurs Copiſtes. Combien la Langue Françoiſe s'eſt-elle ſucceſſivement enrichie des beautés des Langues Grecque & Latine ? A la vûe de tant d'avantages, dont nous ſommes redevables à la belle Antiquité, comment ne pas s'élever contre un eſſain d'eſprits ſuperficiels, qui n'ayant ni goût, ni lumiére, affectent de la mépriſer ? La pareſſe s'accommode d'un ſyſtême enfanté par l'ignorance ; ainſi il n'eſt pas étonnant qu'il ait de nombreux Partiſans, & que les Lettres Latines ſoient ſi négligées, qu'excepté un petit nombre d'hommes, obligés par leurs emplois de les cultiver, tout le reſte ſe fait preſque honneur d'oublier ce qu'il en a appris dans la jeuneſſe. On ne lit que de miſérables Romans, plein d'idées baſſes ou fades, & de fauſſes peintures du cœur humain.

Lorſqu'on ne médit des Anciens que par rapport aux Mathématiques & à la Philoſophie, on a toujours raiſon, & on ne peut les mépriſer trop. Il n'en eſt pas de même par rapport aux Belles-Lettres, à l'Hiſtoire, à l'Éloquence, à la Poëſie, où nous ne les avons point encore égalés. Ce qu'il y a de ſingulier, eſt que certains Phyſiciens Modernes,

T. XXVII, des Obſ. pag. 38.

qui font profeſſion de les mépriſer auſſi, ne laiſſent pas de tomber comme eux dans le galimathias, & de chercher dans un être logical, la cauſe des effets naturels.

T. XXIX. des Obſ. pag. 289.

Ce qui eſt licencieux dans notre Langue & dans nos mœurs, ne l'étoit pas toujours pour les Romains, qui avoient une autre maniére de penſer, une autre Morale, une autre Religion, par conſéquent d'autres bienſéances. Rien n'eſt ſi injuſte, que de ramener à nos maximes & à nos uſages les idées & les coutumes des Anciens, ſoit Grecs, ſoit Romains. Par cette façon imbécille de juger des choſes, nous trouvons de la groſſiereté dans Homere, & dans la plûpart des Poëtes Latins. Ces prétendues groſſieretés ne ſont que des idées arbitraires. Ce que nous appellons délicateſſe, les Anciens lui auroient peut-être donné le nom de foibleſſe & de puérilité. Si Ovide bleſſe quelquefois les ames chaſtes dans ſon Poeme de l'Art d'aimer, ce n'eſt que par rapport à un fort petit nombre de Vers, où il ne voile pas aſſez ſes expreſſions, comme quand il marque ce qui le décide en faveur des femmes. Otez ces endroits,

ce n'eſt que de la pure galanterie, telle qu'elle ſe pratiquoit de ſon tems; bien différente de celle des Cyrus, des Artamenes & des Clélies; différente de celle de l'Hôtel de Rambouillet; n'ayant rien non plus de commun avec cet amour Métaphyſique, qu'une illuſtre Dame a eſſayé d'accréditer : galanterie en un mot, dont le langage étoit clair, & qui ignoroit abſolument le Jargon des Ruelles, & celui de certaines Paſtorales, qui ont été quelque-tems à la mode.

Mépriſer les Anciens à dix-neuf ans, n'eſt qu'une petite tache; mais les mépriſer dans un âge avancé, c'eſt le ſceau d'un petit génie & le ſymptome d'un goût malade, dont le mal invéteré eſt incurable. *Là même, pag. 301.*

C'eſt dans les Anciens, c'eſt en reliſant Virgile, Horace & Ovide, qu'on puiſe le vrai goût, & non dans de vaines idées Modernes, qui morfondent le Lecteur. Un Peintre qui n'a jamais étudié que le Brun, le Sueur, le Pouſſin, quoique ce ſoient de grands Maîtres, ne ſera jamais qu'un foible Peintre. Il doit étudier la nature & ſes rapports : cela ne ſuffit point; il faut étudier encore l'Antique, pour appren- *Tom. I. des Jug. pag. 288.*

dre à traiter les ſujets, & à embelliſſir la nature. Pourquoi certains beaux Eſprits ſe ſont-ils vainement conſumés toute leur vie ſur des Vers ? C'eſt qu'ils n'avoient étudié ni la nature ni l'antiquité, qu'ils faiſoient même profeſſion de mépriſer. Auſſi leurs Poëſies ſont-elles également pauvres en deſſein & en coloris. Nulles touches, nulles teintes ; un peu d'eſprit, point de génie. Il ne ſuffit pas à un Poëte de dire, je vais peindre ; il faut auparavant qu'il ait appris à le faire.

Tom. II. des Jug. pag. 126. Le goût outré de la Philoſophie fait braver toute autorité ; ce qui eſt cauſe que l'eſtime des Anciens eſt preſque renfermée dans les Colléges, & ſe perd, lorſqu'on en ſort. On ne veut plus être touché de ce que deux mille ans ont admiré ; auſſi rien n'eſt plus négligé, que l'étude & l'imitation des Anciens. Cependant les plus grands Hommes d'entre nos Modernes, ſe ſont formés à l'École des grands Hommes de l'Antiquité. Croira-t'on, que ce dégoût des Auteurs Anciens s'étende juſqu'aux Auteurs du ſiécle paſſé ? Loin de faire cas de Regnier, de Malherbe, de Racan, de Voiture, de Sarraſin, de Péliſſon, &c. on donne à peine quelque éloge à

la Fontaine & à Deſpreaux. Le premier n'avoit point d'eſprit, & le ſecond point de génie. Des Critiques ſi peu judicieux peuvent-ils être de bons Écrivains ?

Si nous avions précedé les Anciens, & que ces mêmes Anciens en voyant la préciſion, la juſteſſe, la noble élégance, l'élévation, les peintures admirables qui régnent dans nos excellens Écrivains, euſſent vû la maniére dont un Mallebranche a traité la Philoſophie la plus abſtraite ; s'ils euſſent lû les Livres de la Bruyere & de Nicole ; l'harmonie, la douceur, la force de pluſieurs de nos Poëtes ; la plaiſante & vive naïveté de la Fontaine ; la juſteſſe, la ſublimité, les graces de Rouſſeau ; les agrémens & les penſées fines des Ouvrages de Fontenelle ; mais ſurtout les merveilles de notre Théâtre, ils ſe ſeroient écriés : nous ne ſommes que des enfans, en comparaiſon de ces grands Hommes ! Tite-Live, Saluſte & Virgile ſont les ſeuls, dont ils euſſent jugé que nous n'approchons point ; pour tous les autres, & pour Ciceron même, ils ſeroient convenus, que nous ne leur cédons en rien ; & qu'un grand nombre de nos Ouvrages pouvoient

Tom. IX. des Jug. pag. 257.

diriger leurs penſées & leurs expreſſions.

Tom. X. des Jug. pag. 23.

Si nous étions nés ſans paſſions, la vérité n'auroit qu'à ſe montrer pour plaire. L'Eloquence a donc pour principe la foibleſſe humaine. Les Auteurs Prophanes ont employé pour chaque genre d'Eloquence les ornemens qui lui ſont propres ; qu'ils connoiſſoient bien l'Art des bienſéances ! Quelles graces ! Quel naturel ! Ils ſément les fleurs ſans les prodiguer. Chez eux, la vertu eſt accompagnée de tant de charmes, qu'on l'aime d'abord. Le vice eſt peint avec des couleurs ſi affreuſes, que l'on ne ſçauroit s'empêcher de le déteſter : ils vous pénétrent de leurs ſentimens ; vous les ſuivez par-tout ; parce qu'ils ne vous ménent jamais trop loin.

Tom. XI. des Jug. pag. 22.

Quelles extravagances les Auteurs Prophanes n'ont-ils pas débitées ſur la Divinité ? Ont-ils connu la dignité de l'Homme & les véritables principes de la vertu ? C'eſt dans les ſources pures des Livres ſaints, qu'il faut puiſer ces connoiſſances. Les Auteurs Anciens donnent, à la vérité, aux paſſions le langage qui leur eſt propre ; mais quelque Sçavans, quelqu'éloquens qu'ils ayent été, leur ſcience a été mêlée d'un grand

nombre d'erreurs, & leur éloquence ne pouvoit pas être parfaite, puiſqu'ils n'avoient point la vraie ſageſſe, qui de leur aveu, en eſt la baſe. Il faut donc lire leurs Ouvrages avec beaucoup de précaution ; ils jetteroient infailliblement dans l'erreur ceux qui ſans diſcernement, les prendroient pour guides.

Dire que nous ſommes aujourd'hui plus éclairés, plus délicats, plus inſtruits des propriétés & du vrai mérite de la Poëſie, qu'on ne l'étoit à Rome ſous Auguſte, ce ſeroit une abſurdité qui juſtifieroit mal nos Traductions de Virgile & d'Horace, & qui rendroit ridicules les imbéciles Contempteurs de ces divins Originaux. On ſçait que tous ceux qui ont fait de bonnes études dans leur Collége, & qui ont l'eſprit juſte & le goût délicat, ne ſe laſſent point de les lire & de les admirer ; & que nos grands Ecrivains n'ont fait cas de leurs propres Ecrits, qu'autant qu'ils approchoient de ces modèles. Ainſi ont parlé les Corneille, les Racine, les la Fontaine, les Fenelon, les Deſpreaux, les Rouſſeau. Ainſi penſent encore dans nôtre Siécle, ceux qui contribuent à nous conſoler de la perte de ces Auteurs illuſtres.

Préface de la Traduct. de Virg. *pag.* v.

XI. Lettre à l'Abbé Houtteville. pag. 196. Je ſuis perſuadé que les Prophétes ſont très-éloquens ; mais toute exagération à part, leur Eloquence eſt d'un genre bien différent de celle des Grecs & des Romains. Les Prophétes ſont Eloquens par la force des termes, par l'heureuſe vivacité de l'expreſſion, par la grandeur ou par la naïveté des Images ; mais Demoſthène & Ciceron raiſonnent éloquemment. Cette différence ſeule interdit toute comparaiſon ; & s'y arrêter, c'eſt renoncer à toute juſteſſe. Il me ſemble qu'il faudroit ſe contenter de comparer la Poeſie Prophane des Grecs & des Romains avec la Poëſie Sacrée des Cantiques de l'Ecriture ; les Odes de Pindare & d'Horace avec le Recueil des Pſeaumes. C'eſt ainſi que la comparaiſon a lieu. Le parallele ſeroit entiérement favorable aux Ecritures Sacrées. Il eſt étonnant qu'après ce qu'a décidé & ſenti par lui-même le plus grand Poëte de notre Siécle, le monde regarde d'un œil ſi indifférent les beautés de la Poëſie des Hébreux. Tous ceux qui ont le talent de la Poëſie devroient s'exercer à l'envie à rendre dans notre Langue ces Chefs-d'oeuvre de l'Ecriture. Mais toute Poeſie Sacrée a aujourd'hui le ſort des Tableaux

de Piété ; les plus finis ſont peu recherchés. Je dis que du côté de l'Eloquence, il eſt inutile de comparer les Prophétes aux Auteurs d'Athénes & de Rome. Si l'on veut reſtraindre l'Eloquence aux termes ſublimes, aux magnifiques images, aux expreſſions, aux ſentimens ; en ce cas j'adopterai le parallele, & je donnerai le prix aux Prophetes ; mais peu de gens conviendront de cette reſtriction.

DE LA DIFFE'RENCE DES SIE'CLES.

UN homme ſenſé ne pourroit-il pas reprocher ſérieuſement à Ciceron de faire plus de cas des mots que des choſes? Obſervons cependant que de ſon tems il n'y avoit rien de mieux à faire, que de diſpoſer ingénieuſement des matériaux tirés des Livres Grecs, & d'y répandre les graces du ſtyle. Si dans le ſiécle de Ciceron il y eût eu des Philoſophes aſſez profonds pour s'ouvrir de nouvelles routes, je ſuis perſuadé qu'il leur auroit pardonné d'écrire mal, & que s'il venoit aujourd'hui dans le monde, il eſtimeroit médiocrement *Lachambre* malgré l'élegance de ſon ſtyle, & qu'il admireroit *Newton*, qui a écrit dans

Tom. X. des Obſ. pag. 124.

le ſtyle barbare de l'École. Il eſt cependant hors de doute, qu'un Ouvrage où le fond des choſes eſt ſoutenu par le mérite de la diction, tel que la recherche de la vérité, eſt ſupérieur à celui auquel ce mérite manque. Selon Ciceron, les queſtions ſublimes de la Philoſophie, pour ne rien perdre, ont beſoin d'être accompagnées de tous les agrémens du langage.

Tom. XIII. des Obſ. pag. 145.

Tous les ſiécles ne ſont pas propres à l'avancement des Sciences & des Lettres. La protection du Prince, & les récompenſes peuvent à la vérité produire l'émulation & diminuer les ténébres; mais la lumière que répandent alors les Sciences, ſera toujours foible, s'il n'y a point de Génies heureuſement nés pour les approfondir. Rappellez-vous ce qui ſe paſſa dans le ſiécle de Charlemagne; jamais Prince n'a plus protégé les Lettres. Il les récompenſa, il les honora; lui-même deſcendit du Trône pour les cultiver; il établit des Écoles dans toutes les Cathédrales, & dans tous les Monaſteres de ſon Empire: & durant un regne de quarante-ſept ans, cette protection ne ſe démentit point. Cependant il eut à peine la gloire de tirer les Sciences du tombeau,

& de multiplier le nombre des perſonnes ſtudieuſes. Leurs travaux ne formerent ni habiles Hiſtoriens, ni bons Poëtes, ni excellens Orateurs, ni aucun homme de Lettres qui joignît à un goût fin & délicat, une érudition choiſie.

N'eſt il pas étrange, que tandis que toute l'Europe s'accorde à appeller le ſeiziéme ſiécle, qui eſt celui de la renaiſſance des Sciences, le ſiécle de Leon X. on faſſe difficulté de donner le nom de Louis XIV. au ſiécle où toutes les Sciences & tous les Arts ont été perfectionnés, & où l'on a vû paroître un ſi grand nombre d'hommes rares en tout genre? Si Louis XIV. n'avoit aucunement contribué à cet événement, peut-être ſeroit-ce une flatterie que de dire *le Siécle de Louis XIV.* mais n'eſt-ce pas à l'attention & aux libéralités de ce grand Prince, que les Sciences & les Arts ſont redevables de leurs progrès ſous ſon regne? Ainſi on dira toujours en France, & on doit dire dans toute l'Europe, le Siécle de Louis XIV. comme on dit, le Siécle d'Auguſte. Tom. XXII. des Obſ. *pag.* 108.

Sans nous attirer le reproche d'une préſomption nationale, ne pouvons-nous pas croire, en voyant notre Lan- Tom. XXIV. des Obſ. *pag.* 254.

gue, pour ainſi dire fixée, que nos bons Ouvrages François dureront autant que les bons Ouvrages Latins; & qu'un Boileau, un Lafontaine, un Rouſſeau ſont auſſi immortels que Virgile, que Phedre, qu'Horace? La comparaiſon des Oeuvres Latines avec les vins de Salerne eſt-elle bien juſte? Certains vins, à force de vieillir, deviennent meilleurs, je l'avoüe, mais un Livre Latin ne meurit pas avec le tems. Un Ouvrage écrit dans cette Langue il y a cent ans, n'en vaut pas mieux aujourd'hui, & n'en a pas plus de fumet. J'oſe même avancer que les Auteurs Latins perdent beaucoup à vieillir; & qu'Horace, Tibulle, Juvenal, Perſe, étoient en quelque ſorte de plus grands Poëtes dans leur ſiécle, qu'ils ne le ſont aujourd'hui, parce que ceux avec qui ils vivoient, découvroient dans leurs Ouvrages des fineſſes qui nous échapent, de même que nous ſentons mieux de certains traits de nos excellens Poëtes, qu'on ne les ſentira dans cinq cens ans.

Tom. III. des Jug. pag. 45.

Sans chercher auſſi peu judicieuſement que l'Abbé du Bos, les Cauſes Phyſiques du concours des grands Hommes en tout genre dans un Siécle plutôt que dans un autre, on peut néan-

moins rapporter ce concours au Phyſique, en diſant que de même qu'il ſe trouve dans des endroits de la terre des Mines d'or ou d'argent plutôt que dans d'autres, il y a de même des veines de génie, d'eſprit & de talens, qui ſe manifeſtent à la fois dans un tems & non dans un autre. C'eſt une eſpèce de jeu de la nature. Il eſt inutile de rechercher pourquoi certaines années ſont pluvieuſes & d'autres ſéches & arides; pourquoi des Etés ſont extrêmement chauds, & les Hyvers d'une rigueur exceſſive; & pourquoi le contraire arrive auſſi. Un Siécle ſe trouve mieux organiſé qu'un autre Siécle; & comme il n'eſt point d'année ſi pluvieuſe, qu'il n'y ait quelques jours ſerains, de même, il n'eſt point de Siécle ſi ſtupide & ſi groſſier, qui n'ait produit quelques beaux Eſprits, quelques Génies même, en différens genres.

Il faut joindre au Phyſique le Moral plus aiſé à ſaiſir & à expliquer. Il y a pluſieurs cauſes Morales du concours dont il s'agit; & je ne voudrois pas exclure l'émulation excitée par les récompenſes ou par l'exemple. Jamais les Sciences & les Arts n'ont fleuri ſans

cela ; & nous remarquons que les Siécles d'Auguſte, de Leon X. de François I. de Louis XIII. & de Louis XIV. ont été des Siécles de faveur & d'honneur pour les Lettres ; peut-on penſer que cet encouragement ait été inutile ? Et croit-on que ſi nos Muſes jouiſſoient encore aujourd'hui de la même liberté ; qu'on leur fît reſpirer un air auſſi doux & auſſi ſalutaire ; qu'on les traitât avec autant d'équité & d'humanité ; qu'on réſervât les diſtinctions pour le ſçavoir, les talens & la capacité ; qu'on récompenſât les travaux Littéraires qui honorent la Nation, nous n'aurions pas encore un grand nombre de Perſonnages dignes du Siécle de Louis XIV ? Eſt-il quelqu'un qui ignore combien M. Colbert a dans ſon tems, répandu de bienfaits ſur les Hommes de mérite de la République des Lettres ? Voilà ſans doute, ce qui contribue le plus à leurs progrès. Les Guerriers, les Magiſtrats, les Hommes de Lettres ſont preſque également les colomnes d'un Etat. De tout tems les Gens de Lettres, les beaux Eſprits, les Sçavans, lorſqu'ils ont eu les autres qualités convenables, ſe ſont vûs élevés aux plus hautes Dignités de l'Egliſe ; au

moins les graces Eccléſiaſtiques ne leur ont jamais manqué ; parce que la Religion, ainſi que l'Etat, eſt intéreſſée à la culture des Sciences, & à l'encouragement des talens. L'Etat récompenſe tous les jours le mérite & les ſervices temporels d'une illuſtre famille, par des bienfaits de l'Égliſe ; compte-t'on pour rien les ſervices de l'Homme de Lettres ? Il faut ſuppoſer que les Lettres ſont inutiles dans un Etat ; mais qui le peut penſer raiſonnablement ?

Faiſons attention au goût dépravé de notre Siécle, & rendons-nous plus de juſtice. Du tems de Charlemagne auroit-on pris plaiſir à la lecture des inſipides Romans que nous admirons ? Je doute que nos contes laſcifs euſſent trouvé des Lecteurs, même parmi toutes les Concubines de ce Prince. Si une douzaine de Femmes de ſa Cour ſe fuſſent aviſées de prôner un Livre ridicule, ce Livre ſeroit-il devenu célébre, & toute la France ſe ſeroit-elle empreſſée de l'acheter, ſi ce n'eût été pour avoir droit d'en rire avec tous les gens d'eſprit ? On avoit alors, j'en conviens, moins de politeſſe qu'aujourd'hui ; mais le Démon du faux bel eſprit obſédoit-il une foule de têtes lé-

Tom. VII. des Jug. *pag.* 42.

géres ? Au moins un Ecrivain ſe faiſoit entendre, & ne couroit point après l'ingénieuſe inintelligibilité du ſtyle à la mode. Qu'on conſulte Eginard ; ſon Hiſtoire de Charlemagne eſt-elle ſemée de réflexions importunes, de digreſſions ſuperflues, de traits cauſtiques & indécens ?

Lettre I. à l'Abbé Houtteville. *pag.* 114.

Je crois que dans le goût des Lettres, il y a des eſpèces de révolutions périodiques, qu'on pourroit preſque prédire. Le ſiécle de Trajan a ſuccedé au ſiécle d'Auguſte ; le nôtre vient après celui de Louis XIV. non que nous ſoyons déja dégoûtés des Auteurs célebres qui l'ont illuſtré ; ils ſont encore admirés, mais peu ſont imités. Si l'on voit aujourd'hui dans certains réduits littéraires, quelques prétendus beaux Eſprits traiter de petits génies, Patin, Vaugelas & d'Ablancourt ; & par un goût de paradoxe, mettre *la Pucelle* & *le Clovis* fort au deſſus du Lutrin de Deſpreaux, même au deſſus de l'*Iliade* & de l'*Eneïde* ; préférer certains Modernes que je ne nomme point, & qui ont en effet du mérite, à Racine & à la Fontaine ; le Public eſt encore trop éclairé pour ne pas rire de ces jugemens bizarres. On a vû cependant une

partie de ce Public applaudir à des Tragédies disloquées, à des Farces sérieuses, où toute vraisemblance est violée ; à de petites Lettres précieuses & libertines, où le bon sens qui manque, est remplacé par le brillant qui ébloüit. On se moque de l'affecté & du faux, & cependant on l'aime. Il est bien à craindre qu'à force de prétendre avoir de l'esprit, nous n'en n'ayons bien-tôt plus, & que la subtilité ne nous conduise au rien. Une chose me rassure, c'est le goût de la critique, qui est celui du siécle. Ce goût préservera les Lettres de la décadence qui les menace. De tout tems on a censuré les mauvais Ouvrages ; on se plaît aujourd'hui à voir critiquer les plus estimés. Le Public aime qu'un connoisseur confirme ou corrige ses suffrages ; & sans s'appercevoir que le plus piquant de la satire s'adresse à lui, il se console de se voir convaincu d'avoir mal jugé, pourvû qu'on lui apprenne à juger mieux. On voit par-là que l'équité, par rapport aux Ouvrages d'esprit, si fréquemment violée par les Juges particuliers & subalternes, réside toujours sans altération, & comme solidairement, dans les Jugemens souverains du Public, quand ils

ſont durables. S'il ſe trompe, c'eſt à ſon inſçu. Certainement, le goût de la critique, ſi fort à la mode dans le ſiécle préſent, eſt très-utile; il apprécie le vrai mérite des Auteurs, & leur montre le chemin de la perfection où tous tendent, & où peu arrivent; & il apprend au Public détrompé à être déſormais moins prodigue de ſes applaudiſſemens. Mais comme le goût dont je parle n'eſt point de critiquer des Ecrits dont les défauts ſeroient ſans nombre & ſans mélange, & que le monde ſe révolteroit même contre une pareille démarche, qui bleſſe en effet toutes les bienſéances, on doit juger qu'il eſt avantageux & très-flateur pour un Ecrivain, de ſe voir critiquer. Il doit, pour cette raiſon, pardonner les railleries fines, qui ſervent à aſſaiſonner l'honneur qu'il reçoit. Plus la ſatire dont il eſt l'objet a de ſel, moins il doit être piqué.

DES AUTEURS EN GENERAL.

Nouvel. du Parn. Tome I. pag. 267.

L'Hipocriſie Littéraire conſiſte à donner une magnifique, mais fauſſe idée de ſon ſçavoir & de ſes talens; c'eſt le vice favori du peuple-auteur.

Plus

Plus il y a d'excellens Auteurs dans un siécle, plus le bon goût s'éleve & acquiert d'empire. On ne balance point à mépriser les Ouvrages qui s'éloignent de la perfection des modéles universellement connus ; mais lorsqu'ils deviennent moins connus, le bon goût s'affoiblit, & ces mêmes Ouvrages, dignes de mépris, trouvent enfin de nombreux applaudissemens, qui peu à peu se sont familiarisés avec le médiocre & le mauvais. Tom. I. des Obs. *pag.* 80.

Il me semble qu'un Auteur n'entend pas ses véritables intérêts, lorsque traitant un sujet déja usé, il commence par décrier ceux qui avant lui ont couru la même carriére. Que produit cet artifice si trivial ? un paralelle souvent désavantageux, & le désir naturel de trouver des défauts dans un Livre, dont on vante trop la perfection. Tom. II. des Obs. *pag.* 31

DE QUELQUES AUTEURS EN PARTICULIER.

Théologiens, Philosophes & Politiques.

TERTULLIEN.

LE P. *Mallebranche* n'a point eu tort de proposer *Tertulien* comme un modèle d'imagination forte. Lettres à l'Abbé Houteville. *pag.* 24.

Peut-on penſer autrement d'un homme qui ſoutenoit que l'ame n'étoit point matérielle, mais immortelle & incorruptible, & que cependant elle étoit corps & avoit les trois dimenſions, & qui fondoit ſon ſentiment ſur la viſion d'une prétendue Sainte? Il étoit Prêtre; il ſe fit Montaniſte à quarante ans, & perſiſta juſqu'à une extrême vieilleſſe dans ſes extravagantes opinions. L'ambition, le reſſentiment, le dépit de s'être vû préferer un autre pour le gouvernement de l'Égliſe par le Clergé Romain qui le haïſſoit, lui firent prendre les armes contre elle. Je veux que ſon goût pour la Morale outrée l'ait fait tomber; ce goût eſt-il une vertu? Il eſt louable de s'élever contre la Morale commode, que nous n'avons que trop de penchant à ſuivre, & il eſt dangereux de trop borner la régle des mœurs; mais il faut confeſſer en même tems, qu'il n'y a pas un grand mérite dans cette ſévérité outrée, qui pour l'ordinaire n'eſt que ſpéculative. Ce qu'il y a de bizarre, c'eſt que le monde aime une doctrine auſtere, dont il hait fort la pratique.

LE PERE GRETSER.

LE Pere *Gretſer*, Jéſuite, dont on nous a donné les œuvres diverſes recueillies en dix-ſept volumes *infolio*, a été un des plus ſçavans Théologiens du ſiécle paſſé. Il n'a preſque point traité de ſujet qu'il n'ait épuiſé ; mais faute de goût pour la ſaine critique, il a employé diverſes Piéces, que les Sçavans tiennent pour ſuſpectes de fauſſeté & d'altération. On trouve dans les productions de *Gretſer* une onction admirable, une éloquence mâle & généreuſe, & une candeur vraiment germanique. Ces ſortes de collections ſont extrêmement utiles, & épargnent la peine de lire une infinité de Livres. Combien de Sçavans ne ſont redevables de leur érudition, qu'à de pareils recueils ? On croit qu'ils ont paſſé leur vie à étudier les Auteurs originaux, & ils n'ont jamais été que de timides Copiſtes. T. XXIII. des Obſ. *pag.* 45.

L'ABBE' HOUTTEVILLE.

L'Abbé *Houtteville* a choiſi une maniére d'écrire, qui tantôt eſt celle d'un Orateur pathétique, tantôt celle Lettres à l'Abbé Houtteville. *pag.* 8.

d'un Poëte enjoué. C'eſt un Métaphyſicien riant, un Logicien fleuri, un Hiſtorien cadencé, un Controverſiſte doucereux, un Commentateur orné, un Interpréte délicat, un diſputeur précieux, en un mot, un Théologien brillant. Que penſer de ces belles figures de Rhéteur, qu'il fait jouer & badiner avec les raiſonnemens les plus abſtraits; de ces expreſſions efféminées, de ces chutes épigrammatiques, de cette ſymétrie étudiée, de ces tours artificiels & fatiguans, & de mille autres ornemens ſuperflus qu'il prête à la vérité, & qui la font preſque méconnoître? Car une élocution trop ingénieuſe, une diction trop brillante occupent l'imagination & détournent l'eſprit de l'attention duë au fond des choſes. On trouve encore à redire, qu'il affecte de ſe ſervir de termes nouveaux & inconnus. Il veut dominer ſur l'uſage; il oſe même fabriquer des mots à l'imitation du Poëte *Ronſard*, dont la hardieſſe ſi bien punie devoit le contenir dans le reſpect dû à ſa langue. Il eſt vrai que le ſtile de l'Abbé *Houtteville* eſt ingénieux, mais il ſent trop le travail & l'effort; il paroît trop peiné. Voilà donc le ſtile moderne introduit juſques dans la Théo-

logie. Il ne s'étoit point encore gliſſé juſques-là. Il étoit borné aux Préfaces d'un Poëte, à quelques Diſſertations, à quelques Paradoxes littéraires; il n'avoit point encore oſé pénétrer le ſanctuaire des Sciences divines. Le voilà aujourd'hui qui s'empare de la Religion même, & qui prend la hardieſſe de s'y ajuſter, comme à un ſyſtême des mondes, ou comme à un examen d'*Homere*.

On trouve partout l'Écrivain poli dans l'Abbé *Houtteville*, & moins ſouvent le Philoſophe & le Théologien. Il prodigue des fleurs, tandis qu'on lui demande une nourriture ſolide; il amuſe l'imagination, quand il s'agit d'éclairer l'eſprit & de diſſiper ſes doutes. Il eſt très-diffus, & il ne dit cependant que la moitié des choſes qu'il faut dire. Il ne fait ſentir qu'une érudition digne du goût moderne. La plupart des Livres nouveaux ſont les monumens d'une pareſſe ingénieuſe. On penſe, je l'avoue; mais on néglige trop les penſées de ceux qui nous ont précédés. On veut inventer, & on ne ſonge point à perfectionner, quoique ce ſoit la ſeule choſe qui reſte à faire. Le neuf eſt tout le but de certains Auteurs plus

Là même, pag. 182.

affectés que délicats. Néanmoins le beau eſt très-ancien, & ce n'eſt qu'en l'étudiant & en s'y conformant, qu'on ſaiſit le vrai goût. Dans tous les Arts, dans toutes les Sciences nous avons des modèles ; c'eſt en les imitant, qu'il faut les ſurpaſſer. C'eſt auſſi la leçon de tous les bons Maîtres. *Abadie* devoit être le modèle de l'Abbé *Houtteville* ; s'il nous avoit donné un ouvrage conforme au ſien, auſſi vaſte, auſſi complet, auſſi juſte, auſſi profond, on n'auroit point de reproches à lui faire. S'il eût réuni avec les qualités du Livre de l'*Abadie*, un ſtile plus chatié, des expreſſions plus correctes, un ordre plus précis, en un mot, tout ce qui lui manque, il eut alors véritablement atteint ce dégré de perfection dont il s'eſt très-éloigné, pour s'être étudié plutôt à bien parler qu'à bien inſtruire ; pour avoir voulu plaire, & pour s'être imaginé que des Lecteurs attentifs ſeroient pour lui des auditeurs de *conférences*.

Là même, *pag.* 11. Dans le même tems que je mets au jour tout ce qu'on reproche à l'Abbé *Houtteville*, je vais expoſer auſſi tout ce qu'on dit pour le juſtifier ; car il a des partiſans zélés que le goût moderne

lui a depuis longtems préparés, & qui ſe trouvent intéreſſés à le défendre. Ces partiſans donc ſoutiennent vivement que ſon Livre eſt parfaitement écrit. Chaque Auteur, diſent-ils, a ſa façon d'écrire, qu'il faut apprécier ſur les dégrés d'impreſſion qui en naiſſent. Celui dont il s'agit, charme, attache, rappelle. Il ſe prête au goût de ſes contemporains, comme au meilleur. Il prend le ton du ſiécle, il conduit au vrai par le beau. Il eſt neuf dans un ſujet uſé; il pare, il embelit une matiere livrée juſqu'ici à des ſpéculations triſtes & ennuyeuſes. Son ſtile poli, gracieux, éloquent, derobe l'auſtérité du ſujet. L'indifférence ſur la Religion qui régne partout, ne pouvoit être vaincue, qu'en mettant dans les intérêts de cette Religion même & dans les ſiens, la curioſité du public, & les charmes de la diction. Si c'eſt un défaut de l'Ouvrage, les Lecteurs ſeroient fâchés qu'il en fût exempt. Quelques expreſſions neuves qu'il a cru devoir riſquer, ſont des préſens utiles qu'il a faits à la Langue Françoiſe pour ſoulager ſon indigence; c'eſt un tribut d'invention que chaque Auteur lui devroit payer. Il a ſçû placer ces termes en

leur lieu, en faveur du ſens, & au profit de la préciſion. Ces témérités au reſte (ſi l'expreſſion convient) ſont rachetées de tant d'eſprit, qu'elles ne le déparent point, & deviennent même analogue à la raiſon.

Là même, *pag.* 39. Le nouvel Auteur, dit-on encore, marche moins à la ſuite qu'à côté d'*Abbadie* Celui-ci n'a que l'avantage de l'avoir précédé, ſans avoir celui d'en être le modèle. L'un eſt plus profond, l'autre plus élevé; l'un plus majeſtueux, l'autre plus éclatant; l'éloquence de celui-ci eſt plus mâle & plus naturelle; celle de l'autre eſt plus délicate, plus gracieuſe; tous deux éclairent la raiſon, l'un à l'aide du bon ſens, l'autre par l'effort de l'eſprit. L'un & l'autre eſt Métaphyſicien ſans ſéchereſſe, & Logicien ſans épines; celui là ſeme plus de fleurs, celui-ci répand plus de fruits.

L'ABBE' COUET.

Tom. VII. des Obſ. *pag.* 143. UN eſprit ſupérieur, une mémoire vaſte, une conception vive & facile, étoient les qualités dominantes de l'Abbé *Couet*. Un goût fin & exquis le dirigea dans le choix des meilleurs Livres ſur chaque matiere. A l'étude de ſa propre langue il joignit celle du

Latin, du Grec & de l'Hebreu. Dans un âge plus avancé que celui où *Caton* apprit le Grec, il étudia avec tant de ſuccès la Langue Angloiſe, qu'il liſoit ſans peine les excellens Ouvrages écrits en cette Langue. Mais ſa piété lui fit principalement tourner ſes études du côté de la Théologie & du Droit Canonique ; ce qui ne l'empêcha pas de cultiver les Belles-Lettres. La foibleſſe de ſa poitrine l'empêcha de ſe livrer au talent qu'il avoit pour la Chaire. Avec quel ſuccès auroit fourni cette carriere un homme d'eſprit qui connoiſſoit à fond le cœur humain, & qui étoit pénétré des grandes vérités de la Religion, l'objet principal de ſes études? Occupé longtems & ſucceſſivement des fonctions pénibles de Grand-Vicaire dans le Diocèſe de Rouen & de Paris, ſa plume fut toujours conſacrée à des ouvrages ſur la Religion, ouvrages où brillent l'élévation & la force du génie, l'érudition utile, & un ſtile noble & plein de vigueur. Tant de talens ont fait juſtement regretter le ſçavant Chanoine dont la mort tragique & déplorable a excité la douleur publique & les regrets de toutes les perſonnes religieuſes & ſçavantes.

ARISTOTE.

Lettres à l'Abbé Houtteville. *pag.* 36.

L'Abbé *Houtteville* entreprenant l'Apologie d'*Ariſtote*, a dit que tous les défauts de ce Philoſophe ne ſont nés que d'un excès de fertilité d'eſprit. Avec ce tour, on donnera ſi l'on veut, du luſtre à tous les diſeurs de rien, aux *Averroës*, aux *Ariaga* & à tous les inventeurs des ſubſtilités de l'École. Mais je demande ſi cette obſcurité, ſi cette inintelligibilité qu'on reproche à *Ariſtote*, nait de la fertilité de ſon eſprit: On s'extaſie ſur ſes régles du Silogiſme; c'eſt à la vérité une choſe très-belle. Mais nos Modernes dans une ſeule régle, ont ſçû renfermer toutes celles du grand *Ariſtote*; & cette régle, il n'y a point d'ignorant qui ne la comprenne tout d'un coup, & qui ne la pratique ſans la ſçavoir. Pour les régles d'*Ariſtote*, elles ne ſont bonnes qu'à rompre la tête des enfans, & à embrouiller les Maîtres mêmes. La Logique du Port-Royal dit fort bien que ce ſont des minuties; & qu'il faut acheter le droit de les mépriſer, par la peine de les apprendre. Quelques gens au contraire en achetent le droit de les eſtimer.

LUCRECE.

Lucrece eſt, comme on ſçait, un Philoſophe Epicurien, qui n'admet que de la matiere, & nulle Religion. Selon lui, la matiere eſt capable de penſer & de ſentir, &c. S'il eût employé ſon ſtile noble, ingénieux & ſéduiſant, à ſoutenir autrement une ſi fauſſe theſe, cet Auteur ſeroit beaucoup plus dangereux. Mais il n'eſt aujourd'hui aucun incrédule qui voulût adopter ſes foibles argumens, non plus que ſon ſyſtême des atômes. Un eſprit fort ne vous dit plus aujourd'hui que le monde a été fait par hazard. Il y a long-tems que ce ſyſtême abſurde eſt rejetté par les libertins, qui combattant ſous les étendards de l'affreux Spinoſiſme, ſe fondent ſur le chimérique ſyſtême de la néceſſité. Les argumens de *Lucrece*, pour la materialité de l'ame humaine ſont dans la bouche de tous les jeunes gens qui argumentent dans les Ecoles, & ſe trouvent dans les cahiers de leur Profeſſeur, avec la réponſe. Les Vers de Lucrece n'aprennent donc rien de nouveau contre la Religion, & ſont incapables de faire aucune impreſſion

Tom. VII. des Jug. *pag.* 53.

ſur ceux qui ont tant ſoit peu étudié la Philoſophie. Cependant je voudrois qu'on les accompagnât de notes, pour réfuter ſes raiſonnemens; car il y a des eſprits legers & des ignorans, ſur qui le plus foible poiſon agit, & qui ont beſoin d'un antidote. En général on peut dire qu'un homme de bien, qu'un homme un peu judicieux ne lira jamais *Lucrece* pour le fond de ſa doctrine impie, mais ſeulement pour la beauté de ſa diction & de ſa Poëſie, & pour la maniere très-ingénieuſe, dont il rend raiſon de pluſieurs phénomenes. Car les Épicuriens ſont les Philoſophes de l'Antiquité, qui ont le plus cultivé la Phyſique expérimentale. L'explication de pluſieurs effets de la nature par Lucrece, eſt entierement conforme à celle qu'en donnent tous les nouveaux Philiſophes.

LE P. MALLEBRANCHE.

Lettres à l'Abbé Hourteville. *pag.* 25.

M. De *Fontenelle*, dans l'éloge du Pere *Mallebranche* dit que ce grand Philoſophe avoit une imagination fort noble & fort vive qui travailloit pour un ingrat malgré lui, & qui ornoit la raiſon en ſe cachant d'elle.

M. de *Fontenelle*, cet Auteur d'ailleurs ſi eſtimable, me permettra de dire que cette penſée eſt très-fauſſe. Le P. *Mallebranche* n'étoit point un ingrat à l'égard de ſon imagination; il en connoiſſoit le prix & s'en aidoit. Selon ſes propres principes elle ne devoit point ſe cacher de la raiſon; car remarquez que ce Philoſophe n'a jamais écrit que contre les déréglemens de l'imagination cauſée par l'abondance & la vivacité des eſprits animaux; il nous a appris à nous garantir des piéges qu'elle nous tend; il nous en a preſcrit l'uſage, & vanté le ſecours dans les recherches de l'eſprit; il l'a même regardée comme néceſſaire à la Geométrie & à l'Allegébre. Il n'y a point de Malbranchiſte, qui n'eſtime une imagination heureuſe, mais réglée. L'imagination priſe dans ce ſens-là, n'a jamais été décriée par le Philoſophe. Je ſçais que ſon prétendu perſécuteur en aimoit les parures, quand la raiſon n'en étoit point défigurée. Il haïſſoit les Romans & les Poëmes épiques, où les fictions déguiſent trop la vérité, & où la raiſon égarée a trop de peine à ſe retrouver. Mais il louoit certaines Piéces de Théatre, & les regardoit comme des inſ-

tructions animées, très-utiles pour la reformation des mœurs.

NEVVTON.

Tom. XV. des Obſ. *pag.* 49.

LE Neutonianiſme eſt une mauvaiſe Phyſique, reprouvée de tous les bons Philoſophes de l'Europe. Par le terme de Neutonianiſme, je n'entens que les principes généraux du Phyſicien Anglois & non ſes principes mathematiques, ni ſes expériences particulieres ſur la lumiere & les couleurs; expériences célébres dans le monde ſçavant, qui ont enrichi la Phyſique, & dont la plupart ſont rapportées dans les écrits de nos Phyſiciens modernes. *Neuton* eſt très-reſpectable de ce côté-là; & par cet endroit le Carteſianiſme qui l'a formé, le pourroit revendiquer comme un de ſes plus dignes ſuppots, quoiqu'il ait contredit avec ſuccès quelques opinions de *Deſcartes* ſur la lumiére & les couleurs. Mais à dire vrai, il n'a fait que les perfectionner en quelque ſorte par ſes obſervations, & par les juſtes inductions que ſa raiſon lui en a fait tirer, par rapport à la nature des rayons de la lumiére, & de l'eſſence des couleurs conſiderées du côté des

objets. Pourquoi faut-il qu'il y ait mêlé des abſurdités inconcevables par rapport à la réflexion de ces rayons, qu'il prétend être renvoyés par le vuide, c'eſt-à-dire par les pores du corps ? Si le vuide n'eſt autre choſe qu'un néant, c'eſt donc le néant qui nous renvoye les rayons, c'eſt donc le néant que nous voyons.

Newton n'étoit point Philoſophe, il n'étoit que Géométre, qu'obſervateur, que calculateur. Les termes de *vuide*, de *gravitation abſolue*, d'*attraction*, ſont des mots abſtraits qui ne renferment aucune idée, & qui heurtent les premiers principes de la Philoſophie. Ce langage eſt le mépriſable jargon du Péripatétiſme, jargon depuis long-tems avili & proſcrit dans toutes les Ecoles de l'Europe.

Là même, pag. 74.

M. L'ABBE' NOLLET.

TOut le monde ſçait combien M. l'Abbé *Nollet* ſe diſtingue à Paris par ſes démonſtrations ſenſibles des effets ſurprenans de la nature, & par ſon excellent Laboratoire, où ſe conſtruiſent à un très-haut dégré de perfection, tous les inſtrumens néceſſaires

Tom. XIII. des Obſ. pag. 137.

pour les opérations de la Physique expérimentale. Instruit d'abord par son propre génie & par les leçons des grands Maîtres de notre Académie des Sciences; envoyé ensuite par l'ordre de la Cour en Angleterre, en Hollande & en Italie pour puiser de nouvelles lumiéres dans le Commerce des Sçavans étrangers; enrichi des découvertes d'un d'*Esaguilliers*, d'un *Gravesande*, d'un *Muschenbrock*, il est enfin revenu à Paris, pour y faire part à ses Compatriotes du fruit de ses études, de ses voyages & de ses observations; & pour y exercer publiquement la sagacité de son esprit, & la dextérité de sa main, par rapport à l'invention, à la construction & à l'usage des instrumens de Physique. Son zèle & son travail assidu lui ont formé un précieux assortiment de machines curieuses, dont il a publié un catalogue. Il fait durant l'année plusieurs cours d'expériences Physiques. Les Dames mêmes sont admises dans sa sçavante Ecole. En instruisant l'esprit, il amuse les yeux; il fait voir la vérité de tout ce qu'il enseigne, par des faits qui surprennent & charment les sens, & dont la vûe laisse dans la mémoire des traces profondes,

qui ne permettent pas d'oublier les grands principes dont ils ſont le réſultat.

GRACIAN.

LE Pere *Bouhours* compare *Gracian* à un Chimiſte, lequel en cherchant la pierre philoſophale, trouve quelquefois des choſes rares & excellentes. Mais n'en déplaiſe à cet illuſtre Grammairien, ces belles découvertes ſe font acheter bien cher. Il faut lire quantité de choſes extravagantes, avant que d'en rencontrer qui ſoient un peu raiſonnables. Ce ſont des penſées découſues, obſcures, quelquefois impénétrables, de grands mots vuides de ſens; il y a partout un faux air de grandeur. Par rapport à l'élévation d'eſprit, *Gracian* ne reſſemble pas mal à ces braves qui ſe parent d'un courage chimérique. J'oſe dire que ſes Traducteurs ſont ſes plus grands ennemis; ils ne le font paroître que plus ridicule, en le dépouillant de ce faux éclat, qui éblouit des eſprits peu attentifs. Il n'y a point de prévention dans ce que je dis ici. Liſez par exemple, les Maximes de *Gracian*, outre qu'elles ſont un extrait ennuyeux de l'Homme univerſel

Nouv. du Parn. Tom. I. *pag.* 97.

& du Héros, vous y trouverez des inſtructions ſi bizarres, qu'un Homme d'état formé ſur ce modele, ſeroit un très-ridicule perſonnage.

Là même. Tom. IV. *pag.* 66.

Il paroît que ce Religieux avoit plus de mémoire & d'imagination, que de jugement & de bon ſens. Dans tous ſes écrits on ne trouve pas un ſeul raiſonnement. En cherchant toujours l'énergique & le ſublime, il devient outré & guindé, & ſe perd dans la nue. Quelle patience, quel courage dans ſon Traducteur que les ſentences déplacées, les hyperboles inconcevables, & les autres figures inouies n'ont point rebuté, & qui s'eſt efforcé d'y ajuſter ſon goût!

HISTORIENS.

HERODOTE.

Tom. VI. des Jug. *pag.* 257.

ON eſt prévenu contre *Hérodote*; on le regarde ordinairement comme un agréable conteur, mais fabuleux, menteur, exagérateur. Ce préjugé, quoique général eſt injuſte. *Hérodote* inſére de tems en tems dans ſon Hiſtoire quelques Épiſodes pour délaſſer & réjouir le Lecteur, & ſes Épiſodes ne ſont pas tous des articles de foi

hiſtorique ; mais le fond de ſon hiſtoire eſt vrai. La plupart de ſes Epiſodes ou Hiſtoriettes, ſes Deſcriptions, ſon Naturaliſme, ſa Géographie, &c. le ſont auſſi ; mais on le prend ſouvent de travers. Les Traducteurs, les faiſeurs d'Extraits, les Diſſertateurs lui font dire ce qu'il n'a jamais dit, ni penſé ; & l'on met ſur ſon compte pluſieurs abſurdités ; & c'eſt-là-deſſus qu'on a pris des préjugés contre le pere de l'Hiſtoire, & qu'on s'eſt accoutumé à le regarder comme fabuleux & menteur.

TITE-LIVE.

Tite-Live entraîne ſes Lecteurs par le charme de ſa narration, par une élégante ſimplicité, par un ſtile clair, pur & nerveux quand il le faut, ſans faſte & ſans enflure. Les faits ſont ſi bien liés & ſi naturellement diſpoſés, qu'on croit voir tout ce que raconte l'Hiſtorien, toujours attentif à peindre de ſes vraies couleurs & les choſes & les perſonnes. Quel fond inépuiſable d'éloquence dans ſes Harangues ? On y trouve des maximes ſolides dans un tour fin. Selon la diverſité des matieres, ſon ſtile eſt tantôt hardi, élevé

Tom. IV. des Obſ. *pag.* 9.

& ſublime; tantôt moins fort & plus ſimple; mais toujours plein de dignité. Rien n'eſt plus admirable que la ſoupleſſe de ſon eſprit pour faire parler convenablement tant de perſonnages divers; il ſaiſit ſi bien leur caractere & leurs diſpoſitions préſentes, qu'il leur auroit été impoſſible de s'exprimer avec plus de grace & de décence.... La ſincérité de *Tite-Live* va de pair avec ſon éloquence. Sans craindre de déplaire à *Auguſte*, il donne les plus grandes louanges à *Pompée*. Il fait auſſi l'éloge de *Brutus*, de *Caſſius*, &c. dont la mémoire étoit odieuſe à la Cour de cet Empereur, qui pourtant ne ceſſa point d'aimer l'Hiſtorien. Modération auſſi honorable à l'un, que la ſincérité l'eſt à l'autre. On reproche cependant quelques défauts à *Tite-Live*. Le premier, c'eſt de s'être laiſſé trop éblouir de la grandeur de Rome, Maîtreſſe de l'Univers. Parle-t-il de cette Ville encore naiſſante, il en fait la Capitale d'un grand Empire, bâtie pour l'éternité, & dont l'agrandiſſement n'a point de bornes. Voilà un enthouſiaſme prophétique.... A une partialité marquée, *Tite-Live* joint une grande négligence. Il tombe quelquefois dans de petites

contradictions ; & ce qui eſt moins pardonnable, il omet ſouvent des faits célébres & importuns, ou il ne fait que les effleurer. Ces défauts & quelques autres n'ont pas terni la gloire de *Tite-Live*. La poſtérité a toujours été charmée d'un Ouvrage, qui reſpire l'honneur & la vertu. C'eſt un tiſſu d'excellentes maximes bien dignes d'un homme plein de reſpect pour ſes Dieux ; & qui au milieu de l'impiété la plus effrenée conſervoit du moins une ombre de religion.

GREGORIO LETI.

VOus connoiſſez *Gregorio Leti*, cet Italien né à Milan, qui ayant embraſſé la Religion Proteſtante, alla s'établir à Genève, où il obtint des Lettres de Bourgeoiſie. Il a écrit un nombre prodigieux d'Ouvrages dans ſa Langue avec feu & librement, mais ſans élégance & ſans exactitude. Il accable ſon Lecteur de réflexions & de digreſſions ſi longues, qu'elles pourroient paſſer pour des diſſertations. Il eſt néanmoins louable en une choſe, c'eſt qu'il ne fait paroître aucune partialité, & que nulle paſſion ne ſemble conduire ſa plume. Tom. II. des Obſ. pag. 58.

Il eſt difficile de s'appercevoir ſi l'Auteur eſt Catholique ou Proteſtant ; il eſt également favorable aux François & aux Eſpagnols dans la Vie de *Philippe II.* & il compile ſans choix tout ce qu'il trouve d'avantageux dans les Hiſtoriens aux uns & aux autres. Il donne à ſon Héros toutes ſortes de vertus ; & à l'en croire, il eſt le plus grand Prince qui ait jamais été aſſis ſur le throne. Cependant après avoir fait un pompeux étalage de toutes ſes qualités Royales, il termine ſon Panégyrique par ces mots : *Philippe* ſçavoit donner un tel relief à ſes vertus, quelques ſuperficielles qu'elles fuſſent, que tout le monde étoit la dupe de ſon hypocriſie.

L'ABBE' DE VERTOT.

T. XXIII. des Obſ. pag. 107.

QU'il me ſoit permis de dire ici ce que je penſe de ce célébre Auteur. Son Traité de la Mouvance de la Bretagne, & celui de l'Etabliſſement des Bretons dans l'Armonique, ſont pleins de paralogiſmes & d'erreurs. D'ailleurs *l'Abbé de Vertot* y prend un ton peu décent. L'Hiſtoire de la Conjuration de Portugal eſt fort bien écrite ; mais elle eſt médiocrement fidèle, & les Por-

ruguais en font peu de cas. Celle des Révolutions de Suéde eſt un chef-d'œuvre pour le ſtile. A l'égard de la fidélité on peut s'en défier, ainſi que de tous les autres Ouvrages de cet élégant Écrivain. Son Hiſtoire de l'Ordre de Malthe n'a point été approuvée de cet Ordre; mais s'il l'avoit faite ſuivant leurs intentions, auroit-elle été lûe? Ses Révolutions de la République Romaine ſont encore fort bien écrites. *L'Abbé de Vertot*, qu'on peut regarder comme notre *Quinte-Curce*, avoit près de quarante-cinq ans, quand il compoſa le premier morceau d'Hiſtoire qu'il a donné au Public; & il en avoit plus de ſoixante & dix, quand il acheva l'Hiſtoire de Malthe, qui eſt ſon dernier Ouvrage.

M. ROLLIN.

LE Public retrouve dans tous les Ouvrages de M. *Rollin*, la facilité, l'élégance & la nobleſſe de ſon ſtile, ſes ſentimens généreux & élevés; ſon zèle pour le bien de la Société humaine, ſon amour pour la vertu, ſon reſpect pour la Providence; enfin une matière profane ſanctifiée par l'eſprit de

Tom. XXX. des Obſ. *pag.* 125.

religion dont il étoit rempli. Je ne connois point en effet d'Ouvrage plus utile, par rapport à la Religion & à la Morale, que les Écrits de M. *Rollin*. Le monde qui ne veut lire que des Livres profanes, ſe trouve engagé par la curioſité & le plaiſir, à lire ceux de cet excellent Écrivain ; & il y trouve malgré lui, des principes admirables de religion & de mœurs. Je l'ai dit plus d'une fois, on ne peut lire les Écrits de M. *Rollin*, ſans ſe ſentir porté à devenir vertueux.

Je n'ai jamais eu le bonheur que de voir deux fois ce grand Homme, une fois chez moi, & une autre fois au Collége de Beauvais ; je puis dire que jamais la vûe & l'entretien de qui que ce ſoit ne m'a fait une plus vive impreſſion. Je crus voir en lui tous les grands Hommes enſemble de la Littérature ancienne & moderne. Je vis un Sçavant agréable, orné de toutes les fleurs, & dépouillé de toutes les épines de l'érudition ; un bel eſprit né, qui familier avec tous les beaux Eſprits d'Athéne & de Rome, dont il poſſédoit les Écrits, ſçavoit encore penſer lui-même, comme on le remarque dans ſes Poëſies Latines, & dans tous ſes autres Ouvrages

en latin & en françois. Enfin on peut dire que c'étoit cette vertu visible & palpable, dont Ciceron parle dans ses Offices, & qu'il suppose devoir nécessairement attirer tous les respects des hommes.

M. *Rollin* avoit beaucoup d'esprit & de lumiéres, & il étoit nourri de la lecture des meilleurs Auteurs de Port-Royal, ainsi que de tous les originaux de l'Antiquité. En faut-il davantage, pour bien écrire en François ? Du reste, si le stile de M. *Rollin* est toujours élégant, ingénieux, coulant & harmonieux, on ne peut pas dire de même que son stile soit pur. On y trouve quelquefois des fautes de langage, des expressions, dont l'usage n'est pas noble, & des circonlocutions un peu languissantes. Mais malgré ces défauts, qui sont rares, c'est toujours un admirable Ecrivain. Tome I. des Jug. pag. 167.

M. *Rollin*, que certaines personnes se contentent d'examiner grossierement du côté de la Grammaire & de l'exactitude des faits, est non-seulement un très-habile humaniste, mais encore un bel esprit & un homme de génie. C'est une heureuse imagination qui peint avec force & avec grace tout ce qui s'offre Tom. III. des Jug. pag 337.

à elle. C'eſt un ſtile doux, coulant, harmonieux, toujours clair ſans être diffus; & ce qui eſt bien à remarquer, c'eſt un talent rare pour rendre merveilleuſement en notre Langue tous les beaux traits des Écrivains Grecs & Latins, qu'il poſſedoit en homme d'eſprit & de goût.

M. CREVIER.

Tom. XXX. des Obſ. pag. 126.

M. *Crevier* a pris un engagement formel avec le Public, de repréſenter M. *Rollin* dans la continuation de ſon Hiſtoire Romaine. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les hommes rares trouvaſſent de pareils ſucceſſeurs; leur perte ſeroit moins ſenſible. Dans les Lettres les minces ſujets, les ignorans, les imbéciles, ne ſont que trop aiſément & que trop ſouvent remplacés, par des ineptes qui leur reſſemblent. Ce ſont des hydres, dont les têtes ne ceſſent de renaître. Il n'en eſt pas ainſi des hommes excellens, d'un ſçavoir d'un génie & d'un goût diſtingués. *Corneille*, *Racine*, *Moliere*, *la Fontaine*, *Paſcal*, *Boſſuet*, *Fenelon*, *Bourdaloue*, &c. n'ont pas été remplacés. Quelque cas que je faſſe du ſçavoir & de l'eſ-

prit de M. *Crevier*, je ſuis perſuadé qu'il m'avouera, lorſque je dirai de lui ſeulement, qu'il va repréſenter M. *Rollin*; mais j'ajouterai que perſonne aujourd'hui n'eſt plus digne de s'acquitter de ce glorieux role.

Quelque eſtime dont le Public ſoit prévenu pour M. *Rollin*, on ne peut pas dire, ce me ſemble, que M. *Crevier* ait le ſort ordinaire des continuateurs, preſque toujours inférieurs à ceux qu'ils remplacent. Il s'eſt même heureuſement garanti de quelques défauts reprochés à M. *Rollin*, qui dans le déſir de ſervir plus promptement le Public, & de ſe rendre plus utile, ſans ſe mettre en peine de ſa propre gloire, a quelquefois adopté le travail des autres. On ne remarque point non plus d'écarts dans la continuation de M. *Crevier*, qui quoique auſſi zélé que ſon prédéceſſeur, ne ſe laiſſe point aller à des digreſſions longues & fréquentes ſur des points de Morale & de Religion. Il ſçait que les refléxions d'un Hiſtorien, ſi elles ne ſont point courtes & en petit nombre, refroidiſſent le Lecteur, & font perdre le fil des récits. Un Hiſtorien eſt un témoin qui dépoſe, & non un Philoſophe qui dog-

Tom. III. des Jug. pag. 337.

matiſe, & encore moins un bel eſprit qui imite le Poëte ou l'Auteur. Chaque fait bien expoſé porte avec ſoi ſa moralité, s'il en eſt ſuſceptible, ſans qu'il ſoit néceſſaire que l'Hiſtorien la développe. Il peut, & doit même être ſententieux; mais avec brieveté & à propos. Telle a été la méthode des grands Hiſtoriens anciens & modernes. De plus M. *Crevier* me paroît plus châtié dans ſon ſtile que M. *Rollin*. On y apperçoit moins de négligence par rapport à l'uſage grammatical & au diſcernement des expreſſions, où ce grand homme ne mettoit pas toujours aſſez de choix, quoiqu'en général il écrivit bien. Du reſte le diſciple a le feu, le génie & toute la maniere de ſon Maître, qui peut-être, s'il m'eſt permis de le dire, coloroit plus vivement, & avoit encore plus d'élévation de penſées.

M. FRERON.

T. XXX. des Obſ. pag. 73.

CEt ingénieux Biographe eſt connu d'un grand nombre de perſonnes d'eſprit & de Lettres, comme un jeune homme d'un goût ſûr & parfait, d'une fine littérature, & ſurtout com-

me un excellent humaniſte. Il conſacre ſes talens à l'Hiſtoire qu'il étudie avec une extrême application depuis pluſieurs années. Il a même entrepris un Ouvrage hiſtorique très-conſidérable (*l'Hiſtoire d'Allemagne*) qui manquoit dans notre Langue, & qui, à en juger parce qu'il m'a fait l'honneur de m'en communiquer, doit effacer tout ce qui a été écrit ſur cette matiere. Il contiendra de grandes recherches, jointes à une ſcrupuleuſe exactitude, & à une élégante ſimplicité de ſtile.

LITTÉRATEURS.

ARISTIDE.

ARiſtide eſt un Auteur qu'on ne lit guère, & qu'il eſt aſſez peu utile de lire, ſi je ne me trompe. C'eſt un Rhéteur & un Sophiſte. Ses Ouvrages conſiſtent en Hymnes en Proſe à la gloire des Dieux & des Héros; en Panegyriques d'Empereurs Romains, en éloges des grands Capitaines & des Villes célébres, en Oraiſons Funébres, & en Diſcours problematiques pour prouver le pour & le contre. Il vivoit ſous l'Empereur Adrien; & ſi l'on en

Nouvel. du Parn. Tom. II. *pag.* 109.

juge par ſa vie, il n'avoit pas le jugement fort ſain. C'étoit un homme ridiculement ſuperſtitieux & crédule, ſe conduiſant par ſes ſonges, ſes viſions & ſes révélations, dont l'extravagance régloit ſa vie & ſes études; un fanatique & un malade des plus ſinguliers. Pour ſe guérir d'un mal dont il fut atteint pendant trente ans, on le vit ſe baigner dans la mer & dans divers fleuves, ſe couvrir tout le corps de boüe, & dans cet état courir trois fois de toute ſa force autour du Temple d'Eſculape, ſe faire ſeigner au bras, & ſe faire tirer un quantité effroyable de ſang, boire pendant deux jours du vinaigre où l on avoit infuſé de l'abſinte; porter une ſimple tunique de lin dans les tems les plus froids, marcher nuds pieds, &c. tout cela lui étoit preſcrit par le Dieu Eſculape, diſoit-il, qui lui conſeilloit ces remédes dans ſes ſonges. En vérité, je ne ſerai jamais curieux de lire les productions d'un cerveau ſi dérangé, dont les Ouvrages d'ailleurs n'ont rien d'intéreſſant ni d'utile.

M. DE FONTENELLE.

M. *De Fontenelle* eſt le chef d'une Secte dont il n'eſt point ; *Epicure* & *Neuton* ont eû le même ſort. La plupart de ſes penſées ſont fort juſtes & fort ingénieuſes, quoique quelques-unes ſoient abſtraites, & un peu Sophiſtiques ; & que d'autres ſentent, ou le ſubtil *Séneque*, ou le Simétrique *Pline*, ou l'obſcur *Tacite*, trois Célébres Auteurs propres à enrichir un eſprit mûr, & à perfectionner un goût formé ; mais capables auſſi de faire des eſprits faux, & des Écrivains inſupportables. Nous voyons que les écrits de M. *de Fontenelle* ont produit ces fâcheux effets. On ne peut trop les lire ; mais qui les lit & les admire avant de s'être formé ſur l'étude de la Nature, de la belle Antiquité & des bons modèles du ſiécle de Louis XIV. ne ſera jamais qu'un étrange Auteur. Ce ſera la comique *Taupe* du charmant *Tanzaï*.

Tom. I. des Jug. pag. 27.

L'ABBE' DE PONS.

M. L'Abbé *de Pons* s'eſt principalement rendu célébre par le zéle & la chaleur avec leſquels il a dé-

Tom. XIII. des Obſ. pag. 23.

fendu M. *de la Motte* dans ſa querelle avec Madame *Dacier* ſur l'Illiade d'*Homere*. Jamais diſpute ne fut plus ſinguliérement ſoutenue. Madame *Dacier* parut idolâtre du Poëte Grec; & ſi M. *de la Motte* l'apprécia avec quelque modération, l'Abbé *de Pons* fit de l'Illiade un beau monſtre né du ſeul inſtinct d'un homme ſupérieur. La plupart des combattans pour & contre *Homere*, furent animés des mêmes mouvemens; & l'équité fut le partage du petit nombre. A juger du fond de cette diſpute par l'ardeur des eſprits, on auroit dit qu'elle intéreſſoit la Religion. M. l'Abbé *de Pons* avec un eſprit naturellement porté au Paradoxe, & lié d'une amitié ſinguliére avec M. *de la Motte*, combattit avec les armes que ſon imagination doublement échauffée lui préſenta. Charmé de toutes les productions de ſon Héros, il en regardoit la critique comme une attaque perſonnelle, & par-là il ſe croyoit autoriſé à repouſſer vivement de téméraires agreſſeurs. Quand il entendoit médire des écrits de ſon Maître, où il ne trouvoit que des beautés, il ne ſe poſſédoit plus; ſon couroux littéraire lui faiſoit oublier ſa Philoſophie. Tous ceux qui

l'ont connu ne m'accuſeront pas d'exagération. Je reconnois d'ailleurs avec plaiſir qu'il étoit homme d'eſprit & plein de ſentimens d'honneur & de probité. Comment ce Philoſophe ſi ardent à reprocher à Madame *Dacier* une eſpèce de culte pour *Homere*, ne s'appercevoit-il pas que ſon amitié qui lui faiſoit illuſion, créoit une autre divinité? On voit dans ſes écrits, qu'il crut alors toucher au moment où les grands modéles de l'Antiquité, du moins parmi les Grecs, alloient avoir le ſort de la Philoſophie péripatéticienne. Il étoit bien difficile, qu'un eſprit avide de nouveautés, & vivement frappé de la gloire de Deſcartes, ne ſe hâtat pas de paroître ſur les rangs, pour la partager, quoique dans un genre différent. Occupé de ces vues, il publia quelques écrits, la plupart inſerés dans le Mercure, dont on a jugé à propos de faire un Recueil. Quoique ces Piéces puiſſent fournir des materiaux pour une nouvelle édition du Dictionnaire Néologique, il faut avoüer qu'il y a de la force dans le ſtile, avec des traits ſinguliers & ingénieux.

ORATEURS.

DEMOSTHENE ET CICERON.

Tom. IV. des Obſ. pag. 317.

LA ſupériorité des Anciens en fait d'éloquence n'étant point conteſtée par les vrais connoiſſeurs, *Demoſthene* & *Ciceron* ſont les modèles qu'on doit étudier. Perſonne n'a mieux peint que *Quintilien* ces deux Orateurs, qui pour ce qui regarde l'invention & la diſpoſition, ſont ſemblables. Ce qui n'eſt pas ſurprenant, parce que les cœurs & les eſprits étant les mêmes dans tous les climats & dans tous les tems, la nature, pour les ſubjuguer, dicte à peu près les mêmes raiſons, & les met dans le même ordre. Mais quelle différence dans leur élocution? Elle eſt auſſi grande que celle de leur eſprit. *Demoſthene*, homme chagrin, ſévère, incapable de ſe plier, eſt précis, & ſerre de près ſon adverſaire. *Ciceron* né avec une ame tendre & avec une belle imagination, eſt plus abondant, & ſe donne, pour ainſi dire, plus de champ pour combattre. L'un a plus de ſoin & d'étude, l'autre plus de naturel & de génie, ſçait mieux manier la raillerie & émouvoir la pitié. Le diſ-

cours eſt comme le viſage de l'eſprit. Un Traducteur peut aiſément repréſenter l'invention & la diſpoſition dans laquelle ils ſe reſſemblent ; il ſuffit pour cela d'exprimer leurs penſées & de n'en point changer l'ordre. La difficulté conſiſte dans l'élocution, qui ſeule diſtingue ces fameux Orateurs.

LE PERE DE LA RUE.

LE Pere *de la Rue* eſt mis avec raiſon au nombre des Orateurs célébres de la France. Il a en partage une éloquence ſublime & touchante, qui charme & inſtruit en même tems. Ce caractère eſt tellement propre à cet Orateur, qu'il brille non-ſeulement dans ſes Sermons, mais encore dans ſes Panégyriques & ſes Oraiſons funébres. On reproche aux faiſeurs de Panégyriques de ſe jetter dans des louanges vagues & exceſſives, d'entaſſer des penſées ſtériles, qui ne tournent point à l'inſtruction de l'Auditeur. Veulent-ils louer un Saint ? Ils cherchent des phraſes magnifiques, des comparaiſons outrées ; ils diſent que ſes vertus étoient céleſtes, que c'étoit un Ange & non pas un homme ; en un mot ils épuiſent Tom. XXI, des Obſ. pag. 73.

tous ces lieux communs & uſés des Panégyriques, qui à force de vouloir dire beaucoup ne ſignifient rien du tout, & glace le ſang de ceux qui les entendent. Ainſi tout ſe paſſe en exclamations ſans preuves & ſans peintures. Vous ne trouverés rien de ſemblable dans les Panégyriques du Pere *de la Rue*. A l'exemple des excellens Peintres de l'Antiquité, il ne dit pas que ſes Héros Chrétiens ſont admirables, mais il les fait partout admirer. Il loüe les Saints en ſaiſiſſant les grands traits & en montrant le détail de leurs actions & de leurs ſentimens ; & il ne préſente rien à l'eſprit de ſes Auditeurs, qui ne mérite leur attention, & qui ne tende à leur faire aimer la vertu. La diviſion qui les avertit de la route par où l'Orateur ſe propoſe de les mener, ne nuit point aux grands mouvemens, à cauſe de l'art inattendu avec lequel il ſçait mettre en œuvre les traits caractériſtiques des Héros Chrétiens, & en tirer une morale auſſi touchante que ſublime. On croit les voir agir, & les entendre parler. Rien n'eſt plus délicat & plus animé, que le tiſſu des faits principaux ſur leſquels il appuye, pour faire une impreſſion plus vive & plus

durable. Le Pere *de la Rue* eſt un vrai *Prothée* ; ici vous admirés ſa vivacité & ſon génie poëtique ; là vous êtes charmé de ſa noble ſimplicité. Tantôt c'eſt le peintre du cœur qui vous touche & qui vous enléve ; c'eſt tantôt l'interprête ſpirituel de divers endroits de l'Écriture, qui vous conſole & qui vous édifie ; & partout on voit un Orateur pénétré de ſon ſujet, qui inſpire tous les mouvemens qu'il ſent, de triſteſſe, de compaſſion, de fermeté, de componction, de zéle, de joye, de confiance, &c. en un mot, il tourne le cœur comme il veut ; mais il le porte toujours à la vertu. Vous ſçavés combien l'imagination a part aux Panégyriques ; cependant quoiqu'elle ſe ſoit heureuſement exercée dans ceux du P. *de la Rue*, rien ne nuit à la juſteſſe de l'eſprit ; en ſorte que ſes diſcours ſoutenues par des preuves & elevés par les richeſſes de l'art, peuvent hardiment être mis à la coupelle de la dialectique. Enfin quoique l'Orateur n'ait point négligé les ornemens, cependant ils ſont ſi judicieuſement employés, que rien n'y ſent l'art & l'affectation. C'eſt dans les penſées & dans le ſtile brillant, ingénieux, vif & coulant, un beau na-

turel, qu'on ne peut ſe laſſer d'admirer.

MASSILLON.

[Tom. V. des Jug. pag. 267.

EN liſant les Sermons de ce célébre Prédicateur, dont l'éloquence mâle & douce frappe l'eſprit & touche le cœur, la raiſon goute un plaiſir ſpirituel (la Religion à part) auquel il me ſemble que les ſens participent. C'eſt partout un raiſonnement juſte & métodique ſans affectation; des penſées vives & délicates, des expreſſions choiſies, ſublimes, harmonieuſes & toujours naturelles; des images revêtues d'un coloris frappant, un ſtile clair, net & cependant plein & nombreux; nulle antitheſe, nulle phraſe recherchée; point de figures bizares; une extrême pureté dans le langage, ſans exactitude puérile; une élégance continuelle, & en général, une fécondité intariſſable, & une abondance d'idées brillantes & magnifiques, qui ſemblent le langage naturel de l'Orateur. Faut-il être pieux, pour être charmé d'un Tableau de piété? L'eſprit le plus prophane peut lire avec une eſpece de volupté, les diſcours d'un ſi grand Ora-

teur. Je ne crains point de dire, si le Sacré peut être comparé au Prophane, que le Pere *Massillon* est au Pere *Bourdalone*, ce que *Racine* est à *Corneille*.

BARBIER D'AUCOUR.

DAns le tems que M. *d'Aucour* écrivoit, la plûpart des Avocats affectoient un stile périodique, & se jettoient dans des descriptions Oratoires; ils mettoient en pièces *Demosthène* & *Ciceron*. L'Académicien persuadé que les Figures de Rhétorique n'éclairent point l'esprit des Juges, se renferme dans son sujet, en étudie toutes les circonstances, tire des inductions justes de ses principes, & fait paroître partout une grande sagacité. Ajoutez à cela une mâle précision & un stile nerveux & élégant. On diroit que M. *d'Aucour* a donné le ton aux *Cochin*, aux *Norman* & aux *Aubri*.

Nouvel. du Parn. Tom. I. *pag.* 32.

GAYOT DE PITAVAL.

CEt Auteur nous apprend lui-même comment il est devenu Avocat. Las de ne gagner à la guerre que des lauriers stériles, il prend congé

Tom. I. des Obs. *pag.* 37.

bruſquement du Dieu Mars, fait connoiſſance avec le Dieu de l'Hymen, & délibére enſuite ſur le parti qu'il doit prendre dans le monde. Érigeons-nous, dit-il, en Avocat. La nobleſſe de cette Profeſſion s'impatiſe avec celle de ma naiſſance. Mais il faut avoir une bibliothéque dans la tête, & j'ai de l'ignorance à fond. N'importe, il ſçait qu'il a des yeux & de la mémoire, & il ſe flatte que cela réuſſira. Il compoſe d'abord un *Factum* en faveur d'une femme mariée qui diſputoit un enfant à une fille; & ce Mémoire ayant été bien reçû du Public; on fut, dit-il, endiablé à me croire habile homme, & on me porta des Procès de tous côtés. Voilà donc M. *Gayot* Avocat, qui ſe charge de Cauſes où il ne falloit que de l'éloquence & du bel eſprit, & point du tout de ſçavoir. Enfin ayant mis bas l'épée il prit des Dégrés; & lorſqu'il fut Gradué & muni d'un parchemin ſcellé du Sceau de l'Univerſité, il ne fut plus permis, dit-il, de douter de ſa profonde capacité.

LE PERE PORE'E.

LE Pere *Porée* étoit né à Caen, Ville féconde en hommes illuſtres dans la Littérature. Il fut choiſi pour ſuccéder preſque immédiatement, au fameux Pere *Jouvanci*. Il a rempli ce poſte durant trente-deux ans. Par ce digne choix, la Chaire de Rhétorique du Collége de Louis le Grand parut en quelque ſorte avoir conſervé ſon Profeſſeur ſi réveré. Même zèle, même piété, même application; mais plus d'eſprit, plus de génie, plus d'élévation dans le Suceſſeur. Une Latinité moins élégante & moins pure; mais un ſtile plus vif, plus ingénieux; un ſtile que *Seneque* & *Pline* auroient peut-être envié. Je me ſouviens d'avoir autrefois eu avec lui un entretien au ſujet du goût d'éloquence auquel il s'étoit fixé. Il me ſeroit facile, me dit-il, de prendre comme un autre le ſtile nombreux & périodique de *Ciceron*. Mais dans mes diſcours publics, j'ai à parler devant un Auditoire que ce ſtile ennuyeroit ſi je l'employois. Je ne ſerois écouté, & peut-être entendu que de peu de perſonnes. Le ſtile coupé me paroît le

F. XXIII. des Obſ. *pag.* 208.

plus convenable pour les diſcours Académiques. Il eſt auſſi le plus propre à aiguiſer l'eſprit des jeunes gens, & à exercer leur imagination. Il leur apprend à conſtruire leurs penſées avec art, & à ſymmétriſer leurs expreſſions. Je lui répondis que ce goût d'éloquence ne formeroit jamais des *Boſſuet*, ni des *Bourdaloue*; il en convint; mais il ajouta qu'il falloit commencer par former la jeuneſſe à un ſtile preſſé, vif & un peu épigrammatique, avant de lui propoſer un ſtile grave, périodique, ſoutenu; que les jeunes gens n'en étoient pas capables; & que d'ailleurs les ſujets où ce genre convenoit, leur manquoient; qu'en tâchant d'être nombreux & véhémens, ils ſeroient diffus & déclamateurs; cette éloquence n'étant bien ſouvent qu'un pompeux verbiage. Il me cita les Harangues ennuyeuſement Ciceroniennes de Muret & de quelques autres auſquelles j'oppoſai celles du Pere *Coſſart*. Tel fut à peu près, l'entretien que j'eus avec le Pere *Porée*, au ſujet de ſon genre d'éloquence. Je ne le rapporte que dans le deſſein de le juſtifier, & de faire voir par quel motif il s'étoit voué à cette façon d'écrire. Du reſte, quoique le

ſtile du Pere *Porée* approchât de celui de *Pline* & de *Seneque*, je ne prétens pas dire qu'il étoit Copiſte de ces deux Auteurs ; & je conviens qu'il s'étoit fait un ſtile particulier, conforme à ſa maniére ingénieuſe de penſer. Le Pere *Porée* avoit trop de génie, pour être ſimple imitateur.

POETES ÉPIQUES.

HOMERE.

LEs Dieux de l'Iliade agiſſent d'une maniére extravagante ; mais faut-il mettre cette extravagance ſur le compte d'Homere ? Ce Poëte qui probablement étoit Philoſophe, avoit certainement des idées ſur la Divinité, plus juſtes & plus exactes que le peuple. Mais dans le deſſein de plaire aux Grecs & de les inſtruire, il ne pouvoit faire agir les Dieux dans ſon Poëme, que conformément à la Théologie populaire. Il n'y a point de Poëte Epique qui n'ait embraſſé le ſyſtême de Religion & les Traditions populaires du pays où il écrivoit. Pourquoi donc feroit-on un crime à Homere d'avoir adopté la Religion des Grecs ? Com-

Nouvel. du Parn. Tom. III. pag. 175.

damnons tant que nous voudrons ſes fauſſes idées ; mais reconnoiſſons en même tems que le Poëte les a miſes en œuvre avec tout l'art & tout l'eſprit imaginable. Pour faire quelque reproche ſolide à Homere, il faudroit prouver qu'il n'a pas bien imité le ſyſtême de la Religion des Grecs ; mais ſi en ſuppoſant le contraire, ſes Peintures ſont vrayes & juſtes, il eſt ridicule de lui faire un crime pour avoir introduit les Dieux de ſa Nation. Tous les gens ſenſés avouent qu'il auroit été un très-beau Génie dans quelque ſiécle qu'il eût vécu ; & dès-lors ſes Ouvrages méritent notre eſtime. Quelques-uns prétendent que n'ayant peint que les mœurs de ſon tems, ſon Poëme n'étoit beau que pour les Grecs. Mais quoi, eſt-ce qu'on ne prend pas plaiſir à conſidérer un Tableau qui repréſente des Héros habillés à l'antique, s'exerçant à des combats, armés ſelon l'uſage du ſiécle où ils vivoient ? Surtout ſi le Peintre a du génie, ſi le coloris eſt vif & animé, les traits fiers & hardis, les proportions bien gardées, & l'ordonnance du Tableau réguliérement diſpoſée. Faudra-t-il que je ſois Grec ou Romain, pour me plaire à ces

Peintures qui retracent quelque morceau d'ancienne hiſtoire ? Car voilà le véritable point de vûe où il faut ſe mettre pour juger ſainement d'Homere. A-t'il bien imité la nature ? A-t'il bien peint les Hommes & les Dieux qu'il connoiſſoit ? S'il a réuſſi, c'eſt dès-lors un excellent Peintre ; & ſon Iliade me feroit encore plus de plaiſir qu'un Tableau qui repréſenteroit toutes les avantures décrites dans ſon Iliade.

LE TRISSIN.

Jean-George Triſſino, Gentilhomme de Vicenze, vivoit ſous *Leon* X. vers le milieu du ſeiziéme ſiécle, âge d'or de la Littérature Italienne, auquel a ſuccédé un âge de clinquant, comme il a penſé arriver parmi nous. *Triſſino* fut le premier qui fit connoître à ſes Compatriotes l'épopée des Grecs, en publiant ſon Poëme de l'*Italie délivrée*, compoſé de vingt-ſept Chants. Il eſt l'Auteur de la plus belle Tragédie des Italiens, mais dans le goût du Théâtre Grec, qui depuis la naiſſance du Théâtre François adopté aujourd'hui dans toute l'Europe, n'eſt plus ſupportable. C'eſt ce Poëte qui a inventé les

Tom. III. des Jug. *pag.* 73.

Vers libres, *Verſi Sciolti*, c'eſt-à-dire, les Vers affranchis du joug de la rime. Heureuſe langue qui a pu ſoutenir ce changement ! Pour nous, on peut nous comparer à cette Nation à qui l'on offrit la liberté, & qui la refuſa, aimant mieux vivre dans la ſervitude. Le Triſſin ne fut pas toujours auſſi heureux dans ſes innovations. Par exemple, il entreprit d'introduire de nouvelles lettres dans l'Alphabet Italien, comme *Ramus* l'avoit tenté par rapport à notre Langue. Mais ni l'un ni l'autre ne purent réuſſir. Tels ſont les changemens qu'on a voulu faire à notre ortographe, & que les nombreux inconvéniens, joints à l'inutilité & aux déſagrémens d'une pareille nouveauté, ont empêché d'admettre. N'a-t'on pas eſſayé de ſubſtituer aux notes ordinaires de la Muſique d'autres ſignes ? Inventions ſtériles, & rejettées dès qu'elles ont paru. L'Auteur de l'*Italie déliurée* affecte trop de peindre tout ; par-là il devient quelquefois petit & inſipide. Le Cavalier *Marin* eſt tombé dans le même défaut & dans bien d'autres encore avec beaucoup d'eſprit. On remarque dans le Poëme du *Triſſino* une élégante ſimplicité, une netteté de ſtile

admirable, une narration naturelle, nulles pointes, nuls jeux de mots; c'eſt le vrai goût de l'Antiquité; joignez à cela beaucoup de génie. Le Poëte imite Homere, & ne le copie point. C'eſt le même goût, mais une invention toute différente. Il ſeroit à ſouhaiter qu'un Homme d'eſprit & de génie, & non un Traducteur vulgaire, entreprit de nous donner ce Poëme en François, ſans s'aſſujettir à meſurer & à rimer ſa Traduction.

LA TASSE.

LA *Taſſe* nâquit près de Naples, l'an 1544. d'une Famille noble & ancienne. S'étant attaché à la Maiſon d'*Eſte*, il ſuivit en qualité de Gentilhomme, Louis d'*Eſte*, Nonce à la Cour de France, où il commença ſon Poëme de la *Jéruſalem délivrée*, qu'il acheva étant à Ferrare. Après ſon retour, on dit qu'il devint amoureux d'*Eleonor*, ſœur du Duc de Ferrare; & on ajoute que cette Princeſſe ayant un jour donné des éloges à quelques Vers qu'il venoit de lui réciter, le *Taſſe* tranſporté de joye & d'amour lui donna un baiſer. Le Poëte téméraire fut mis en priſon

Tom. III. des Obſ. *pag.* 255.

comme un fou ; & on croit qu'il le devint réellement, par la mélancolie qui s'empara de ſon eſprit. Cependant ſon génie Poëtique ne l'abandonna point dans cet état déplorable : il continua d'écrire en Vers & en Proſe, & publia de fort beaux Ouvrages, qui ne font point appercevoir que ſon cerveau fût bleſſé. Il ſortit enfin de priſon, & ſe retira à Naples. On prétend que la folie du *Taſſe* ſervoit à épurer ſon eſprit, & à préparer ſon imagination. Si l'on en croit d'*Aubignac* dans ſa *Pratique du Théâtre*, la *Taſſe* n'attendoit pas même les intervalles de tranquillité que ſa phrénéſie lui laiſſoit. Au milieu de ſes tranſports il faiſoit des Vers ; & ſon eſprit n'étoit jamais plus fécond & plus brillant, que lorſqu'il étoit égaré. On dit à peu près la même choſe de *Lucrece* ; & on aſſure auſſi que *Brebeuf* a fait ſes meilleurs Vers dans les plus forts accès de la fiévre. Ces Phénomenes peuvent ſervir à confirmer ce que *Deſcartes* dit ſur le talent de la Poëſie. Au reſte il paroît très-raiſonnable de croire que la Taſſe n'a jamais été vraiment fou. Les beaux Ouvrages qu'il a compoſés dans l'Hôpital où le Duc de Ferrare le tenoit enfermé, les ſollicitations

tations de pluſieurs Princes d'Italie pour procurer ſa liberté, le refus obſtiné du Duc, & la maniére dont il vécut après ſon élargiſſement, tout cela fait conjecturer que ſa prétendue folie étoit ſon amour téméraire pour la Princeſſe de Ferrare; & qu'enfin il n'étoit peut-être pas plus fou, que le ſont d'ordinaire les Poëtes & les Amans.

POETES DRAMATIQUES.

CORNEILLE ET RACINE.

NOus ſommes étourdis de paral- Tom. IV. des Obſ. *pag.* 203.
leles infinis que les Anatomiſtes du bel eſprit font du génie & de la verſification de *Corneille* & de *Racine*. Il y a long-tems qu'on a appliqué à ces deux grands Poëtes, ce qu'on dit de Sophocle & d'Euripide: que l'un faiſoit ſes Héros comme ils devoient être, & l'autre, comme ils étoient. A l'égard de la verſification & du tour du Vers, *Racine*, au jugement des perſonnes de bon goût, l'emporte ſur Corneille. Il y a une élégance & une nobleſſe preſque continue. Mais depuis peu, les Vers Corneliens, quoique ſou-

vent embarraſſés, & défigurés par des termes bas & triviaux, ſont préferés par de prétendus beaux Eſprits, qui ne pouvant attraper les graces de Racine, auquel ils ſont inférieurs en tout, affectent de le mépriſer. Séduits par leurs Vers moins forts qu'empoulés, ils les employeront bientôt pour exprimer les ſentimens les plus doux & les plus naïfs. Le Pere *Brumoi* en remarquant dans la *Phédre* de M. *Racine* un terme qui n'eſt pas françois, ajoute que bien d'autres ont été juſtement repris dans ſes Piéces. Il me ſemble que c'eſt juger avec une dureté trop vague, le plus élégant de tous les Poëtes François. Que diroit-il donc de ces Poëtes, dont le ſtile eſt auſſi barbare, que les Héros qu'ils font paroître ſur la ſcène ? Toutes ces diſcutions ſont le plus ſouvent inutiles ; & ce qu'on peut dire de plus raiſonnable, eſt que *Corneille* & *Racine* inſpirés par leur propre génie & par un goût exquis, ont compoſé de belles Tragédies en ſuivant des routes oppoſées.

CAMPISTRON.

Tom. XX. des Obſ. pag. 139.

DE tous les Ouvrages Dramatiques exceptés ceux de *Corneille* & de *Racine*, il n'y en a point qui ayent été

plus ſouvent imprimés que ceux de M. de *Campiſtron*. Ces fréquentes éditions, ſans ſtellionat, ſont une preuve du vrai mérite de ſes Poëmes ; car le Public ne recherche pas ſi conſtamment ceux qui n'ayant eu qu'une vogue paſſagere, ſont réellement foibles ou mauvais. On a cependant reproché à cet Auteur que ſes Piéces étoient foiblement écrites. Cette critique en la pouſſant auſſi loin qu'elle peut aller, ne ſçauroit être juſtement appliquée qu'à un petit nombre de Vers, que la pareſſe naturelle à l'Auteur ne lui a pas permis de corriger comme il l'auroit pu. Du reſte ſa verſification eſt aiſée & coulante ; le dialogue y eſt très bien entendu ; mais ce qui diſtingue principalement M. de *Campiſtron*, c'eſt la diſpoſition admirable de ſes Piéces, & la conformation de ſes caractéres. Il excelle en ces deux points ou le génie ſeul fait réuſſir. Sans m'étendre ſur les beautés d'*Andronic* & d'*Alcibiade*, je remarquerai ſeulement que *Tiridate* eſt une Piéce qui par l'Art qui y régne, égale nos plus belles Tragédies. Quelle délicateſſe dans la maniére de traiter l'amour d'un frere pour une ſœur ! Quelle horreur vive n'inſpire-t'il pas pour une paſſion ſi

criminelle ? Quelle simplicité ingénieuse ! Enfin rien n'égale l'adresse à tenir les personnages suspendus, sur la cause de la profonde tristesse de *Tiridate*, & de son opposition au mariage d'*Erinice* avec *Abradate*.

PALAPRAT.

Tom. III. des Obs. pag. 211.

Palaprat s'étoit autrefois paré des meilleurs Ouvrages de l'Abbé de *Bruys* son ami. C'est aujourd'hui la corneille dépouillée de ses plumes postiches. Il n'a réellement composé que *le Ballet extravagant*, *le Secret révelé*, *le Concert ridicule*, *les Sifflets*, Prologue du *Grondeur*, & *la Perte du Tems*. Ces Piéces sont aujourd'hui abandonnées des Comédiens, quoiqu'il y en ait deux, que le Jeu des Acteurs a autrefois fait un peu réussir. Dans une édition de ses Oeuvres & de celles de son ami, il inséra une longue & insupportable Préface, où il discourt à perte de vûe sur les Préfaces en général. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'il s'y compare à un cheval échappé. Outre cette Préface, il met encore des discours à la tête de chaque Piéce. Tout cela a été jugé digne d'être réimprimé par Briaſ-

ſon, parce que cela forme un volume en ſus.

QUINAUT.

IL n'y a aucune des déciſions de Deſpréaux, que tout homme de bon goût ne ſoit intéreſſé à défendre : fut-ce même le jugement qu'il a porté ſolemnellement ſur les Opera de Quinaut, auſquels il n'accorda jamais ſon eſtime, non plus que Racine & la Fontaine, parce qu'il n'y a pas peut-être 500 beaux Vers dans tous ſes Opera ; encore eſt-ce toujours la même choſe retournée en cent façons ; ſans parler de tout ce qu'il y a de monſtrueux, ou de ridicule dans la plûpart. Si c'eſt la faute du genre, c'eſt ce qu'il ne s'agit pas de diſcuter ici.

Tom. III. des Obſ. *pag.* 249.

AUTRES POËTES.

CATULLE, TIBULE ET PROPERCE.

QUel eſt le plus eſtimable de ces trois Poëtes ? Les ſentimens ſont partagés. Le mien eſt, que rien n'eſt au-deſſus de quelques Piéces de *Catule* ; c'eſt un naturel & un goût qui charment. *Tibule* eſt d'une grande délica-

Tom. VII. des Jug. *pag.* 51.

teſſe, & il y a bien de l'imagination, du feu & de la tendreſſe dans ſes Elégies. *Properce* a un ſtile pur, vif & élégant ; mais il eſt quelquefois trop ſçavant.

AUSONE.

Nouv. du Parn. Tom. II. pag. 340.

Auſone ne fut pas un Poëte de profeſſion ; il compoſa dans le trouble & dans l'horreur des armes la plupart de ſes Piéces. Dans ſa jeuneſſe, le plaiſir & la reconnoiſſance exciterent ſon imagination poëtique ; & cette même imagination le ſervit encore agréablement dans les triſtes momens de ſa vieilleſſe. En liſant quelques-unes de ſes Piéces, on eſt forcé d'avouer qu'il n'a manqué à *Auſone*, pour être un excellent Poëte, que d'être né dans le ſiécle d'*Auguſte*. Son Cupidon attaché à la croix, ſes Roſes, ſon Poëme de la Moſelle, quelques Epigrammes heureuſes, ſont certainement des preuves de ſon eſprit ; mais tout le reſte eſt bien médiocre. J'eſtime beaucoup plus ſa perſonne que ſes ouvrages ; j'eſtime l'honnête homme, le Philoſophe aimable & enjoué ; du Profeſſeur & du Poëte je n'en fais pas grand cas. Voilà l'idée que

je me ſuis faite des talens d'*Auſone*. J'ajouterai que ſa Proſe eſt encore plus foible que ſa Poëſie, ce qui me paroît un peu ſingulier ; les Poëtes étant accoutumés à chercher différens tours, pour renfermer leurs penſées dans une certaine meſure, leur Proſe ſe reſſent ordinairement de la force & de la vivacité d'une imagination exercée.

BOILEAU.

C'Eſt la mode aujourd'hui parmi certains beaux eſprits, de traiter notre grand *Deſpréaux*, non-ſeulement d'eſprit médiocre, mais d'homme ſans probité. Seroit-ce parce qu'il a rendu ridicules les mauvais Ecrivains de ſon ſiécle ? Il faut donc faire le même reproche au Sage *Virgile*, à *Catule*, à *Horace*, à *Martial*, à *Juvenal*, & à pluſieurs autres célébres Ecrivains de toutes les Nations, qui ont écrit en Vers & en Proſe contre les mauvais Auteurs de leur tems, & ſur-tout contre les corrupteurs du goût. Tom. V. des Obſ. pag. 208.

Boileau a été un très-grand génie & un très-grand Poëte. Quelle ſublimité d'idées, quelle force de pinceau dans ſon Epître ſur le paſſage du Rhin. Le Là même. pag. 215.

Lutrin eſt un Poëme accompli, qui témoigne l'heureuſe fécondité de ſon Auteur. Quel chef-d'œuvre, quel miracle de Poëſie Didactique, que ſon art Poëtique ! Quel modèle a-t'il eu pour ſa neuviéme Satyre, comparable aux plus parfaites Satyres d'Horace & de Perſe ? S'il n'a pas autant réuſſi dans ſon Ode ſur la priſe de Namur, on ne peut nier cependant qu'il n'y ait des Strophes ſublimes, préférables à toutes les Odes philoſophiques de nos jours.

LA MOTTE.

Nouv. du Parn. Tome I. *pag.* 34.

ON eſtime avec raiſon M. *de la Motte* comme un Diſſertateur ſubtil & ingénieux. J'aime à le voir ſe défendre des ſentimens d'orgueil, que lui ont prêté des eſprits mal intentionnés, & nous avoüer ingénûment, qu'il a de la vanité ; pour un Poëte, c'eſt comme s'il diſoit, je fais profeſſion de modeſtie. Dans tout ce qu'il débite ſur la Tragédie, il y a des idées neuves & originales. Il éclaire utilement le Public, en lui montrant dans ſes Piéces des beautés échappées aux yeux les plus pénétrans. On lui doit ſçavoir bon gré, de nous donner le ſecret d'une perſpective ſi aimable. Mais je ne

puis ſouffrir qu'il enléve la rime à la Poeſie ; qu'il ſe déchaîne contre les Critiques badines & les parodies burleſques, ce ſont-là des plaiſirs innocens. Si l'Académicien ſubſtituoit des amuſemens plus vifs, on l'écouteroit. Je doute que le Parnaſſe veuille renoncer à la Rime, aux Critiques & aux Parodies, mais tout ceci n'eſt peut-être qu'un jeu de la part de M. *de la Motte*; puiſqu'en même tems qu'il prêche des maximes ſi auſteres, il nous donne des Vers ; il critique d'une maniére ſi vive ſes Adverſaires, & parodie une Scene de M. *Racine*. Il faut pourtant avoüer, que la Tragédie & l'Ode en proſe qu'il nous préſente, lui font autant d'honneur, que celles qui ſont verſifiées. Il y a même plus ; ſon Ode en proſe intitulée *la Libre Eloquence*, mais qui commence par des Vers, eſt plus poëtique, au gré de pluſieurs, que ſon Ode rimée à Madame Dacier, &c. à l'égard de l'*Œdipe* en Proſe & de l'*Œdipe* rimé, je trouve que l'un eſt auſſi bon que l'autre ; on pourroit conclure de-là, qu'il y auroit autant d'avantage à être Proſateur Poëte, qu'à être Poëte Proſateur.

Parmi un grand nombre d'Ouvrages en Vers, M. *de la Motte* en a

La même, Tom. III. pag. 356.

publié pluſieurs dignes de louanges ; ſurtout dans ſa jeuneſſe, où la premiere édition de ſes Odes fit naître ſa réputation. Sa fécondité & ſa facilité extrême nuiſirent à la perfection de ſes Ecrits, dont il ſemble qu'il ne faiſoit lui-même qu'un cas médiocre, puiſque jamais il n'en retoucha aucun. Preſque tous les genres de Poëſie exercerent ſon talent. Odes, Poëmes Épiques, Fables, Tragédies, Comédies, &c. tout le monde convient que c'eſt dans l'Ode qu'il a le mieux réuſſi ; & peut-être auroit-il dû s'y borner. Ses Fables, quelqu'ingénieuſes qu'elles ſoient pour la plûpart, ont paru écrites avec plus d'affectation que de délicateſſe, & avec moins de ſel que d'eſprit. Ses Tragédies ſçurent intéreſſer le Parterre par des ſituations Romaneſques. Content d'être applaudi au Théâtre, où les défauts de la penſée & de l'expreſſion ſont toujours couverts par l'Acteur, il parut, malgré le ſoin qu'il eut de faire imprimer pluſieurs fois ſes Piéces, ſe mettre en quelque ſorte peu en peine d'être lû. Je ne parle point de ſes Comédies, qui ſont peu de choſe. La délicateſſe & la préciſion caracteriſoient ſa maniere d'écrire en Proſe, qui quel-

quefois n'étoit ni aſſez aiſée, ni aſſez naturelle. Ses images étoient preſque toujours empruntées des plus petites choſes, qu'il avoit l'art de relever par le choix de l'expreſſion, & de rendre piquantes par le goût épigrammatique qu'il ſçavoit donner à tout. Ses Paradoxes ſur *Homere* ont preſque également nui à ſa réputation, & à celle du Pere des Poëtes, vengé en même tems par le malheureux ſuccès de ſon Iliade Françoiſe, le plus mauvais de tous ſes Ouvrages. Ses Cenſeurs les plus ſéveres lui ont toujours accordé beaucoup de talent, & il faut convenir qu'il avoit un eſprit ſupérieur & rare, capable d'impoſer & de s'attirer bien des ſuffrages. Il a régné pendant quelque tems ſur le Parnaſſe; & pour me ſervir d'une de ſes expreſſions, il ſembloit avoir donné *le ton* à ſon ſiécle. Il étoit même à craindre alors que ſes Ouvrages ne fuſſent regardés comme des modèles. C'eſt ſans doute ce qui a produit tant de Critiques, par le zèle de ceux qui craignoient de voir perir en France le bon goût du ſiécle précédent, & en même tems celui de l'Antiquité. Quoiqu il eût ſurvecû à une grande partie de ſa gloire, il a ſçû juſqu'à

la fin de ſes jours conſerver des partiſans & des amis du premier mérite. La politeſſe de ſon eſprit, & la douceur de ſon commerce faiſoient leurs délices, & auroient pû faire celles même de ſes adverſaires.

ROUSSEAU.

Tom. I. des Jug. pag. 70.

Rouſſeau eſt un grand Maître dans tous les genres où ſon génie s'eſt exercé, & même dans toutes les autres parties de ſon Art. Semblable au célébre *Léonard de Vinci*, qui nous a laiſſé tout à la fois ſur la Peinture, d'excellens modèles & d'excellens préceptes.

Là même, pag. 271.

Tout homme de Lettres qui ſe diſtingue, tout Auteur célébre eſt noble. Dans ce ſens *Rouſſeau* fut d'une naiſſance illuſtre. Il deſcendoit d'*Homere*, de *Pindare*, de *Virgile* & d'*Horace*. Leur ſang coule dans ſes veïnes; ou, pour dire plus, il étoit fils d'*Apollon* & de *Calliope*.

pag. 273.

Rouſſeau eſt le créateur de deux genres de Poëme, la Cantate & l'Allégorie. Les Italiens lui ont donné l'idée de la premiere. Mais quelle différence entre une Cantate Italienne & une Cantate Françoiſe! Dans l'une, il n'y a ni

jugement, ni eſprit, ni ſel ; ce n'eſt qu'un aſſemblage de mots harmonieux. L'autre eſt un petit Poeme régulier, auſſi agréable à la lecture, que le meilleur Opera eſt fade & ennuyeux ; & où le Muſicien peut employer toutes les reſſources de ſon Art, & réunir le grave, le touchant & le vif, par le récitatif, les airs & les ariettes. Pour ce qui eſt de l'Allégorie, aucun Poëte avant *Rouſſeau*, n'avoit cultivé ce genre, dont la difficulté fait que perſonne ne s'y eſt eſſayé après lui.

Tous les Vers de Rouſſeau ſont également ſoignés. On ne peut trouver chez lui le ſublime à côté du rampant. Ses beaux morceaux ne ſont ni précédés ni ſuivis de Vers négligés, plats & proſaïques. Sa Proſe coulante & nerveuſe eſt dans le goût de *Ciceron* & de *Tite-Live*. Tout grand Poete eſt toujours bon Proſateur. Mais tout bon Proſateur n'eſt pas toujours grand Poete. La raiſon en eſt ſenſible ; qui peut le plus, peut le moins ; & qui peut le moins, ne peut pas toujours le plus.

A l'égard de la perſonne de *Rouſſeau*, la ſimplicité de ſon ame, ſon ignorance en matiére de politique & d'affaires, trop de mépris pour les mauvais

Auteurs de ſon tems qui avoient du crédit, beaucoup d'imprudence, & peut-être une plume vindicative & téméraire, ont fait le malheur de ſa vie. Pour ſurcroît d'infortune, il s'aviſa, ſur la fin de ſes jours, de ſouhaiter avec une folle ardeur, de mourir dans ſa patrie, quoiqu'il fût honoré & chéri des plus grands Seigneurs, & des plus honnêtes gens dans la Ville où depuis long-tems il faiſoit ſon ſéjour.

L'adverſité, les réflexions, l'abſence de Paris, & le ſéjour de la pieuſe Ville de *Bruxelles*, avoient rendu ce grand Poëte très-religieux ſur la fin de ſa vie. Dans ſa vieilleſſe il témoigna, avec raiſon, beaucoup de regret, au ſujet de quelques Épigrammes trop libres, ſcandaleux fruits de ſa jeuneſſe licentieuſe.

M. DE VOLTAIRE.

Nouvel. du Parn. Tom. II. pag. 355.

ON ſçait depuis long-tems que M. *de Voltaire* eſt un excellent Poëte, mais j'ignorois qu'il fût Janſéniſte. C'eſt un fait que je viens d'apprendre depuis peu de jours en liſant la *Bibliothéque Janſéniſte*, où il eſt placé pour certains endroits de ſon Poeme de la

Ligue. Je n'aurois jamais crû qu'il eût été inſcrit ſur une pareille liſte. Mais ne pourroit-on pas dire que M. *de Voltaire* n'a jamais prétendu faire le Théologien ? En décrivant la Liberté Eſclave & Priſonniere il a plus ſongé à peindre, qu'à définir la liberté. La contrainte de la verſification exige qu'on ſuppoſe des reſtrictions, & qu'on tolére le peu d'exactitude. Il ſemble même que c'eſt un privilége poëtique, de donner peu de force à la liberté. *Virgile*, *Ovide*, *Catule* pourroient ſervir de garants à M. *de Voltaire* ; ces autorités ſuffiſent pour ne pas lui imputer ſérieuſement le Poiſon Janſénien, qu'on dit être répandu dans le Poëme de la Ligue.

Bien des perſonnes ſe ſont étonnées que M. *de Voltaire*, qui a vécu ſi long-tems ſans ſe mettre en peine des diverſes opinions des Philoſophes, & qui avoit paru juſqu'ici faire ſa principale occupation de l'Art des Vers, où il s'eſt diſtingué, ait voulu commencer ſi tard à s'appliquer à des choſes qui demandent une longue & pénible étude. Il faut d'ailleurs être né Géométre & Phyſicien, pour réuſſir dans la Géométrie & dans la Phyſique, comme il

Tom. XV. des Obſ. *pag.* 73.

faut être né Poëte, pour acquérir de la gloire sur le Parnasse. M. *de Voltaire* a inconteſtablement reçû de la nature le talent de la Poeſie ; mais la nature eſt-elle ſi prodigue de ſes dons, & n'y a-t'il pas quelque incompatibilité entre le génie des Vers & le génie de la Philoſophie ? Les premiers progrès qu'on fait dans quelque Science ont coutume de flatter l'amour propre. On travaille avec ardeur, on lit avec aſſiduité, on écrit pour ſoi-même, & on conclut aiſément que ce qu'on a écrit pour s'inſtruire, peut ſervir à inſtruire les autres. Tels ſont, ſelon les apparences, les motifs qui ont porté M. *de Voltaire* à écrire ſur le Newtonianiſme, & à publier enſuite ce qu'il avoit écrit.

Tom. XV. des Obſ. pag. 49.

Il ſeroit ridicule, ce me ſemble, qu'un Philoſophe renonçât à la Philoſophie dans un âge un peu avancé, afin de s'adonner à la Poeſie ; mais il ſied au contraire à un Poete de renoncer aux Vers à cet âge, pour devenir Philoſophe. *Turpe ſenex vates.* Je ne ſuis donc point de ceux qui trouvent mauvais que M. *de Voltaire* ſe ſoit à la fin dégoûté d'empriſonner ſes penſées & de meſurer des mots, & qu'il ait voulu

donner un noble eſſor à ſon eſprit, en l'élevant aux ſublimes objets de la Philoſophie. Il reſte peut-être à la Parque aſſez de jours à lui filer, (jours que la tranquille & douce Philoſophie ménagent mieux, que l'ardente & dangereuſe ſoif de la rime) pour attendre de lui des découvertes & des éclairciſſemens ſur la Phyſique. C'eſt dommage qu'il ait d'abord donné dans le Newtonianiſme.

M. *de Voltaire*, grand Poëte & grand Philoſophe n'a pas réuſſi dans l'Hiſtoire. Il n'en a connu ni la douce majeſté, ni la ſimplicité véridique. Ce n'eſt point un ruiſſeau murmurant, qui coule dans la prairie, mais une fontaine intermitante, qui jaillit du ſein d'un rocher. Tom. V. des Jug. pag. 353.

Les Vers que M. *de Voltaire* a publiés ſur la Bataille de Fontenoy, où les Anglois ont été taillés en piéces, ſont une preuve qu'il eſt auſſi bon Citoyen que bon Poëte, & que les idées Angloiſes qui voltigent dans ſon eſprit, ne nuiſent point aux ſentimens François, qui régnent dans ſon cœur. Tom. VIII. des Jug. pag. 15.

N'eſt-ce pas un honneur d'être nommé avec éloge dans un Poëme de M. *de Voltaire*? Cet honneur immortel ne vaut-il pas, pour un Officier, une pen- Là même, pag. 22.

ſion ou un grade ? C'eſt au moins un encouragement pour le premier combat qui ſera livré. Je compare M. *de Voltaire* au fameux *Tyrthée*, dont les Vers récités faiſoient gagner des batailles. Les Vers de M. *de Voltaire* ſeront pour nos armées, des trompettes, des timbales, des fifres, des tambours. Dans l'eſpérance de devenir l'objet de ſa Muſe, quels efforts nos Guerriers ne feront-ils pas ?

L'ABBE' DE GRE'COURT.

Tom. I. des Jug. pag. 277.

L'Abbé de Grécourt étoit bon Humaniſte, & poſſédoit les Auteurs Latins. Pour les Auteurs François, il en liſoit peu, ou plutôt, il les liſoit ſans les étudier. Mais il ſçavoit par cœur Rabelais, Marot & la Fontaine. Il ne faiſoit cas d'aucun Poëte vivant. A peine eſtimoit-il Rouſſeau & Voltaire. Auſſi n'avoit-il ni ſtile, ni goût ; beaucoup de facilité & de naïveté dans ſes Vers, & le plus ſouvent de la négligence & de la baſſeſſe. Comme il avoit beaucoup d'imagination, & un grand fond de gayeté, il lui venoit ſouvent à l'eſprit des idées ſinguliéres & agréables. Il aimoit beaucoup à con-

ter, mais il contoit à la provinciale, étoit long, entaſſoit épiſodes ſur épiſodes, & aſſommoit à la fin. Il étoit d'une bonne famille & bien allié.

Grécourt a fait quelques Fables, & quelques Contes où il y a du ſel. Entre pluſieurs autres Piéces fort mauvaiſes, un petit Poëme célébre lui a été attribué; & quoique cet Écrit ſoit abominable & impie, & qu'il ne l'ait jamais déſavoué, il ne lui en eſt arrivé aucun mal. Il a joui tranquillement du Ciel irrité. Ce qui eſt plus ſingulier, eſt qu'il n'y a eu que la moindre part. La vanité de l'Abbé de Grécourt l'emporta en cette occaſion ſur la prudence & ſur la vérité, & il ne craignit point de ſe charger lui ſeul de cette odieuſe & infâme production. Une choſe particuliere encore, eſt que ceux qui ſont l'objet de ce Poëme, & qui y ſont ſi affreuſement dénigrés, mangeoient ſouvent avec lui, & ne le haïſſoient point. C'eſt par rapport au ſort de ce Libelle, qu'on peut bien dire; *habent ſua fata Libelli.* Là même, pag. 276.

En qualité de Diacre, l'Abbé de Grécourt eut une fois permiſſion de prêcher à Tours, & j'aſſiſtai à ſon Sermon qui étoit ſur la médiſance. Quel

Sermon ! C'étoit une Satyre ſanglante contre toutes les femmes de la Ville, qu'il déchira par des portraits aſſés reſſemblans. Sa langue & ſa plume l'avoient exclus de la plûpart des maiſons de Tours.

M. DES FORGES MAILLARD.

Tom. I. des Obſ. pag. 17.

ON a vû dans le Mercure pluſieurs Piéces ſous le nom de Mademoiſelle de *Malcrais de la Vigne*. M. *Des Forges Maillard*, Habitant & bel eſprit du Croiſic en Bretagne, qui étoit le véritable Auteur de ces Poeſies, pour faire apparemment une plus grande impreſſion ſur le Public, avoit jugé à propos de déguiſer ainſi ſon nom & ſon ſexe. A la faveur de ce maſque, il s'étoit attiré bien des politeſſes galantes en Vers & en Proſe, de la part même de quelques-uns de nos plus célébres Auteurs; & en ſe donnant ainſi de la réputation, il s'étoit donné une eſpèce de comédie à lui-même. Il a depuis jugé cette comédie aſſez agréable, pour la donner au Public, en faiſant imprimer à Paris le Recueil de ſes Oeuvres ſous le nom de Mademoiſelle de *Malcrais*, & en faiſant connoître en mê-

me tems à tout le monde, que M. *Des Forges* en étoit le véritable pere. L'Auteur n'a pas manqué d'inſérer à la fin de ſon Livre tous les éloges qu'il s'étoit attirés ſous le faux nom de la Demoiſelle de *Malcrais*. Ceux qui aiment les complimens rimés, pourront les lire avec les réponſes. Si ces douceurs réciproques ne ſont pas très-intéreſſantes, pluſieurs beaux Eſprits ſeront au moins flattés, non-ſeulement des louanges que l'Auteur déguiſé leur donne, mais encore du glorieux uſage qu'il fait de celles qu'il a reçûes d'eux. C'eſt une choſe bien ſinguliére que l'Epître de M. *Des Touches* à la feinte Demoiſelle qu'il n'avoit jamais vûe, & dont néanmoins il parle comme d'un objet admirable. La Réponſe de la Demoiſelle à cette Epître eſt très-belle c'eſt dommage que M. Des Forges l'ait écrite, ou du moins qu'on le ſçache. Mais ſi d'un côté cette découverte en diminue l'agrément, on ne peut s'empêcher de rire de la paſſion de deux grands Poëtes pour une *Iris en l'air*. Je dis de deux grands Poëtes; car M. *de Voltaire* s'étoit auſſi déclaré l'Amant de la même Iris, & M. *Des Touches* en parle dans la même Epître comme de ſon Rival.

On dit que ce badinage leur a médiocrement plû à l'un & à l'autre, lorſque l'Auteur s'eſt démaſqué, & qu'ils ont eu quelque regret à la dépenſe galante de leur veine.

LINANT.

Tom. IV. des Jug. pag. 140.

SI les Lauriers Académiques dont la tête de M. *Linant* eſt ornée, lui font de l'honneur, on peut dire qu'ils en font auſſi à l'Académie, qui depuis qu'il travaille pour mériter ſes Couronnes, n'eſt plus dans le cas de donner ſes ſuffrages au médiocre, dont la concurrence avec le mauvais, rendoit le triomphe néceſſaire. C'eſt donc une eſpèce d'obligation réciproque. M. *Linant* eſt obligé à l'Académie d'avoir bien jugé en ſa faveur; & l'Académie l'eſt à M. *Linant*, de lui avoir donné lieu de bien juger. Mais par quelle fatalité eſt-il arrivé durant un ſi grand nombre d'années, que preſque aucun talent n'ait oſé ſe produire aux yeux de ce Tribunal? La Muſe de M. *Linant* a été plus hardie; mais elle a en quelque ſorte accoutumé ſes Juges à ne plus accorder de prix qu'à de bonnes Piéces, & ſi bonnes, que quoique le Poëme

que M. *Linant* a eu l'honneur de lui préſenter l'année derniere, eût de grandes beautés ; & fût même ſelon moi, ſupérieur à celui-ci, par le génie qui y régnoit ; elle ne l'a pas néanmoins crû digne d'être couronné. Si je ne me ſuis point trompé dans mon jugement particulier ſur ces deux Piéces, on en peut conclure qu'il ne faudra déſormais préſenter à l'Académie que des Ouvrages ſans reproche, & où l'élégance du ſtile tienne au moins lieu d'eſprit, de feu & de génie.

SCAVANS ET CRITIQUES.

FREINSHEMIUS.

A La renaiſſance des Lettres on ſe contenta d'épurer & de commenter le Texte des anciens Auteurs. Ce ne fut que peu à peu, que la paſſion de marcher ſur leurs traces, & même de les égaler, ſe réveilla. Il me ſemble qu'on doit compter parmi les hardis Emulateurs des Anciens, ceux qui ont écrit dans la même Langue, & qui ont oſé ſe placer à côté d'eux. Tel fut le Docte *Freinshemius*, qui pliant ſon eſprit aux

Tom. XX. des Obſ. *pag.* 289.

différens caractères de *Tacite*, de *Quinte-Curce* & de *Tite-Live*, entreprit de ſuppléer à ce que nous avons perdu de ces grands Hiſtoriens. De ces trois Supplémens, ceux de *Tite-Live* ſont les plus eſtimés, ſoit que l'Auteur y ait travaillé avec plus de ſoin, ſoit que le caractère de ſon eſprit ſe rapprochât davantage de celui du premier des Hiſtoriens Latins. Ne prenez pas *Freinshemius* pour un de ces Littérateurs Scolaſtiques, dont tout le mérite conſiſte à faire de vaſtes compilations, fruit de leur mémoire & de leur patience. A la Littérature la plus exquiſe, il joignit beaucoup d'eſprit & une éloquence admirable. Le tiſſu qu'il a fait de tant de faits épars dans une infinité de Livres, annonce un Ecrivain auſſi judicieux que ſçavant. Il fut l'Ami conſtant & ſincere de *Deſcartes*, expoſé aux traits de l'envie, & fut ſinguliérement eſtimé de la Reine *Chriſtine*, Protectrice éclairée des Sciences & des Arts. Ces deux circonſtances de ſa vie le louent mieux que tout ce que je pourrois dire.

SELLO.

SELLO.

M. *De Sello*, Conſeiller au Parlement, fut l'heureux Inventeur du *Journal des Sçavans*, le premier de tous les Journaux. Il le commença en 1665. ſous le nom du Sieur d'*Hédouville*, l'un de ſes domeſtiques. Cet Ecrivain ſe propoſa d'expoſer avec liberté ſon ſentiment ſur les Livres nouveaux, dont il indiquoit l'uſage aux Gens de Lettres. Mais le ton hardi du Journaliſte, quelques railleries vives & amères contre des Sçavans orgueilleux & plagiaires, tels que *Ménage*, *le Fevre*, *Charles Patin*, &c. & ſon zèle pour des maximes qui ne convenoient point alors, firent ſupprimer ſon Journal, preſque dans ſa naiſſance. On voulut, contre l'uſage de ces tems-là, donner à M. *de Sello* un Cenſeur; mais jaloux d'une liberté dont la République des Lettres, comme toutes les autres Républiques peuvent abuſer, lorſqu'elle n'eſt pas retenue par un frein ſalutaire, il aima mieux diſcontinuer le Journal. Il avoit été aidé dans la compoſition de cet Ouvrage, par MM. *Chapelain* & *Gomberville*, & par les

Tom. I. des Obſ. pag. 303.

Abbés de *Bourleys* & *Gallois*. Ceux qui en jugent ſainement trouvent ſa Critique ſaine & fine, & beaucoup de clarté & de force dans ſon ſtile.

M. TILLEMONT.

Tom. XIX. des Obſ. *pag.* 314.

IL falloit que M. *Tillemont* aimât paſſionnément la vérité, qu'il fût capable du travail le plus opiniâtre, que ſa patience fût invincible, & qu'il eût ſévérement opprimé la tyrannie de l'amour propre, pour s'aſſujettir en écrivant l'Hiſtoire, à copier le plus ſouvent les propres paroles des Originaux, à en rendre le ſens avec une ſcrupuleuſe fidélité, & à ne propoſer ſes découvertes que comme des doutes, prenant toujours le ton modeſte d'un Critique qui cherche la vérité. Et ce qui fait voir que cette modeſtie & cette défiance de ſes propres lumières lui étoient naturelles, c'eſt qu'il ne lui eſt jamais échappé aucun mot qui paroiſſe les démentir. On ne voit jamais le Sçavant enyvré de ſon ſçavoir, qui s'applaudit de ſes découvertes, de ſes victoires, de la fineſſe de ſes vûes, de ſa pénétration, de l'étendue de ſes lumières. Tous ſes Ecrits reſpirent la candeur, l'humilité,

l'amour de la vérité, & la paſſion de rendre les hommes plus vertueux que ſçavans. Il eſt auſſi attentif à cacher ſes grandes qualités, que les autres ſont empreſſés à prôner celles qu'ils n'ont point. Comment n'aimeroit-on pas les Ouvrages d'un Ecrivain ſi vertueux, qui d'ailleurs fait briller la ſolidité d'une Critique judicieuſe qui lui étoit comme naturelle, la juſteſſe d'un raiſonnement très-fin, & une exactitude à laquelle rien n'échappe.

L'ABBE' GE'DOYN.

COmme le mérite Littéraire n'étoit pas ſous le Régne de Louis XIV. un titre d'excluſion pour les Bénéfices, dont on ſçait que les Conciles & les Papes dans leurs Bulles ont ſi ſouvent recommandé de pourvoir les Sçavans & tous ceux qui par leurs talens peuvent défendre & honorer la Religion & l'Etat, l'Abbé *Gédoyn*, tout ſçavant qu'il étoit, fut d'abord revêtu d'un Canonicat de la Sainte Chapelle, & ſucceſſivement de deux Abbayes. Il entra à l'Académie des Inſcriptions, & par une ſuite de proſpérités, fut admis à l'Académie Françoiſe, pour prix

Tom. IX. des Jug. *pag.* 47. *&* 258.

de ſa Traduction de *Quintilien*, travail dont un Texte corrompu en cent endroits, & des difficultés inſurmontables auroient dû le détourner ; cependant ſon Ouvrage, tel qu'il eſt, parut aſſez bon à Meſſieurs de l'Académie, pour l'agréer parmi eux. Il réuſſit mieux dans ſon *Pauſanias*, quoiqu'il lui ſoit échappé pluſieurs fautes d'inadvertance. Mais quel eſt le Traducteur qui en ſoit exempt ? Le moins fautif eſt le plus parfait. L'Abbé *Gédoyn* étoit agréable dans la ſociété ; & non-ſeulement l'homme du monde, mais l'homme d'eſprit & de Lettres, ce qui eſt peu commun, trouvoit de la reſſource & du plaiſir dans ſa converſation. Il étoit vif & impétueux dans la diſpute, quoiqu'il fût de l'humeur la plus complaiſante, la plus douce, la plus tranquille & d'une bonté extrême. Avec ce caractère pouvoit-il être ennuyeux ? Pouvoit-il ne pas être un homme très-aimable ? Il étoit d'ailleurs d'une probité parfaite & très-obligeant. L'Abbé *Gédoyn*, ainſi que bien d'autres, portoient trop loin l'admiration des Anciens, & n'avoit pas aſſez de génie, de lumieres & de goût, pour être équitable dans le parallele des An-

ciens & des Modernes ; on ne peut nier cependant que ce fut un homme d'un vrai mérite, & digne d'être placé au rang des bons Traducteurs par la force & la bonté de ſon ſtile ; & le Public doit lui ſçavoir gré de ſes pénibles & utiles travaux.

LE PERE HARDOUIN.

LE Pere *Hardouin* a prétendu que dans un certain Siécle, il s'étoit établi une manufacture d'anciennes Hiſtoires, dirigée par une ſociété de quelques perſonnes, qui pour ce ſujet avoient habilement fondu les Ouvrages de *Ciceron* & de *Pline*, les Georgiques de *Virgile*, les Satyres & les Epîtres d'*Horace*, les ſeuls Livres reconnus pour authentiques par ce bel eſprit ; outre un petit nombre d'Inſcriptions & quelques Annales. C'eſt de cette Boutique, ſelon lui, que nous ſont venus les anciens Hiſtoriens. Le pere *Hardouin* a inſinué que cette Boutique s'étoit établie en France. Mais il n'a marqué ni le ſiécle, ni les noms des Ouvriers.

Nouv. du Parn. Tom. II. *pag.* 350.

M. ATTERBURY.

Tom. V. des Obſ. pag. 220.

CEux qui ont connu particuliérement feu M. *Atterbury*, Évêque de Rocheſter, mort à Paris en 1732, ſçavent qu'il parloit Latin avec une élégance & une pureté dont j'oſe dire que peu de gens ont approché. Perſonne n'a jamais ſi bien poſſédé les belles Lettres, ni mieux ſenti la fineſſe & la délicateſſe des Auteurs du Régne d'*Auguſte*, qu'il liſoit continuellement. C'a été ſans contredit un des plus beaux eſprits d'Angleterre. Il avoit lû nos meilleurs Écrivains, & ſur-tout les Ouvrages du grand *Boſſuet*, dont il étoit l'admirateur, ainſi que de *Boileau* & de *Rouſſeau*. Quoiqu'il ne parlât point notre Langue, il en connoiſſoit le génie & les beautés Nulle faute ne lui échappoit,& j'ai ſouvent été étonné de ſa ſagacité en ce point. Lorſque M. *de la Motte* ſe déclara contre la rime de notre verſification, il s'entretenoit avec plaiſir ſur cette matiére ; mais quoiqu'il ne goutât pas plus la rime que cet Académicien, il diſoit que M. *de la Motte* n'avoit pas aſſez de capacité pour trouver dans notre

Langue une harmonie équivalente. Quoiqu'il ſe fût principalement appliqué à l'étude des Belles Lettres, il n'avoit pas négligé l'érudition Eccléſiaſtique. Il avoit entrepris étant à Paris, un Ouvrage pour prouver la Divinité & l'authenticité des Livres Saints. M. *Atterbury* étoit un Sçavant aimable, poli & d'un commerce agréable; il n'avoit rien de cette rudeſſe ſauvage qui caractériſe les Sçavans. Il a écrit étant en France des Lettres Latines & Angloiſes à pluſieurs perſonnes qu'il honoroit de ſon amitié. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on les imprimât.

L'ABBE' GRANET.

François Granet, né à Brignoles, d'une honnête famille de Négociants, étoit un homme de probité & d'honneur, modeſte, de mœurs douces & d'un eſprit égal. Philoſophe dans ſes ſentimens & dans ſa conduite, il fut exempt d'ambition, & ſon ame élevée ne s'abbaiſſa jamais à ſolliciter des bienfaits & des titres. Excellent humaniſte, il joignoit à un riche fond de Belles Lettres, beaucoup de lumié-

T. XXIV. des Obſ. *pag.* 163.

res ſur l'Hiſtoire de la Littérature ancienne & moderne. Son érudition s'étendoit à la Théologie & à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique & Profane. Une imagination vive & une mémoire heureuſe lui donnoient une extrême facilité d'écrire, & depuis quelques années il avoit beaucoup perfectionné ſon ſtile. Il eſt l'Auteur des Refléxions ſur les Ouvrages de Littérature en 12 volumes, qui à l'exception du premier, ſont tous de lui ſeul. C'eſt par cet Ouvrage principalement, qu'on peut juger de ſon érudition, de ſon ſtile & de ſon goût. Il a enrichi le Public de pluſieurs éditions importantes, qu'il a ornées de doctes Préfaces. Il y a quelques années qu'ayant formé le plan de l'Ouvrage périodique des *Obſervations ſur les Ecrits modernes*, je le priai de vouloir bien ſe joindre à moi, pour m'aider à fournir cette carriére. Comme il avoit travaillé longtems à un Journal littéraire de Hollande, je connoiſſois ſon talent pour ce genre d'écrire; je ſçavois d'ailleurs qu'il avoit les mêmes principes que moi, ſur les matiéres de Littérature & de goût, & nous étions depuis longtems liés d'une étroite amitié. Nous avons travaillé enſemble durant ſept ans,

ſans que rien ait troublé la douceur de notre aſſociation. Notre ſoin principal étoit de rendre nos critiques ſolides, équitables & moderées, & autant qu'il nous étoit poſſible, de veiller, pour ainſi dire, à la porte du temple du goût, pour empêcher l'irruption de l'ignorance & du fameux bel eſprit. Je conſerverai toujours un vif regret de la perte de cet ami. C'en eſt une très-grande, non-ſeulement pour moi, mais pour la République des Lettres en général, & pour tous ceux qui le connoiſſoient particuliérement. Il avoit une droiture qui rendoit ſon commerce ſûr. Il aimoit la vérité en toutes choſes; & la même chaleur d'imagination qui l'en éloignoit quelquefois, l'y ramenoit auſſi-tôt qu'on le mettoit ſur la voye de l'appercevoir. Malgré l'étendue & la vivacité de ſes lumiéres, il ne ſe montra jamais opiniâtre dans ſes ſentimens. Son eſprit orné & ſon humeur gaye, rendoient ſa converſation amuſante & enjouée. Il ſaiſiſſoit & peignoit bien le ridicule, ſurtout celui des Gens de Lettres, mais ſans haine, ſans malignité, ſans envie; il n'étoit critique que dans le goût d'*Horace* & de *Lucien*, c'eſt-à-dire en

Philoſophe ; d'ailleurs, toujours équitable à l'égard du vrai mérite, & des talens décidés. Il avoit un grand nombre d'amis dans la Littérature & à la Cour & à la Ville. Il avoit même des amis illuſtres. Quoiqu'il fut fort attaché à ſon Cabinet, il ne laiſſoit pas de les cultiver. Aſſez répandu dans le monde, il joignoit à la qualité d'homme ſçavant celle d'homme poli & ſociable. Il étoit d'une complexion foible & délicate ; & depuis quelques années ſes maladies fréquentes allarmoient ſes amis. Celle dont il eſt mort n'a été que de cinq jours.

ROMANCIERS.

MICHEL CERVANTES.

Tom. XIII. des Obſ. pag. 95.

QUoique le fameux *Michel Cervantes* ne doive ſa haute réputation qu'à ſon Hiſtoire de *Don Quichotte*, Ouvrage immortel, où ſe trouvent réunis dans le dégré le plus éminent, l'eſprit, le génie, le goût, la naïveté, la bonne plaiſanterie & tous les agrémens, il eſt naturel de croire que les autres Ouvrages de ce célébre

Écrivain, quoique moins eſtimés, peu connus même, ont leur mérite. Il y a long-tems qu'une Traduction Françoiſe a tâché de nous faire lire ſes *Nouvelles*, où le rare génie de l'Auteur de *Dom Quichotte* ſe fait quelquefois ſentir. Pour avoir en François tous les Œuvres de *Cervantes*, il ne nous manquoit que la Traduction de ſon Roman intitulé *Perſilis & Sigiſmonde*, *Hiſtoire Septentrionale*. Elle vient enfin d'être publiée, & l'on eſt moins étonné qu'elle n'eût point encore paru. Il eſt cependant peu de Romans qui contiennent tant d'Avantures ſurprenantes, & où il y ait une ſi grande variété d'incidens épiſodiques. *Michel Cervantes* eut le malheur de vivre ſous un miniſtere peu favorable aux Lettres, où le ſçavoir, l'eſprit, les talens languiſſoient dans l'oubli, parce que le Duc de *Lerme*, premier Miniſtre d'Eſpagne ſous le Régne de *Philippe* III. s'imaginoit fauſſement que la politique n'étoit nullement intéreſſée aux progrès des Sciences & des Arts ; que les faveurs du Prince n'étoient faites ni pour les talens, ni pour les travaux de l'eſprit. Le triſte ſort de *Cervantes* qui mourut de faim & de miſére, le venge

en quelque ſorte de la dureté de ce Miniſtre, par la honte éternelle qui rejaillira ſur ſa mémoire. On ne ſe ſouvient aujourd'hui du Duc de *Lerme* que comme d'un Miniſtre; *Cervantes* vivra toujours dans l'eſprit des hommes, & ſera l'admiration & les délices de tous les Siécles.

BERGERAC.

T. XXVII. des Obſ. pag. 71.

Berger.ac eſt original, enjoué, plaiſant, naïf & tournant toujours les choſes agréablement. Son but étoit de réjouir plûtôt, que d'inſtruire ſes Lecteurs. Et cet article vaut bien la peſante érudition de *Ménage* qui l'a cenſuré avec mépris.

MADAME DE LA FAYETTE.

Nouv. du Parn. Tom. II. pag. 92.

J'Ai toujours admiré la ſouplesſe de l'imagination de Madame *de la Fayette*. Faut-il parler de Guerre & de Marine, elle s'exprime avec autant de capacité & de juſteſſe, que les Officiers les plus expérimentés. Quel charme ſecret dans le tour de la narration! Quel art dans l'enchaînement des faits! Ce ne ſont que fleurs ſemées ſur les diffé-

rentes routes qu'elle tient ; mais de ces fleurs que produit la belle Nature. Ne craignez point de trouver ce babil qui déplait tant dans les Memoires de Madame de *Motteville*. Les refléxions ſont rares, courtes & judicieuſes ; ce ſont deux ou trois lignes qui ſemblent couler de la plume. Si elle fait des portraits, c'eſt toujours en peu de mots ; elle dit avec une liberté polie le bien & le mal ; & ce qu'il y a de hardi ne tourne jamais vers la malignité ; c'eſt la vérité qui fournit ſes couleurs. Enfin il y a partout je ne ſçais quoi d'agréable & de vif qui attache, & fait des impreſſions touchantes. Ajoutez à cela les graces du ſtile, & cette urbanité que donne l'uſage du beau monde.

HAMILTON.

PErſonne ne s'eſt peut-être jamais exprimé plus heureuſement & avec une facilité ſi éloquente, que M. *Hamilton* ; & on peut, ce me ſemble, lui appliquer avec juſtice, le *Curioſa verborum felicitas de Petrone*. Il écrit en homme de qualité & en homme de beaucoup d'eſprit. Ce n'eſt par tout qu'un eſprit d'imagination, qui ne tient

Nouv. du Parn. Tom. I. *pag.* 189.

rien du jugement ni de la raiſon. Tout ce qu'il écrit eſt coulant & même brillant ; mais la totalité du plus petit de ſes Ouvrages, eſt preſque toujours aſſez mauvaiſe ; ce qui arrive d'ordinaire aux eſprits de ce caractère.

In felix operis ſummâ, quia ponere totum
Neſcit.

AUTEURS DE LETTRES.

VOITURE.

Tom. I. des Jug. pag. 238.

JE penſe que perſonne n'a jamais eû plus d'eſprit que Voiture ; & que plus on en a, plus on lui en trouve. Je ſçais que ſon eſprit n'eſt pas toujours naturel, & que ſes penſées paroiſſent quelquefois recherchées. Ce n'eſt pas-là un défaut d'eſprit ; c'eſt un abus de ce que l'on a de trop ; c'eſt un défaut de goût. Toutes les Lettres de Voiture ne ſont pas d'un mérite égal, je l'avoue ; mais en général, quelle excellente plume, & quel génie pour le genre Epiſtolaire ! Tout chez lui eſt penſé & heureuſement exprimé ; & ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que quoiqu'il y ait plus de cent ans que ſes Lettres ſont écrites, le langage en eſt preſque auſſi pur &

auſſi coulant, que ſi elles étoient écrites depuis dix années. C'eſt un Auteur qu'on ne lit pas aſſez aujourd'hui.

MADAME DE GRIGNAN.

LEs éloges donnés au ſtile de Madame de *Grignan* par Madame de *Sevigné* ſa mere, font regretter la perte de ſes Lettres. Mais ſon eſprit ſérieux porté aux choſes abſtraites, & preſque irréconciliable avec les Ouvrages d'imagination, me feroit croire qu'il y a un peu à rabattre de ces grandes louanges, où la tendreſſe Maternelle a eu tant de part. Un goût ſi philoſophique ſemble exclure les principaux agrémens du genre épiſtolaîre. Pour M. de Sevigné, il ne faut pas craindre qu'il faſſe oublier Madame ſa mere. Tom. I. des Obſ. pag. 89.

On a raiſon de n'eſtimer plus *Balzac*, qui a réuni les deux vices les plus oppoſés au genre épiſtolaire, l'affectation & l'enflûre. *Voiture* eſt à la vérité plus naturel; mais ſes Lettres ſont le fruit du travail & de l'étude, & il veut toujours paroître avoir de l'eſprit. *Buſſi-Rabutin* l'emporte ſans contradiction ſur ces deux Écrivains; mais au ſentiment des perſonnes de

bon goût, il a été effacé par Madame de *Sevigné*. Perſonne n'a dit les plus petites choſes avec tant de nobleſſe & d'agrément.

Fin de la ſeconde Partie.



L'ESPRIT
DE L'ABBÉ
DES FONTAINES.

TROISIE'ME PARTIE.

Jugemens ſur quelques Ouvrages, tant anciens que modernes.

OUVRAGES DE THÉOLOGIE.

DE'FENSE
des prophéties de la Religion Chrétienne,
Par le Pere BALTHUS *Jéſuite.*

SI j'oſois trouver quelque défaut dans ce Livre, je dirois qu'il y a divers raiſonnemens répétés ; & qu'il ſe ſeroit fait lire plus agréablement, ſi

Tom. XI. des Obſ. *pag.* 149.

l'Auteur avoit voulu se prêter à la délicatesse de ces Lecteurs difficiles, qui sont blessés de la moindre répétition dans un Ouvrage. Cependant occupé comme il l'étoit à inculper la saine Doctrine, & à combattre en détail les suppositions de deux Ecrivains subtils, *Simon* & *Grotius*, il a été obligé de leur opposer souvent les mêmes raisons générales.

CONCORDANCE

Des Saints Peres de l'Eglise Grecs & Latins.

Tom. XX. des Obs. pag. 73.

PEu des personnes sont en état ou ont le loisir de lire les anciens Peres de l'Eglise ; leurs Ecrits sont pourtant après l'Ecriture-Sainte, ce qu'il y a de plus solide par rapport aux Dogmes de la Foi & aux principes de la Morale. On y trouve surtout la preuve la plus sensible des vérités de notre Religion, par cette chaîne de Tradition qui remonte jusqu'au tems où la foi commença d'être annoncée, & qui de siécle en siécle descend jusqu'à nous, & nous fait connoître que tout ce que nous croyons aujourd'hui, a été enseigné par les Apô-

tres & par leurs Diſciples aux premiers Chrétiens. Lire les Ouvrages de ſaint *Irenée*, de ſaint *Juſtin*, de ſaint *Ignace*, de *Tertullien*, d'*Origène*, &c. eſt une étude longue & pénible. On a donc obligation aux Ecrivains laborieux, qui par de fidèles & judicieux extraits, mettent ſous les yeux de tout le monde le précis de leur doctrine. C'eſt ce qu'ont fait M. *Dupin* & le Pere *Ceillier* Bénédictin, mais avec un ſuccès un peu différent. On ſçait que M. *Dupin* travailloit trop vîte pour pouvoir être exact. Dom *Maréchal*, de la Congrégation de S Maur, les a, à mon avis, effacés l'un & l'autre, dans un Ouvrage qu'il a fait paroître ſous le titre de *Concordance des ſaints Peres de l'Egliſe Grecs & Latins*. En faiſant voir avec une excellente méthode leurs ſentimens ſur le Dogme, la Morale & la Diſcipline, il facilite l'intelligence de leurs Ecrits par des remarques judicieuſes & ſçavantes; & il éclaircit en même tems les difficultés, ſoit par la comparaiſon des Textes, ſoit par le ſens naturel qu'il ſçait faire trouver dans des paroles obſcures ou équivoques. Cet Ouvrage eſt auſſi curieux qu'édifiant.

HISTOIRE
des Sacremens,
par Dom CHARDON *Bénédictin.*

Tom. VII. des Jug. *pag.* 60.

CE Livre n'a rien de commun avec les compilations de l'Ecole que les Profeſſeurs de Théologie dictent aux Etudians ſous le titre de *Traité des Sacremens*. Ces matières ſont ici recueillies hiſtoriquement, ſans aucun rapport à la controverſe, ou aux opinions Scolaſtiques. Le ſçavant Auteur paroît avoir fait de pénibles recherches, & avoir lû avec attention tout ce qu'ont écrit ſur les Antiquités de l'Égliſe, les Peres *Morin* & *Martène*, l'Abbé *Renaudot* & autres. C'eſt ſurtout aux anciens Auteurs qu'il s'eſt attaché, aux Peres, aux Conciles & aux Decrets des premiers Papes, comme aux ſources les plus pures. Voilà donc un Livre excellent quant au fond ; & l'on ne peut douter que la forme ne ſoit digne de l'eſtime de tous ceux qui ſont verſés dans la Science Eccléſiaſtique. Pluſieurs perſonnes préféreront de pareils Ouvrages à tous les autres Livres de Théologie ; c'eſt-là en effet que l'on puiſe véritablement la connoiſſance de la Religion. Si l'Auteur

entre quelquefois dans des diſcutions Théologiques, ce n'eſt qu'autant qu'elles ſont inſéparables de l'Hiſtoire.

LA VE'RITE'
de la Religion Chrétienne, par ABADIE.

Lettres à l'Abbé Houtteville, *pag.* 38.

CE Livre également eſtimé & lû des Proteſtans & des Catholiques, eſt un Ouvrage complet, nourri d'un ſtile éloquent, & où l'érudition & le raiſonnement ne laiſſent rien à ſouhaiter. Auſſi efface-t'il aux yeux de l'Univers, tout ce qui s'eſt publié avant lui, pour la défenſe du Chriſtianiſme. Quelles converſions n'a-t'il pas opérées ? Que d'eſprits forts n'a-t'il pas ſoumis ? Ce n'eſt point une élégance puérile, une vaine affection de bel eſprit ; vous n'y voyez point d'ornemens déplacés ni de ces traits ſurprenans qui éblouiſſent. Il ne débite ni Épigrammes ni Enigmes ; il ne ſonge point à flatter les oreilles, & n'amuſe point ſon Lecteur par le choix étudié des expreſſions. L'Auteur eſt convaincu que les paroles ſont faites pour les hommes, & non pas les hommes pour les paroles.

* *LA RELIGION CHRE'TIENNE, prouvée par les faits, par l'Abbé* HOUTTEVILE.

Lettres à l'Abbé Houtteville, *pag.* 18.

QUoique dans la plûpart des Livres, & ſurtout dans ceux de la nature du vôtre, on s'arrête peu aux Epîtres Dédicatoires, il faut avouer néanmoins que celle qui eſt à la tête de votre Ouvrage mérite d'être lûe. On y voit des penſées délicates & vraies, revêtues de tous les agrémens du langage. Comme la clarté eſt ſouvent l'écueil du ſublime, on ne doit point être ſurpris de la difficulté qu'on a quelquefois à vous comprendre. On ne ſçauroit au reſte trop louer votre prudence, d'avoir conſacré & offert votre travail à un Prélat d'un rang diſtingué, recommandable par ſa doctrine & ſes vertus, qui a des yeux & des reſſources pour le mérite.

Quant au *Diſcours Hiſtorique* qui ſert de Préface à votre Livre, c'eſt le goût d'aujourd'hui ; un Livre ne ſçauroit paroître ſans une Diſſertation Préliminaire. Quoi qu'il en ſoit, on peut dire

* Dans tout cet article l'Abbé *Des Fontaines* a.d.reſſe la parole à l'Abbé *Houtteville*.

que le Public doit vous ſçavoir gré d'avoir ſuivi la méthode des Diſcours. Le vôtre plaît ; & ceux qui n'approuvent pas le corps de votre Ouvrage, donnent des éloges à la Préface. Elle ne contient ni paradoxes nouveaux, ni idées bizarres ; vous n'y étalez pas une faſtueuſe érudition, vous n'offrez que des Ecrivains que tout le monde connoît, & dont on a cent fois tracé le caractère ; vous amuſez agréablement par mille portraits, leſquels forment aux yeux du Lecteur une ſuite d'Eſtampes qui ornent parfaitement votre Livre.

Il faut avouer ſérieuſement qu'il eſt impoſſible de trouver ailleurs un abregé plus juſte, une analyſe plus élégante que le plan que vous donnez des Ouvrages de *Minutius Fælix*, d'*Arnobe*, *de Lactance*, d'*Euſebe de Cæſarée*, vous invitez à les lire.

On comprenoit par le deſſein de votre diſcours, qu'il devoit contenir une bibliothéque exacte de tous les Auteurs, au moins des plus célèbres, qui ont publié des Ouvrages Polemiques en faveur de la Religion Chrétienne ; mais on eſt bien ſurpris de vous voir paſſer ſous ſilence & les plus fameux

Ecrivains, & les meilleurs écrits ſur cette matière. Vous ne parlez point, par exemple, du grand ſaint Athanaſe & de ſon Traité contre les Gentils; vous oubliez Theodoret & ſon Diſcours ſur la Providence. Comment les Sçavans vous pardonneront-ils de n'avoir point cité *Boverius*, *Jean Couſin*, *Jean Holden*, *Dirois*, *le Charon*, *Beguin*, d'avoir négligé *Einard Lubin*, *Calixte*, *Canus Cancerus*, *Zanchius*, *Heigelius*, *Heinskius*, *Heineccius* ? Quels noms ! ce ſont pourtant des Chrétiens, & des défenſeurs même de la Religion Chrétienne; mais au moins deviez-vous quelque attention au *Pere Mauduit* de l'Oratoire, au *P. Lami* Bénédictin, dont les noms ſont ſi chers à la République des Lettres. Pouviez-vous oublier M. *Jaquelot*, ce Proteſtant ſi célèbre par ſes querelles avec M. Bayle? Pourquoi lui avez-vous préferé ſon rival, qui jamais n'a fait de Livres pour établir & défendre la Religion, & avez-vous laiſſé à l'écart M. Jaquelot? Son Livre également fameux & rare *de l'Exiſtence de Dieu*, où la vérité de notre Religion eſt méthodiquement

Property of the
Library of the
Theological Seminary
Princeton, N. J.

ment prouvée, vous demande juſtice, & vous reproche une bizarre préférence en faveur d'un homme qui a ſouvent détruit, & a rarement édifié. Certainement vous n'avez pû rien emprunter de ce dangereux Auteur ; plût à Dieu ſeulement que vous lui euſſiez pû dérober ſon ſtile.

Pourquoi donc, Monſieur, avez-vous paſſé ſous ſilence tant d'Auteurs qui ont couru la même carriere que vous ? Craigniez-vous de faire ſentir que vous venez trop tard ; appréhendiez-vous d'être ſoupçonné de plagiatiſme ? Mais ne nous dites-vous pas vous-même, *qu'un eſprit ſuperieur trouve encore une abondance de nouveautés dans un ſujet qui n'eſt plus neuf ?* De combien de traits brillans, de quels excellens coups de pinceau n'avez-vous pas privé le Lecteur par toutes ces ſuppreſſions ? Vous me répondez, qu'il n'eſt pas poſſible de tout dire, & que votre diſcours étoit déja trop long. Je l'avoue ; mais pourquoi auſſi perdez-vous le tems à nous entretenir des *Eſſeniens*, des *Saducéens*, des *Phariſiens*, détail uſé & connu de tout le monde par le Livre *des mœurs des Iſraélites*, & par *l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de M.*

Fleuri ? Il eſt vrai qu'il y auroit eu de la perte dans ce retranchement. Que la peinture des Phariſiens ſurtout eſt vive & animée ! Que les traits en ſont fiers & marqués ! Eſt-ce l'image des *Rigoriſtes* de l'ancienne loi ?

Vous pouviez auſſi, je crois, nous épargner l'hiſtoire de Simon le Magicien, que vous mettez au rang des Auteurs qui ont écrit contre la Religion Chrétienne ; car vous le comprenez ſous ce titre. Or qui a jamais regardé Simon le Magicien comme un Ecrivain ? C'étoit un Samaritain dont le cerveau étoit bleſſé, & qui avoit commerce avec le démon ; il dogmatiſoit & vouloit avoir des diſciples, & faiſoit même des prodiges, dont il fut la dupe à la fin ; mais pour des écrits qui a jamais oui dire qu'il en ait publiés ? Qui a jamais, avant vous, parlé de lui comme d'un Auteur ? Il attaquoit, dites-vous, la Religion Chrétienne par des diſcours inſenſés. En ce cas là, je vous fais excuſe ; j'ignorois que le nom d'Auteur s'étendit à ceux qui parlent & dogmatiſent folement, ſans rien écrire. Il y a aujourd'hui bien des Auteurs inconnus.

Vous mettez au nombre de ceux

qui ont écrit contre la Religion Chrétienne, non-seulement Simon le Magicien, mais encore *Dosithée* & *Menandre*. Je m'étonne en vérité, que vous ne leur ayés pas joint encore ce *Barcokebas* dont parle Joseph, ce faux Christ, qui a eu des Rabins même pour sectateurs, & que les Juifs ont reconnu pour leur Roi; ce qui donna occasion à ce peuple de vouloir secouer le joug des Romains, & causa le sacagement de Jerusalem. Ce *Barcokebas* valoit bien *Simon*, *Dosithée* & *Menandre*; je ne vois pas au moins que ceux-ci soient plus Auteurs que lui.

Dans le corps de votre Ouvrage, vous exposez dans toute leur force les objections contre le Christianisme; vous ne déguisez rien; & en cela, vous agissez de bonne foi. Non content de vos efforts pour leur donner de la solidité, vous les ornez encore de tous les agrémens du langage, & de toutes les fleurs du discours. Ce n'est pas assés pour vous de frapper l'esprit, de l'ébranler, de le faire chanceler par des raisonnnemens qui imposent, vous employez encore l'art dangereux de l'éloquence, un stile enchanteur, des tours étudiés, des manieres insinuantes; en un mot, tout ce

Là même; *pag.* 337.

qui contribue à la perſuaſion, & ſouvent à l'illuſion. Ainſi, abuſez-vous (c'eſt avec peine que je vous le dis) de ces grands talens que vous avez reçus du Ciel, en vous livrant à cet art ſéducteur, que les hommes ont inventé, pour faire entrer ce qui leur plaît dans l'eſprit & dans le cœur des autres.

Il eſt vrai qu'à ce mal vous apportez un prompt remede; mais voici ce qui arrive par rapport à votre Ouvrage. Vous voulez l'expoſer à l'épreuve; vous prétendez que le Public ſente que vos raiſons ſont invincibles, & que tout ce qu'on peut objecter à l'eſprit humain, peut facilement être réſout par la force de vos admirables principes; qu'en un mot ces preuves manifeſtes, contenuës dans les deux premiers Livres de votre Ouvrage, ne craignent point d'être affoiblies par les difficultés qui peuvent naître. Pour cela que faites-vous? Vous prenez un Chrétien: vous verſez ſur ſon eſprit le poiſon le plus ſubtil de l'incrédulité; vous le percez des traits les plus vifs, que puiſſe lancer un raiſonneur impie. Le Chrétien mis à cette funeſte épreuve, tombe en foibleſſe, il ſuccombe, il appelle à ſon ſecours; vous paroiſſez auſſi-tôt: vous faites prendre à

ſon eſprit malade le contrepoiſon de vos réponſes ; il va revenir, dites-vous, à ſon premier état ; le voilà guéri. Point du tout ; le remede ne fait point ſon effet, ſoit qu'il ſoit défectueux, ſoit que le tempéramment du ſujet s'y oppoſe, ſoit enfin que le mal que vous lui avez cauſé l'ait réduit à l'extrémité, il ne revient point ; ſa raiſon s'obſcurcit, ſon ame ſe trouble, ſa foi s'éteint, il expire, & vous êtes l'auteur de ſa perte. (Malheur à celui par qui le ſcandale vient, & qui, malgré la droiture de ſon cœur, ruine à ſon inſçu la Religion, en la voulant établir.)

En effet, Monſieur, ſçavez-vous que cette derniere partie de votre Ouvrage eſt le triomphe des incrédules ? Vous n'ignorez pas que le Chriſtianime renferme dans ſon ſein des infidèles, des perfides, des ennemis cruels, qui lui déclarent dans le ſecret de leur cœur, & par leur conduite extérieure une guerre funeſte ; qui ſouvent même inſultent à ſa ſainteté par des railleries, & à ſa vérité par des raiſonnemens téméraires.

L'ignorance eſt preſque toujours leur partage, & la mauvaiſe foi leur caractere. Le plus ſouvent ils ſentent leur foibleſſe, mais l'eſprit chez eux eſt la

dupe du cœur; c'eſt le cœur qui juge, qui raiſonne, qui attaque, qui prend parti contre une Religion qui le tyranniſe. Quel uſage, Monſieur, penſez-vous, qu'un incrédule de cette eſpèce fera de vos objections? Lui qui ne fut jamais Philoſophe ni meditatif, lui qui préfera toujours une foible lueur à la lumiere de l'Evangile, lui qui fut toujours flottant dans ſon incrédulité même, qui traverſé par les reproches de la raiſon, n'étoit parvenu qu'avec effort à ne plus croire, lui enfin qui profitoit de tout ce qui pouvoit flatter le libertinage de ſon eſprit, & qui ſe laiſſoit charmer par les plus mépriſables raiſonnemens, dès qu'ils favoriſoient ſon penchant à l'incrédulité; quel uſage, dis-je, voulez-vous qu'un homme de cette eſpece, qui reſſemble à tant d'hommes, faſſe de la troiſiéme partie de votre Livre? C'eſt-là que vous expoſés dans la Langue des ignorans tout ce que l'impieté a jamais enfanté de monſtrueux; peu content de ce qui eſt ſorti juſqu'ici de la bouche des libertins, vous leur prêtez encore des blaſphêmes, & leur faites vomir ce que le démon, qui les inſpire, ne leur a jamais fait imaginer. C'eſt peu de leur prêter des armes, vous

leur apprenez à s'en ſervir ; vous leur tracez le chemin des applaudiſſemens ; & pour ſe ſéduire eux-mêmes & ſéduire les autres, ils n'ont qu'à recueillir ce qui vous eſt malheureuſement échappé. Autrefois, pour peu qu'on eût l'eſprit juſte, on repliquoit aiſément à leurs objections, dont la foibleſſe fortifioit nos preuves ; on ne voyoit point un incrédule tenir long tems contre un homme de bien, pour peu qu'il eût d'eſprit & de littérature. Mais déſormais la ſcene va changer, il faudra tout l'eſprit du monde pour ſe défendre des attaques de l'eſprit fort ; grace à vous, le voilà dangereuſement armé.

Que d'efforts, quelles dépenſes d'eſprit n'êtes-vous pas obligé de faire vous-même pour détruire par des réponſes paſſables, ce que vous avez prouvé par objections ſéduiſantes ? L'édifice de Sathan vous a couté à bâtir, je n'en doute point ; il a fallu d'abord vaincre vos répugnances, & vous livrer malgré votre éducation ſainte, & votre penchant vertueux, à un langage qui fait horreur ; il a fallu mediter, ſubtiliſer, permettre à votre imagination de courir à bride abatuë, faire des recherches penibles & des réflexions capables de deſſécher tous

les cerveaux ; tout cela vous a dû coûter. Mais je ne ſçai ſi cet édifice bâti à ſi grands frais ne vous a pas encore plus coûté à démolir. Il vous a fallu oppoſer ſubtilité à ſubtilité, & épuiſer contre l'art toutes les reſſources de l'art même ; vous avez dû rappeller votre imagination un peu égarée, & pour cela faire des efforts de raiſon ; il a fallu vous abyſmer dans des précipices de Méthaphiſique, ſuppoſer mille rapports à ce que vous aviez préalablement établi dans les deux premieres parties de votre Ouvrage. En un mot, ce n'eſt pas ſans peine que vous avez détruit vous-même vos objections.

Comment donc voulez-vous, Monſieur, qu'un Chrétien, qui ne ſera pas Philoſophe, & qui n'aura que le bon ſens en partage, réponde déſormais à un libertin armé de vos raiſonnemens, qui les aura gravés dans ſa mémoire, qui n'en aura oublié ni le ſens, ni la conſtruction ? La réponſe qu'il doit faire eſt dans mon Livre, direz-vous, qu'il médite attentivement ſur mes principes, & ſe pénétre de toutes les maximes que j'ai établies ; ce ſera pour lui un rampart inacceſſible. Je vous entends ; il faudra donc déſormais que votre Livre de-

vienne le manuel de tous les Chrétiens ; il faudra le méditer ſans ceſſe, le lire, le relire ; l'apprendre par cœur ; car à l'éloquence des objections, il faut oppoſer celle des réponſes. Mais quel fardeau nous impoſez-vous ? Deviez-vous ainſi proſtituer à l'intelligence bornée du vulgaire vos ſublimes méditations, & nous tendre un piége ſi périlleux ?

Je ſçai que la néceſſité où vous mettez l'Univers de lire votre Ouvrage, eſt une heureuſe deſtinée pour lui ; cette néceſſité vous flatte, & vous immortaliſe ; mais hélas ! c'eſt un peu, je crois, aux dépens ds la Religion. L'ignorance, la foibleſſe, la nonchalance, la bizarrerie d'eſprit, le conſeil des paſſions ſeront toujours cauſe que pluſieurs s'en tiendront aux objections de votre Livre, & ne jetteront que des yeux diſtraits ſur vos réponſes, ou que quelques-uns ne regarderont les unes & les autres que comme d'ingénieux problêmes.

Car enfin, Monſieur, je ne puis vous déguiſer que vos difficultés ſe maintiennent quelquefois très-fierement contre vos réponſes. Souvent vous attaquez mieux que vous ne repouſſez ; on va même juſqu'à dire que

vos objections ſont très-fortes, & que vous n'en détruiſez aucune; jugement faux & outré, qui vous feroit paſſer pour un Prévaricateur. Je ſçai ce qui fait parler ainſi bien des gens; ils ont un interêt ſecret à porter une déciſion également maligne & précipitée; cet interêt déteſtable leur fait jetter un œil curieux ſur cette troiſiéme partie de votre Ouvrage, ſans ſe mettre en peine d'approfondir les principes préétablis, & ſans daigner donner une attention ſérieuſe à vos repliques. « C'eſt là ſuite » de ces principes, dites-vous avec rai» ſon, qui en fait la force; quiconque » rompt cette chaîne, ne voit les cho» ſes qu'à demi, & dès-là, il eſt Juge » incompétent.

Cependant, Monſieur, ſans vouloir m'ériger ici en *Juge compétent*, j'oſerai vous dire, après une méditation aſſez ſérieuſe de vos principes, qui la plûpart ne vous ſont point particuliers, & dont vous pouvez ſuppoſer que je ſuis inſtruit depuis long-tems, après une application raiſonnable, où je ne me puis reprocher aucune négligence, j'oſerai vous dire que quelques-unes de vos réponſes ne ſont point *déciſives*, & paroiſſent même un peu *frivoles*. Ainſi *les*

Contradicteurs n'ont pas tort de ſe plaindre de *l'éclat des difficultés.*

Vous eſſaïez de vous juſtifier par l'exemple du Cardinal Bellarmin, qui en refutant les Hérétiques, voulut être ſincere, & fit un recueil de leurs objections les plus ſpécieuſes, auſquelles il répondit en même tems avec beaucoup de ſolidité. On ne laiſſa pas, dites-vous, de lui en faire des reproches, & l'héréſie même en triompha, en faiſant imprimer les objections à part, ſans les réponſes, ſous le titre de *Bellarminus Orthodoxus.* Ce trait que vous avez ingénieuſement cité pour votre juſtification, a fait votre apologie dans l'eſprit de pluſieurs : mais il ébloüit ; voici ce que j'aurai l'honneur de vous répondre. Là même, *pag.* 346.

1°. Il ne s'agiſſoit point de fortifier le parti des incrédules ; les objections de Bellarmin, quoiqu'importantes, ne favoriſoient que la doctrine des Hérétiques. Or comme les réponſes ſolides y étoient jointes, le remede guériſſoit le mal incontinent. On n'eſt pas Hérétique ordinairement par un eſprit de libertinage. La corruption du cœur, quand elle attaque la foi, conduit à l'Athéïſme, ou au Déiſme. Ce n'eſt que par erreur, par préjugé, par igno-

rance, par entêtement, & quelquefois auſſi c'eſt par choix & de bonne foi, que l'on ſuit des doctrines réprouvées de l'Egliſe. Or, pour combattre l'héréſie, la méthode de Ballarmin eſt très-utile. Il la fait parler, & lui prête les raiſonnemens les plus forts, dont elle ſoit capable; mais à cette force il oppoſe une force ſupérieure; il détruit tous les ſophiſmes de l'erreur, il convaint l'eſprit, & offre la vérité à découvert, d'autant plus aimable, qu'elle a ſçû combattre & triompher. Il n'en eſt pas de même de votre méthode, Monſieur; ce n'eſt point par préjugé, par ſimplicité, par attachement à la doctrine de ſes Peres, qu'on eſt incrédule; c'eſt par paſſion, par libertinage, par un artifice du cœur, qui veut être tranquille dans ſon déſordre. Il faut donc ſe donner bien de garde de produire des raiſons, qui ſervent à fortifier les idées dont la ſource eſt dans la prévarication des mœurs. Bellarmin d'ailleurs recueille des objections dont il n'eſt point l'Auteur; pour vous, Monſieur, vous ſeriez fâché de n'être que le compilateur de celles qui ſe trouvent dans votre Ouvrage, « elles ne ſont ni » foibles, ni uſées, on ne les ſçavoit

» point juſqu'ici, on ne les lit point » ailleurs, elles ſont les plus fortes que » vous ayez pû vous faire, en méditant » ſur la Religion.

2°. Bellarmin rapporte les objections de l'héréſie dans toute leur force, mais avec ſimplicité, & ſans les parer des attraits ſéduiſans du diſcours. L'erreur ſe manifeſte, parce qu'elle eſt à nud; on voit aiſément le ſophiſme, le faux principe, la fauſſe concluſion; la juſteſſe & la préciſion des réponſes ſervent comme de flambeau, pour faire clairement appercevoir tout cela. Permettez-moi de vous dire que vous n'en avez pas uſé ainſi. Vos réponſes, quoiqu'elles ayent ſouvent leur mérite, ne ſont pas toujours juſtes & préciſes; & à l'égard des objections, vous les expoſez avec autant d'éloquence, que de netteté. Vous faites alors en faveur de l'incrédulité, que votre véritable intention eſt de combattre, ce que ſes partiſans les plus ſpirituels & les plus artificieux n'ont peut-être jamais pû faire.

3°. Bellarmin a écrit dans une Langue ſçavante; les Sçavans ſeuls pouvoient abuſer de ſa méthode, ſi l'abus devoit avoir lieu. Pour vous, Mon-

ſieur, vous avez écrit dans une Langue familiere aux ignorans, comme aux Doctes; aux petits eſprits, comme aux bonnes têtes: voilà l'abus & le danger. Vous ſoumettez également les preuves & les difficultés de la Religion au Jugement de l'Univers, & vous ne ſongez point qu'il y a de jeunes gens hardis, préſomptueux, & téméraires; des hommes d'un eſprit plus mûr, mais bizarre, faux, & oblique; des femmes que l'imagination domine, pour qui la briéveté des objections ſera un écueil, & dont la pareſſe ſera rebutée par la longueur ennuyeuſe des réponſes. Vous n'avez point fait réfléxion, que la plûpart de ces réponſes, étant extrêmement chargées de traits d'hiſtoire, d'autorités, de citations, ne ſeroient point lûes par un grand nombre de perſonnes, que la moindre apparence d'érudition dégoûte. Pour les difficultés, elles ſont propoſées avec art, elles n'ont rien de confus, & d'ennuyeux; elles ne rebutent ni la pareſſe, ni l'ignorance.

Les ennemis de la Religion ont toujours été regardés par elle juſqu'ici, comme des troupes ſans diſcipline & ſans ordre. Il eſt à craindre que vos

objections ne les aguerriſſent, & ne leur apprennent à vaincre. Vous ſçavez que les Incrédules ſont pour l'ordinaire fort ignorans. » Il y a peu, dites-vous vous-même, & moins encore qu'on ne penſe, d'Incrédules, dont l'infidélité ſe ſoit affermie ſur de longues & ſçavantes recherches. Le monde n'eſt plein que des exemples du contraire. On y voit des hommes ſans critique, ſans connoiſſance, ſans lecture, s'élever contre la Religion, & ſur un ou deux raiſonnemens faux, oſer croire qu'ils penſent mieux que tous les hommes de tous les ſiécles. » Mais, Monſieur, je ne ſçai ſi déſormais cette ſatyre aura lieu. Vous leur fourniſſez *des recherches & de la critique.* Ce ne ſera plus *un ou deux raiſonnemens faux*, qu'ils feront valoir ſans ceſſe, & qu'ils répéteront par tout. Ce ſeront les nombreux ſophiſmes de vos objections, qu'ils ont déja adoptés, & ſur leſquels ils oſeront prendre droit de croire, *qu'ils penſent mieux que les autres*, & mieux que vous ne penſez vous même dans vos *réponſes*, qu'il leur plaît de trouver foibles & légeres, en comparaiſon de l'importance des *difficultés.* Voilà le bon office que votre méthode rend à la Reli- Pag. 332.

gion Chrétienne. Vous me direz peut-être, que les Profeſſeurs de Philoſophie & de Théologie mettent tous les jours leurs jeunes Diſciples à de pareilles épreuves. Ils leur expoſent toutes les objections des Athées contre l'exiſtence de Dieu, les difficultés des Sociniens contre les myſtéres de la Trinité, de l'Incarnation, du péché originel, de l'éternité des peines; les argumens des Proteſtans contre la réalité du Corps de Jeſus-Chriſt dans le Sacrement de l'Euchariſtie. Trouve-t-on à redire à cet uſage? Les reproches que l'on me fait ſur cet article, ajouterez-vous, retombent ſur toutes les Ecoles du monde; je ne fais que ſuivre leur méthode. Les Maîtres ne ſe contentent pas de propoſer eux-mêmes dans leurs écrits & dans leurs leçons les plus fortes difficultés contre l'exiſtence de Dieu, & contre ce qu'il nous a revelé dans ſes ſaintes Ecritures, ils mettent eux-mêmes les armes aux mains de leurs Eléves; ils les forment à la diſpute; ils leur apprennent à attaquer ce qu'il y a de plus ſacré dans la Religion, & leur font débiter méthodiquement en leur préſence des raiſonnemens captieux, qui ſeroient autant d'impiétés & de blaſphêmes, ſi

on les prenoit groſſiérement à la lettre, & ſi l'on ne ſçavoit pas que c'eſt un art très-fructueux pour éclaircir les queſtions, & mettre la Vérité dans ſon jour. D'un côté eſt l'aſſaillant, & de l'autre eſt le répondant. On les peut alors comparer à deux pierres que l'on frappe l'une contre l'autre ; de leur choc violent ſort une matiere ſubtile, qui forme des étincelles, & fait naître la lumiére. Ainſi, direz-vous, ce qui juſtifie l'école, me juſtifie.

Mais ignorez-vous, Monſieur, que bien des gens n'approuvent point, qu'on faſſe entrer de ſi bonne heure les jeunes gens dans la carriere des ſciences qui touchent la Religion ? Il faudroit, dit-on, attendre que leur eſprit fut plus mûr, & leur raiſon plus ſolide. Il ſuffiroit juſqu'à un certain âge de leur tracer les grands principes. Ce ſont de jeunes plantes qu'il eſt utile d'arroſer ; mais qu'il eſt un peu téméraire d'expoſer au *vent des Doctrines* dangereuſes. Qu'il eſt beau, diſent-ils, de voir un jeune homme, dont la raiſon eſt à peine écloſe, prononcer hardiment & à haute voix ces paroles ; *non exiſtit Deus ; Chriſtus non eſt Deus ; Chriſtus non eſt realiter præſens in Euchariſtia !* Ils s'étonnent

que la foudre du Tout-puiſſant n'écraſe pas ces jeunes têtes, d'où ſortent des propoſitions éxécrables. Je ſçai qu'il y a de l'exaggération dans ces invectives. Mais après tout, je crois qu'on devroit apprendre à ces Écoliers, à joindre certains correctifs aux propoſitions qu'ils avancent, & à s'affranchir moins des bienſéances, qu'exige la parole.

J'avoue néanmoins que cette méthode de propoſer dans les écoles ce qu'il y a de plus ſubtil & de plus ſpécieux contre la Religion eſt très-utile, & qu'il en naît peu d'inconvéniens. La préciſion ſcholaſtique, l'autorité du Maître, l'attention qu'il ſe concilie, le crédit qu'il ſe procure ſur l'eſprit de ſes diſciples, l'empire qu'il prend ſur leur raiſon, la ſolidité ſyllogiſtique de ſes réponſes nettes & juſtes, préſervent toujours la jeuneſſe du poiſon des erreurs, dont on lui donne la connoiſſance. Le diſciple prend preſque toujours le ſentiment du Maître; heureux, ſi le Maître a pris celui de l'Egliſe!

Pour vous, Monſieur, quoique vous ſoyez à juſte titre un Maître en Iſrael, vous ne vous donnez point pour tel;

vos lecteurs ne ſont point vos diſciples. Ce ſont ſouvent des eſprits forts, qui ſe plaiſent à trouver le foible d'une preuve ; ce ſont des eſprits ſuperficiels, mais ſuperbes, qui croiront mieux penſer que vous-même, malgré l'étude ſérieuſe que vous paroiſſez avoir faite de la Religion ; ce ſont des contradicteurs paſſionnés, qui ſe rangeront du côté de vos *objections*, préciſément parce que vous avez prétendu les détruire ; ce ſont enfin des eſprits confus, dont toutes les idées ne ſont que des matériaux ſans ordre, & qui ne voyant point dans vos réponſes une certaine clarté, une certaine vérité palpable, néceſſaire aux génies de cette trempe, abuſeront de tout ce que vous dites, & ne voudront rien comprendre que la ſubtilité de vos *difficultés*, qu'ils ne comprendront cependant point ; encore moins comprendront-ils ce qu'il peut y avoir de ſolide dans vos ſolutions.

Car il eſt utile de faire ici une réflexion. L'uſage du monde a dû vous apprendre, Monſieur, comme à moi, que chacun aime à parler de la Religion, ſelon ſon caprice, ou ſelon ſon orgueil. On voit tous les jours les petits eſprits, qui ſe donnent pour eſprits fins

& délicats, en raiſonner tantôt d'un air moqueur; tantôt ſur un ton ſerieux. Ces petits eſprits, tout extraordinaires qu'ils ſont, ne pourroient s'empêcher de rire, s'ils voyoient une femme, un homme ſans Lettres, un Bourgeois diſputer avec un célébre Juriſconſulte ſur le Droit Romain, ſur le ſens des Inſtituts, ſur le Code & les Pandectes. Et pourquoi en rire? Les femmes, & les hommes ignorans n'ont-ils pas le bon ſens en partage, auſſi-bien que les Docteurs en Droit? Les premiers principes d'équité ne ſont-ils pas naturels à tous les hommes? Ils ont donc raiſon de tenir tête aux *Cujas*, aux *Alciats*, aux *de Ferriere*. Voilà à peu près comment raiſonnent ceux qui veulent que malgré leur incapacité, il leur ſoit permis de juger ſouverainement des matiéres de la Religion. Sans principes, ſans méthode, ſans juſteſſe, ils décident en Maîtres. Ce qui embarraſſe les plus habiles eſt un jeu pour eux; ils prennent un parti, & le ſuivent opiniâtrément. Ils ont lû quelque Livre ſur la Religion; c'eſt aſſez; ils ont tout lû, tout pénétré, tout approfondi. La ſupériorité de leurs lumiéres les diſpenſe du travail & de la méditation. Si vous

leur parlez d'être plus retenus dans leurs déciſions, & de ſe ſoumettre à l'autorité légitime des Paſteurs ; quel champ ne leur ouvrez-vous pas ! De quelles invectives n'accablent-ils pas ceux que le Seigneur a conſtitués, pour décider de la Doctrine, & dont les lévres devroient être les dépoſitaires de la Science ? Leur incapacité, leurs foibleſſes fourniront à ces eſprits malins cent traits de ſatyre, dont ils ne triompheront, que parce que la Religion en ſera humiliée.

Je viens préſentement au ſtile de votre Ouvrage. On vous accuſe d'avoir créé une infinité de mots nouveaux. Cette licence bien ménagée n'eſt point condamnable, quand il s'agit d'exprimer des choſes abſtraites, de peindre des idées qui n'ont point de corps, ou d'expoſer les ſecrets de la nature. C'eſt dans ces circonſtances, que chacun peut aſpirer à la gloire d'enrichir la Langue, & de créer des termes nouveaux. Selon cette maxime, un Anatomiſte, par exemple, qui veut exprimer avec préciſion tous les mouvemens du bras, & éviter les ennuyeuſes circonlocutions, forme les termes ſuivans : *Adduction, abduction, pronation, ſupi-*

Là même ; II. Partie, *pag.* 94.

nation, *rotation*. Le Chymiſte, le Médecin, le Peintre, le Théologien, peuvent tous les jours créer de la même maniere quelques termes utiles à leur profeſſion, on n'y trouve point à redire. Pour vous, Monſieur, vous n'êtes point dans ce cas ; tous ces mots, dont on vous reproche d'être le pere, ne ſont point des termes d'art. La Langue s'en étoit paſſée juſqu'ici, & pourra toujours s'en paſſer. Il faut avouer cependant que ces inventions, dont on vous fait un crime, ne ſont pas ſans mérite, étant la plûpart très-ingénieuſes. On peut dire de vous ce qu'un ancien & célébre Critique a dit au ſujet d'un Auteur : *Son ſtile eſt clair, concis, gracieux & plein de douceur, & il cherche à ſe faire goûter par de nouvelles façons de parler très-élégantes & par quelques anciennes qu'il a renouvellées. Ce ſtile*, ajoûte-t-il ailleurs, *rend un Auteur agréable, & lui attire des Lecteurs.* Ce jugement, Monſieur, s'eſt vérifié à votre égard ; ſi votre ſtile n'eût eu rien de particulier, ſi vous euſſiez privé votre Ouvrage de ces élégantes nouveautés, qu'on critique, & qui plaiſent néanmoins, peut-être n'auriez-vous pas eu l'avantage d'être auſſi connu

que vous l'êtes. Je ſçai que la clarté, la force, la méthode des raiſonnemens qui ſont dans votre Livre ſuffiſoient pour le diſtinguer ; mais la matiere, dont il traite à peu d'attraits pour le monde prophane ; peu de gens cherchent à ſe perſuader de la vérité d'une Religion qui les gêne. On ſe contente du dégré de croyance, où l'on ſe trouve, on appréhende de devenir trop Chrétien : on craint ſa converſion. D'un autre côté la plûpart des hommes fuyent les lectures ſolides, le ſérieux les ennuye, rien de plus triſte pour eux, qu'un Livre ſur la Religion. Pour le lire avec attention il faudroit ſortir de ſon indolence, & peut-être renoncer à un funeſte ſyſtême d'indifférence, que l'on a adopté. On s'imagine que toute la Théologie ne conſiſte que dans les ſubtilités de l'Ecole, pour leſquelles on ſe ſent du mépris. Il y a bien des gens dans le monde qui ne croyent pas que la Religion qu'ils profeſſent, ſoit appuyée ſur des preuves démonſtratives. Ils croyent qu'elles eſt un heureux préjugé de l'éducation, ils diſent ſans ceſſe qu'il ne faut point raiſonner ſur la Religion, & qu'il faut ſeulement tâcher de croire. Ils ne comprennent

point que pour croire, il eſt néceſſaire d'avoir des motifs certains de croyance & que quoique nos myſtéres ſoient au-deſſus de la raiſon, notre culte & notre foi, ſont néanmoins très-raiſonnables.

C'eſt avec ces fâcheux préjugés que la plûpart du monde juge d'un Livre, qui traite de la vérité de la Religion Chrétienne. Le ſeul titre donne du dégoût. Mais s'il ſe répand dans le Public, que le Livre eſt écrit d'un ſtile extrêmement ingénieux & élégant; qu'on y trouve des penſées fines, des réfléxions ſpirituelles, de la méthode, de la clarté, & ſur-tout *un langage particulier & nouveau*, alors la curioſité du Public eſt excitée; chacun veut participer au plaiſir de lire un Livre bien écrit; on ſe fait même un ſujet de vanité de l'avoir lû; & ſelon la penſée de l'Auteur que j'ai cité, *c'eſt par cet art qu'un Auteur ſe rend agréable, & s'attire des Lecteurs.*

Si l'on veut vous rendre juſtice, on ne peut, Monſieur, vous ſçavoir mauvais gré de l'innocent artifice que vous avez mis en uſage, pour faire goûter votre Livre; c'eſt faire ſervir les dépouilles de Samarie à l'ornement du Temple

Temple du vrai Dieu. Vous avez tendu au Public un piége flatteur ; vous avez ſaintement ſéduit les eſprits prophanes ; vous les avez attirés à vous, pour les attirer à Dieu. Voilà ſans doute le but que vous vous êtes propoſé.

Mais quelle eſt la bizarrerie des hommes ! Faut-il que vous ayez éprouvé l'inconſtance de leurs Jugemens ! Ce Livre annoncé d'abord par une bouche impoſante, dont il ne ſortit jamais de louanges ni de cenſures modérées, ce Livre célébré d'avance par des hommes eux-mêmes très-célébres, né ſous les plus heureux auſpices, reçu avec applaudiſſement, recherché avec ardeur, lû avec avidité ; ce Livre ſi vanté eſt tombé peu à peu dans la diſgrace du Public, qui l'a rabaiſſé avec autant d'excès, qu'il l'avoit auparavant élevé. Ce n'eſt plus aujourd'hui un Ouvrage parfaitement écrit ; ſa délicateſſe n'eſt plus qu'un ſtile affecté ; ce n'eſt plus une Théologie ſolide ; ce ſont des raiſonnemens foibles, incapables de frapper un incrédule, & quelquefois même très-propres à faire perdre à pluſieurs le peu de Religion qui leur reſte.

Me croirez-vous, Monſieur, ſi je vous dis ici avec tout le ſérieux poſſi-

ble, que je ſuis ſouvent obligé de défendre votre Ouvrage moi-même, & que je le fais quelquefois avec ſuccès? Je ne puis, ſans m'émouvoir, voir le peu de juſtice qu'on lui rend. Je paſſe volontiers condamnation ſur le ſublime fatiguant & ſur quelques expreſſions affectées qu'on vous reproche; j'avoue encore que vous ne ſatisfaites pas toujours aſſez l'eſprit du Lecteur, ſoit dans l'établiſſement de certaines preuves, ſoit dans les réponſes à quelques objections. Mais je ſoutiens vivement, que malgré ces défauts, votre Ouvrage mérite d'être très-eſtimé; qu'on y trouve mille choſes qu'on ne voit point ailleurs; que pluſieurs de vos preuves ſont portées juſqu'à la démonſtration, & que dans les endroits où il eſt permis d'être éloquent & ſublime, vous forcez un connoiſſeur de vous admirer.

Je parle ici dans la plus exacte ſincérité, Monſieur; mon eſtime eſt peu de choſe; mais ſi l'on conſidére, que je ne vous ai point ménagé dans les fautes que j'ai crû découvrir, que même il m'eſt peut-être échappé par malheur quelque trait piquant, on jugera que cette eſtime dont je ſuis pénétré à vo-

tre égard, doit avoir des fondemens ſolides. Je me flatte d'ailleurs d'avoir fait une étude ſérieuſe de votre Ouvrage, & que peu de perſonnes ſe ſont mis plus en état d'en juger que moi. Si je ne vous regardois que comme un Auteur ordinaire, j'aurois peut-être lieu de craindre que ma critique ne vous eût offenſé. C'eſt cette eſtime que j'ai pour vous qui me raſſure. Je juge par votre Ouvrage du caractère de votre eſprit; vous paroiſſez l'avoir trop élevé & trop droit, pour ſouffrir impatiemment d'être contredit. La charité n'eſt jamais altérée entre les Auteurs, quand ils ne s'attaquent que ſur cette qualité; & ceux qui en jugent autrement ſont ou des eſprits foibles, ou des cenſeurs ignorans, auſſi peu eſtimables, qu'ils ſont peu amis de la vérité. Car rien ne peut contribuer davantage à ſa gloire, que les combats qu'on livre pour elle. Les écrits polemiques ſont par cette raiſon infiniment utiles au Public. Lorſque la raiſon y préſide & que la politeſſe les aſſaiſonne, peuvent-ils manquer d'être agréables aux perſonnes qui veulent s'inſtruire?

Je ſçai que rien n'eſt plus cher à un Auteur, que cette qualité même. Le

critiquer, c'eſt lui ravir ce qu'il eſtime le plus ; rabaiſſer ſon Livre, c'eſt le dégrader & l'avilir lui-même ; c'eſt ſouvent lui cauſer une douleur très-vive. C'eſt donc bleſſer la charité, dit-on, que de cenſurer ſon Ouvrage. Ceux qui raiſonnent ainſi ne font pas réfléxion, que la charité n'eſt jamais violée que par l'injuſtice ; ce n'eſt donc point enfreindre ſes loix, que d'écrire contre un Auteur, dût-il en être très-offenſé. Si la critique eſt mauvaiſe elle ne lui fait aucun tort ; ſi elle eſt juſte, elle lui fait perdre une réputation, à laquelle il n'avoit aucun droit. L'amour propre en ſouffre ; mais cette ſouffrance ſert quelquefois à le guérir. Que ſeroit-ce, s'il falloit toujours ménager l'amour propre des hommes ? D'ailleurs l'intérêt particulier doit céder à l'utilité publique. Or le Public eſt intéreſſé au diſcernement du mérite des Auteurs. Ce diſcernement contribue à l'accroiſſement des ſciences & à la perfection du goût.

Je ſuis bien éloigné de penſer, Monſieur, que vous ayez beſoin de ces réfléxions, pour vous engager à me pardonner les obſervations que j'ai oſé faire ſur votre Livre. Vous êtes trop équita-

ble pour m'en ſçavoir mauvais gré. Vous avez invité *toutes les perſonnes éclairées à vous dire en liberté leur avis & à vous faire part de leurs lumiéres.* Les miennes ſont très-bornées ; mais je ne puis vous faire part que de ce que j'ai.

OUVRAGES
de Géométrie, d'Aſtronomie, de Coſmographie, de Mathématiques, &c.

NOUVELLE METHODE pour découvrir les longitudes ſur Mer.

IL y a quinze à ſeize ans, que dans un écrit dédié au Parlement d'Angleterre, le Sieur *de la Jonchere* propoſa une Méthode, pour trouver aiſément les Longitudes ſur Mer. Il déclaroit de bonne foi ſon ſecret, & il inſinuoit qu'il méritoit quelque reconnoiſſance de la part d'une Nation Maritime, dont la Navigation eſt le principal objet. Les Anglois ne jugerent pas à propos de profiter de ſon invention, qui, quoique rendue publique par ſon Auteur, eſt demeurée dans les ténébres & ſans récompenſe. M. *Seguin*, Avocat au Parlement de Rennes, craignant un pareil ſort, s'y eſt pris autrement. Il

Tom. XI. des Obſ. pag. 107.

déclare qu'il a découvert la vraie Méthode pour les Longitudes ; mais il ne dit point en quoi elle consiſte ; & ſi on eſt curieux de le ſçavoir, il faut commencer par lui compter la ſomme de 60 mille livres.

Juſqu'ici ce n'a été que par les Eclipſes de Lune & par les Pendules, qu'on a cru pouvoir fixer les Longitudes ſur la Mer ; mais le peu de juſteſſe & de préciſion qui a paru dans cette maniére de les indiquer, a engagé pluſieurs Nations commerçantes à propoſer une magnifique récompenſe pour l'invention d'une Méthode plus ſûre & plus pratiquable. Divers Aſtronomes ont vainement tenté juſqu'ici de rendre ce ſervice au Public. La difficulté de l'exécution, contre laquelle les plus habiles ont échoüé, n'a pas été capable de rebuter M. *Seguin*. La néceſſité étant la mere de l'induſtrie, les récompenſes de 400000 liv. environ promiſes par les Anglois, & de 200000 liv. par les Hollandois, ont excité ſon courage. D'un côté la gloire de ſa Patrie, qui, comme il le fait entendre, recevra un nouveau luſtre d'avoir produit un homme tel que lui, & de l'autre ſa triſte ſituation, qu'il prend ſoin d'expoſer

d'une maniére touchante preſqu'à chaque page de ſon Livre, ont été ſans doute d'aſſez puiſſans motifs pour l'encourager, & pour lui faire produire une eſpèce de miracle. L'Hiſtoire eſt pleine de pareils exemples, qu'il eſt inutile de citer.

Les travaux inutiles de tant d'habiles gens ont fait croire au Public, qu'une Méthode infaillible de fixer les Longitudes étoit impoſſible. Mais M. *Seguïn* en a jugé autrement. Il en a reconnu la difficulté, comme les autres; cependant les obſtacles ne lui en ont point dérobé la poſſibilité, & la preuve démonſtrative de cette poſſibilité, ſelon lui, eſt que les Anglois & les Hollandois, ces deux Nations éclairées, n'ont pû promettre une récompenſe ſi conſidérable pour une choſe abſolument impoſſible. Sûr de l'avoir découverte cette choſe, il prend ſoin de calculer d'avance, comme ſon propre bien, combien font, monnoye de France, les vingt mille livres Sterling promiſes par les Anglois, & les cent mille Florins promis par les Hollandois; *promeſſes*, dit-il, *trop autentiquement faites, pour n'être pas pleinement exécutées.*

Quoique M. *Seguin* fût perſuadé depuis long-tems de l'infaillibilité de ſon ſecret, le préjugé public l'épouvantoit, & il a eu beſoin de preſſans motifs pour franchir le pas. Il nous avoüe donc de bonne foi, qu'il n'a point été guidé par l'amour propre, mais par la gloire de ſa Nation. Cependant, ajoute-t'il, comme elle aura part, ainſi que les autres peuples, à l'utilité du ſecret, il eſt raiſonnable, qu'elle contribue auſſi à la récompenſe; c'eſt ce qu'il inſinue adroitement, par un juſte éloge du Miniſtre, qu'il traite de Salomon, à cauſe de ſa ſageſſe & de ſon équité dans la diſpenſation des graces : *Enfin*, dit-il, *nous avouerons que les récompenſes promiſes, qui ne ſont pas de nature à être négligées, ont auſſi avec juſtice tenu leur rang légitime dans notre entrepriſe.*

Ce ſont-là les grandes raiſons, qui lui ont fait propoſer une nouvelle Méthode, du ſuccès de laquelle il ſe croit abſolument ſûr. Cependant comme ſon Syſtême pourroit avoir le même ſort que tant d'autres, il a ſoin de ſe mettre à l'abri de la raillerie. Il dit que l'on doit toujours regarder d'un œil favorable ceux qui ſacrifient leurs travaux à l'utilité publique, & que les défauts

de réuſſite ne rendent pas les Auteurs mépriſables, comme la troupe populaire ſe l'imagine, puiſque leurs intentions ſont toujours bonnes. En effet l'intention de M. *Seguin* étant de rétablir ſa fortune, comme il en convient, (ce qui eſt une bonne intention) on ne doit pas lui ſçavoir mauvais gré, s'il échoue comme les autres, ni regretter les vingt mille écus, qu'on lui donnera ſans caution. Si M. *Seguin* nous tient parole, on dira, voilà un homme admirable, & ſi toutes les récompenſes, qui doivent monter à près d'un million, lui ſont adjugées, comme il l'eſpére, on pourra ajouter: voilà un homme qui ne doit ſa richeſſe qu'à la rareté de ſon génie.

Ce n'eſt pas aſſez pour lui de mériter les récompenſes générales, promiſes par diverſes Nations, il veut encore exciter la généroſité de quelques particuliers, puiſqu'ils doivent auſſi profiter de ſon ſecret, ce qui eſt juſte: mais cela ſuppoſé, quel Perou! ſur-tout ſi, ſelon ſon intention, on taxe chaque Navigateur à une certaine ſomme, pour un ſecret qui le préſervera à jamais du naufrage. Il n'eſt pas juſqu'aux Matelots, qui ne doivent auſſi gratifier

l'Auteur de la nouvelle Méthode.

Après avoir proteſté qu'il gardera un éternel ſilence, ſi le Public mal aviſé s'obſtine à ne pas lui donner les 20000 écus d'avance, il finit ſa premiere partie par l'éloge de M. le Premier Préſident du Parlement de Rennes, qui *a donné*, dit-il, *par ſa fructueuſe libéralité pour les Sçavans, un exemple digne d'être ſuivi.* Quoiqu'il dite, que l'exécution de ſa Méthode eſt *très-facile*, les calculs qu'il fait, ſemblent prouver le contraire, puiſque, ſuppoſé la juſteſſe de ſa découverte, l'exécution demandera une exactitude bien pénible. Cependant il continue d'aſſurer le Public qu'il n'eſt point homme à le tromper, & qu'*il le cautionne ſur ſon honneur*.

LA PHILOSOPHIE de Newton, par M. de VOLTAIRE.

Tom. XV. des Obſ. pag. 76.

IL ne faut que rappeller ſon eſprit aux grands principes des idées claires, pour avoir un ſouverain mépris de la Phyſique qui a ébloui M. *de Voltaire*, & ſur laquelle il a jugé à propos d'écrire. Heureuſement il y a dans ſon

Livre bien d'autres choſes indépendantes de cette mauvaiſe Phyſique, auſquelles on ne peut refuſer ſon eſtime; comme ſont les obſervations de Newton & de quelques autres Phyſiciens & Aſtronomes modernes ſur la lumiére & les couleurs. Mais il y a long-tems qu'elles ſont connues & adoptées en France, & qu'on les enſeigne dans les Ecoles. M. *de Voltaire* a cependant la gloire de les avoir recueillies avec ſoin, & de les avoir publiées en François. S'il eſt tombé dans quelques mépriſes par rapport à ces mêmes obſervations, ceux qui ſont verſés dans ces hautes connoiſſances, apperçoivent aiſément ſes erreurs.

LE NEWTONIANISME, pour les Dames,

par M. ALGAROTTI.

CE n'eſt pas ſeulement en France, que le Newtonianiſme commence à avoir des Apôtres & quelques Diſciples. Voici un bel eſprit d'Italie, qui dans le deſſein d'accréditer dans ſon pays les dogmes du Philoſophe Anglois, ſe propoſe de s'emparer d'abord de l'eſprit des Dames, dont le ſuffrage Tom. XIV. des Obſ. *pag.* 217.

eſt ſi important pour le ſuccès de toutes les nouveautés. Comme c'eſt l'Ouvrage de M. de *Fontenelle* ſur la pluralité des mondes, qui a fait naître à l'Auteur l'idée de celui dont il s'agit, il a crû devoir le lui adreſſer à lui-même, par une Préface en forme d'Epître dédicatoire. A l'exemple de M. de *Fontenelle*, le Philoſophe Italien s'entretient avec une Marquiſe ſpirituelle & curieuſe : même goût, même forme de dialogue ; galanteries, ſel & jolies choſes dans l'un & dans l'autre Ouvrage. Mais en même tems, diſcuſſions ſçavantes, & explications claires & faciles, de ce qu'il y a de plus ſublime dans la Phyſique. Enfin M. *Algarotti* paroît ambitionner d'être le *Fontenelle* d'Italie. On reproche aux Phyſiciens d'avoir peu d'aménité, de délicateſſe & de goût, & de paroître avoir fait une eſpèce de divorce avec tout ce qu'il y a d'aimable dans la Littérature. Ils dédaignent, dit-on, l'Hiſtoire, la Morale, l'Eloquence, la Poeſie, & tous les fruits agréables de l'imagination, comme des choſes frivoles, qui n'éclairent point l'eſprit de l'homme, & ſont peu dignes de ſon attention. D'un autre côté, ceux qu'on appelle beaux eſprits, regardent

avec une eſpèce de pitié, ceux qui paſſent triſtement leur vie à examiner la nature, c'eſt-à-dire, à chercher, à méditer, à calculer, à douter. La Géométrie ſur laquelle ils s'appuyent, leur ſemble inutile au plaiſir & peut-être aux beſoins de l'humanité. Ils s'imaginent qu'elle eſt le fléau du goût, & même de la juſteſſe d'eſprit, dans la conduite de la vie. Ils ſçavent d'ailleurs que les plus grands Géomètres ne ſont pas les meilleurs Phyſiciens, & que les Newtoniens ſur-tout, font un étrange abus du calcul. Les matiéres du bel eſprit au contraire, leur paroiſſent propres à rectifier le jugement, à polir les mœurs, à corriger les paſſions, à embellir l'imagination, à corriger la raiſon, à rendre la vie douce & gaye, à contribuer au bonheur de la ſociété. Voilà pourquoi on ne voit preſque jamais enſemble la ſcience profonde & l'eſprit délicat. Cependant M. de *Fontenelle*, & ſur ſes traces M. *Algarotti*, nous montrent par leur exemple, qu'il eſt poſſible d'allier l'un & l'autre; qu'on peut être Géomètre & homme de goût; ſçavoir les vérités de l'Hiſtoire & celles de la Philoſophie; connoître les faits de la Littérature & les expériences

de la Phyſique, avoir dans l'imagination des angles & des bons mots, des courbes & des vers, des parallelepipédes avec des épigrammes; en un mot, qu'on peut être bel eſprit & géomètre. Pour revenir au Livre de M. *Algarotti*, il faut avouer que la matiére de ſes dialogues eſt un peu plus ingrate que celle des entretiens ſur la pluralité des mondes; car il s'y agit d'obſervations de Phyſique & d'expériences particuliéres ſur la lumiére & les couleurs; détails ſecs & d'une ennuyeuſe diſcuſſion. L'Auteur Italien a néanmoins vaincu les obſtacles. Ses entretiens ſont à mon gré auſſi amuſans & auſſi agréables en ſa langue, que ceux qui lui ont ſervi de modeles & c'eſt avec raiſon qu'il ſe glorifie d'avoir dompté le Newtonianiſme, qu'il appelle une eſpèce d'animal ſauvage, à cauſe de la géométrie dont il eſt tout hériſſé. Son ſtile eſt clair, concis, coupé. M. *Algarotti* embraſſe pleinement le ſyſtême de l'attraction, tout homme d'eſprit qu'il eſt. Son Ouvrage eſt un corps complet de la Philoſophie Newtonienne, & un recueil des plus belles expériences ſur la lumiére & les couleurs. Il eſt vrai qu'il ne dit preſque rien, qui ne ſoit connu

de tous ceux qui s'appliquent à la Phyſique ; mais il le dit avec autant de clarté que d'enjouement, & ſon Livre eſt véritablement à la portée de tout le monde. L'Auteur, quoique grand Géomètre, ne ſe plonge ni dans des calculs, ni dans des démonſtrations de Mathématiques. Il les ſuppoſe avec raiſon, parce qu'il ſçait bien qu'on ne conteſte pas ſur ces points-là. Il ne s'arrête donc qu'aux inductions, c'eſt-à-dire, aux combinaiſons de la Phyſique Newtonienne avec ces calculs ſuppoſés, combinaiſons arbitraires & fort problématiques ; & qui pour cette raiſon, peuvent être fort bonnes pour le dialogue, mais qui ſatisfont peu un eſprit éclairé & juſte. Un autre mérite de l'Ouvrage de M. *Algarotti*, eſt qu'il n'avance aucune expérience, qu'il ne paroiſſe la comprendre parfaitement. Il ne copie jamais ce qu'il n'entend point. Chez lui nulle erreur de fait ; & il expoſe toutes les obſervations avec autant d'exactitude & de vérité, que de netteté & de juſteſſe. Mais pour ne point ennuyer ſa Marquiſe, il lui compte de tems en tems des fleurettes philoſophiques.

EXAMEN
Et réfutation des élémens de la Philoſophie de Newton de M. de Voltaire,

par M. BANNIERE.

T. XVIII. des Obſ. pag. 338.

L'Auteur paroît avoir eu un plus vaſte deſſein que celui de réfuter le Livre de M. de *Voltaire*. S'il combat contre lui, on ſent que c'eſt pour terraſſer avec lui les Newtoniens, & faire toucher au doigt l'énorme abſurdité de la plûpart des principes de leur Philoſophie. Les Sçavans diſent que pluſieurs de ſes argumens contre eux ſont ſans réplique; que ce n'eſt pas à la vérité un Géometre capable de tenir contre les Géometres Newtoniens, dont pluſieurs ne ſont que cela; mais que c'eſt un habile Phyſicien & un vrai Philoſophe guidé par l'exacte Logique, à qui toutes les nouvelles obſervations ſont connues; mais qui n'a pas été la dupe des fauſſes inductions. Ces mots *il eſt extravagant*, *il eſt faux*, *il eſt démontré* ne l'effrayent point dans la bouche d'un adverſaire; & il ſçait par des raiſonnemens clairs, méthodiques & vraiment à la portée de tout le monde, faire ſentir la vérité, démontrer

l'erreur, & oppoſer aux airs triomphans d'un Newtonien, la ſimplicité victorieuſe de la palpable évidence. Je ne crains donc point d'aſſurer non-ſeulement ſur la foi de l'impreſſion que l'Ouvrage de M. *Banniere* a fait ſur moi, après l'avoir étudié avec application, mais ſur le témoignage non ſuſpect de pluſieurs profonds Phyſiciens, que ce Livre eſt en ſon genre une excellente production, où l'on peut puiſer utilement & ſans ennui les plus belles connoiſſances.

ELEMENS DE FORTIFICATION, par M. LE BLOND.

A Meſure que les Arts & les Sciences ſe perfectionnent, la maniére de les enſeigner devient plus ſûre & plus lumineuſe. Mais la plûpart de ceux qui s'y diſtinguent, contens d'en pénétrer les enfoncemens, ne s'humaniſent pas juſqu'à marquer la route qu'il faut ſuivre pour y faire des progrès rapides. Il ſe trouve de tems en tems quelques Sçavans, qui touchés de l'amour du bien public, s'abaiſſent juſqu'à tracer aux commençans une méthode claire & facile, qui, en ôtant aux Sciences une

Tom. XIX. des Obſ. pag. 267.

partie de leurs épines, en rend le goût plus général. On doit mettre sans contredit au nombre de ces Sçavans officieux & jaloux de former de bons Eléves, M. *Le Blond*, Professeur de Mathématiques des Pages de la grande Écurie du Roi. Il a donné, il y a peu de tems, un petit Abrégé de Géométrie; voici un nouveau présent qu'il fait au Public. Ce sont des *Elémens de Fortification.* Il y a bien des Ouvrages sur cette matiére; mais il n'y en a guére d'assez simples & d'assez méthodiques pour les commençans. Celui-ci paroît très-propre à donner des idées exactes de la matiére qui y est traitée, & à en faciliter l'étude aux jeunes Militaires.

ELEMENS DE GEOMETRIE, par M. CLAIRAUT.

T. XXVI. des Obs. pag. 275.

CEt Ouvrage ne ressemble pas à tant de Livres de cette espèce, si multipliés depuis quelques années. L'obscurité, la sécheresse & la prolixité les rendent la plûpart fort dégoûtans pour ceux qui commencent à s'appliquer à la Géométrie. Ce sont des propositions & des théorêmes dont on n'apperçoit

pas d'abord l'utilité & l'application. On entaſſe une foule de principes ſans faire connoître l'uſage dont ils pourront être. D'ailleurs il faut y eſſuyer (ce qui eſt un ſupplice pour l'eſprit) la démonſtration d'un grand nombre de vérités claires par elles-mêmes, & dont perſonne n'a jamais douté. Ces inconvéniens ne ſe trouvent point dans les nouveaux Elémens de M. *Clairaut*. Il a omis exprès différentes propoſitions qui ſe trouvent dans les Elémens ordinaires. Mais les propoſitions qu'il a négligées, ſont celles qui ne peuvent être d'aucune utilité par elles-mêmes, & qui ne ſçauroient faciliter l'intelligence des vérités dont il eſt important d'être inſtruit.

DISCOURS
ſur les figures des Aſtres,
par M. de MAUPERTUIS.

LE zéle de M. de Maupertuis pour le progrès de l'Aſtronomie, de la Géographie & de la Phyſique en général, l'a excité depuis quelques années à publier pluſieurs Ouvrages curieux ſur ces matiéres, écrits avec autant de lumiéres que de préciſion. Il n'y néglige rien

T. XXIX. des Obſ. *pag.* 337.

de ce qui est capable d'écarter les épines de ces études abstraites, & d'en inspirer le goût à tout le monde. Il ne néglige pas même la forme extérieure sous laquelle il présente ses Livres, dont l'élégance matérielle pourroit seule inviter à les lire. Ce qu'il y a de plus important dans ce *Discours*, est l'explication des taches lumineuses qu'on a observées dans le Ciel; des étoiles qui paroissent s'allumer & s'éteindre; de celles qui paroissent changer de grandeur, &c. Cet Ouvrage n'est pas vierge : il paroît pour la seconde fois, mais dans un nouvel ordre, & avec des augmentations curieuses. Afin que ce Livre puisse être lû de tout le monde & tout de suite, l'Auteur n'y a laissé aucuns calculs, ou plutôt il les a tous relegués à la fin de son Livre, comme font les judicieux Historiens, par rapport aux Piéces justificatives & aux longues citations.

THEORIE
de la figure de la Terre,
par M. CLAIRAUT.

CE célébre Académicien, déja fameux depuis quinze ans, jouit aujourd'hui d'une réputation dont on peut comparer le progrès à la gravité des corps, qui augmente dans la même raiſon, que le quarré de la diſtance au corps central diminue. Plus il s'éloigne de la fleur de ſa premiere jeuneſſe, & que le cours des années le fait avancer, ſi je puis m'exprimer ainſi, vers le point central de tous les hommes, plus ſa profonde capacité & ſes travaux ſe hâtent de répandre des lumiéres dans le monde, ſur les mouvemens de l'Univers en général, ſur la figure des Corps céleſtes que les ſens ne peuvent meſurer, & particuliérement ſur la figure de la Terre. C'eſt ce dernier Article qui eſt l'objet du Livre intitulé *Théorie de la figure de la Terre, tirée des principes de l'Hydroſtatique*. Si cet Ouvrage étoit plus à la portée du commun de mes Lecteurs, & plus à la mienne auſſi, je prendrois volontiers la peine de l'analiſer. Mais je remarque que ſur mille

T. XXXIII. des Obſ pag. 215.

Lecteurs de Journaux, à peine y en a-t'il cinq ou ſix, qui ne franchiſſent pas d'un ſaut léger tous les articles, où ces ſublimes ſpéculations ſont doctement détaillées. Or il eſt déſagréable d'écrire pour n'être point lû. D'un autre côté, ceux qui ſont le plus verſés dans ces matiéres, faiſant peu de cas d'un extrait de ce genre, quelque juſte qu'il ſoit, ne me liroient pas plus que ceux qui les ignorent parfaitement. Je me contenterai donc de dire, que la Préface eſt écrite avec une clarté & une préciſion admirables; & que pour bien entendre le Livre, il faut ſçavoir l'Algébre & la Géométrie. Il ne laiſſe pas d'être placé dans mon Cabinet avec honneur, comme de belles éditions Grecques & Latines, & des Vers françois même ornent certains Cabinets de Paris, ſans être à l'uſage de ceux qui les poſſédent, & qui pourroient écrire en lettres d'or ſur leurs ſuperbes armoires :

Nec dum illis labra admovi, ſed condita ſervo.

*

ASTRONOMIE NAUTIQUE, *par M.* de MAUPERTUIS.

EST-il un Sçavant en France, depuis l'illuſtre *Caſſini*, à qui l'Aſtronomie & la Géographie ſoient plus redevables qu'à M. de *Maupertuis*, le *Galilée* de ſon ſiécle, l'ornement de toutes les Académies de l'Europe, doué dans un dégré rare d'un génie obſervateur, Comparateur, Calculateur & Inventeur? Je ne crois point exagérer. Sans rappeller ici tous les Ouvrages dont il a enrichi l'Empire des Sciences, ce nouveau Livre ſuffit pour fonder l'éloge de ſon génie & de ſes talens. Le but de cet Ouvrage eſt de perfectionner l'Aſtronomie-pratique. Il enſeigne à découvrir les dégrés de Latitude ſur la Terre & ſur la Mer, d'une maniére ſimple, ſûre & commode. Avec quelle clarté & quelle juſteſſe l'Auteur expoſe ſur cela ſa Théorie neuve & profonde! Cela s'appelle un bel eſprit ſçavant. On trouve dans cette *Aſtronomie Nautique* une Science bien ſupérieure à l'Aſtronomie vulgaire. C'eſt une Aſtronomie mouvante. Le Navigateur qui obſerve les Aſtres, reſſemble à un habile

Tome I. des Jug. *pag.* 97.

Tireur, qui étant à cheval, tueroit des Perdrix en l'air ſans s'arrêter ; & tel eſt M. de *Maupertuis* dans ſon Ouvrage. Outre qu'il a déja acquis en ce genre une haute réputation, & qu'il peut être appellé *maris & terræ menſor*, on peut auſſi lui appliquer dans un ſens ces mots d'*Horace :*

Tibi prodeſt
Aerias tentaſſe domos, animoque rotandum
Percurriſſe polum.

LETTRES
ſur la Coſmographie ;
par M. l'Abbé DE BRANCAS.

Tom. X. des Jug. pag. 116.

CEt Ouvrage important & curieux eſt d'un homme très-ami de la vérité, d'un homme qui a beaucoup lû, & qui a mis dans un très-beau jour des difficultés contre leſquelles on s'étoit aguerri, & dont l'on ne s'aviſoit plus d'être frappé. Son ſyſtême avoit déja été propoſé par trois ou quatre perſonnes, qui n'étoient pas en état de le faire valoir comme lui. Le ſyſtême dont il s'agit eſt appellé ſémi-Copernicien. C'eſt par le mouvement réel & diurne de la Terre ſur ſon axe, que l'Auteur explique la révolution apparente de la Sphere

Sphere céleſte en vingt-quatre heures. Mais il décharge la Terre de toutes ſes révolutions annuelles. C'eſt le Soleil qui prend la peine de tourner autour d'elle en trois cens ſoixante-cinq jours. Le défaut de ce ſçavant Ouvrage, ſi je l'oſe dire, c'eſt l'abondance des paroles, les répétitions un peu fréquentes, & l'inſertion d'idées inutiles, ou du moins non eſſentielles. Mais ſur ces ſortes de matiéres, quand il s'agit d'expoſer un nouveau plan, & d'élever un ſyſtême ſur la ruine de tous les autres, il eſt bien difficile d'être précis & méthodique. L'Auteur écrit d'un ſtile naturel, clair & aiſé; & le déſir qu'il a d'inſtruire, l'empêche ſouvent de ſuppoſer trop d'intelligence dans ſon Lecteur.

OUVRAGES

DE MÉCHANIQUE ET DE PHYSIQUE.

LE FLUTEUR AUTOMATE,

par M. de VAUCANSON.

Tom. XII. des Obſ. *pag.* 337.

PAris voit aujourd hui avec étonnement un Chef-d'œuvre de Méchanique, un prodige de génie, un miracle de l'Art, dans l'Ouvrage incompréhenſible de M. de Vaucanſon. C'eſt un Faune aſſis ſur un rocher, qui joue de la Flûte traverſiere, & qui exécute, avec autant de force & d'élégance, que de juſteſſe & de préciſion, pluſieurs airs de ſymphonie, dont quelques-uns ſont aſſez difficiles, tels que le *Roſſignol* de Blavet, dont ce Faune a été le diſciple. C'eſt ſur-tout dans les Airs en *de la re* qu'il brille, parce que ce ſont les plus favorables pour la Flûte. Coups de langue marqués & précis, ſons enflez & diminuez avec goût, tenues gracieuſes, ports de voix, pincés, coulez, tremblemens vifs,

cadences perlées, échos mêmes ; aucun agrément n'eſt inconnu au Flûteur inanimé. Il joue des airs lents & rapides, de tendreſſe & de mouvement. Ici nulle ſupercherie : le vent qui ſort par la bouche de l'Automate, ſe briſant au trou de l'embouchure, forme les vibrations modifiées par ſes doigts. Ce ſont ſes doigts poſés différemment ſur les trous de la Flûte, & mus librement, qui varient les tons, qui les pincent, qui les flattent, qui les cadencent. En un mot l'Art fait ici tout ce que fait la Nature dans ceux qui jouent bien de la Flûte. C'eſt ce qui ſe voit & ce qui s'entend, ſans qu'il ſoit permis d'en douter.

Ceux à qui cet inſtrument eſt familier, qui en connoiſſent les propriétés, qui en ſçavent la Phyſique, ſont encore plus ſurpris que les autres. Ils n'ignorent pas que dans la Flûte traverſiere l'embouchure eſt indéterminée, & que c'eſt ce qui en fait la grande difficulté. Elle dépend d'une émiſſion de vent plus ou moins forte, & de ſon iſſue plus ou moins grande, formée par les lévres, plus ou moins ouvertes, plus ou moins avancées ſur le trou de la Flûte. Par quels reſſorts le ſçavant Auteur de la

nouvelle Machine a-t'il pu donner à ſon Flûteur artificiel une embouchure, que bien des Joueurs de Flûte pourroient envier ? Le jeu des doigts n'eſt pas moins admirable : ils ſont légers, agiles, & bouchent les trous exactement & à propos. Pour ces diverſes opérations que de principes renfermés dans le pied d'eſtal, & dans le corps du Faune ! Que de roues, que de poulies, que de leviers, que de vis, que de lames, que de ſoûpapes, que de pivots, que de ſoufflets, que de réſervoirs, que de fils, que de cordes, que de chaînes, que de tuyaux, que de cylindres ! Ce qu'il y a de remarquable, eſt que le mouvement ſi compoſé de toutes ces parties internes de la Machine ne fait preſque point de bruit, & ne nuit en rien à la mélodie de l'Inſtrument.

Quelles difficultés n'a-t'il pas fallu vaincre, pour faire parvenir le ſon juſqu'aux lévres du Faune, & pour modifier ce ſon à l'embouchure de la Flûte, afin de lui faire produire des tons tantôt forts, tantôt foibles, accompagnés de coups de langue ? D'une infinité de fils & de chaînes d'acier, qui partent du pié d'eſtal, les uns montent dans la poitrine du Flûteur, les autres dans

ſes épaules ; ceux-ci deſcendent enſuite dans l'avant-bras, ſe plient au coude, parviennent juſqu'au poignet, & forment enſuite le mouvement des doigts, de la même maniére que dans l'homme vivant, par la dilatation & la contraction des muſcles. C'eſt ſans doute la connoiſſance de l'anatomie de l'homme, & ſur-tout de la Névrologie, qui a guidé l'Auteur dans ſa Méchanique. Mais pour l'exécution il lui a fallu d'autres lumiéres. L'imagination peut à peine ſe repréſenter de pareils efforts : comment a-t'elle pû les produire ? Nous ne voyons rien de pareil dans l'Hiſtoire des Méchaniques. La tête parlante d'Albert le Grand eſt une fable, & il eſt démontré que la choſe eſt impoſſible. Le ſon articulé de la voix humaine ne ſçauroit être imité par l'art ; parce qu'il n'eſt pas poſſible de connoître diſtinctement & avec préciſion tout ce qui ſe paſſe dans le larynx & dans la glotte, lorſqu'un homme parle ; cependant pour l'imiter, il faudroit le connoître. Il faudroit auſſi connoître parfaitement l'action de la langue, ſes plis, ſes mouvemens, ſes frottemens variés & imperceptibles, & toutes les modifications, ſoit

de la machoire, ſoit des lévres, qui concourent à la formation des ſons articulés.

On peut donc aſſurer que l'Automate de M. de Vaucanſon eſt ce qui a jamais paru de plus admirable en ce genre. Il eſt aſſez vraiſemblable, qu'étant parvenu dans un âge ſi peu avancé à ce haut dégré de perfection dans les Méchaniques, il eſt réſervé à lui ſeul de pouvoir donner dans la ſuite au Public quelque choſe de plus parfait & de plus ſurprenant. Que n'a-t'on pas lieu d'en attendre ? Le ſentiment de l'admiration ne doit point être prodigué ; mais pour une invention de cette eſpèce, il peut être ſans réſerve. Les Curieux de l'Antiquité auroient entrepris de longs & pénibles voyages, pour être témoins d'une ſi grande merveille, qui ſe voit à l'Hôtel de Longueville.

LECONS DE PHYSIQUE, par M. l'Abbé DE MOLIERES.

Tom. XIII. des Obſ. *pag.* 306.

L'Auteur de cet Ouvrage a crû avec raiſon, qu'il étoit néceſſaire pour le progrès de la Phyſique de ſubſtituer des principes certains aux conjectures que l'on avoit propoſées juſqu'à préſent pour

l'explication de pluſieurs effets naturels. Il a jugé encore que tout ce qui s'opére dans la nature, n'étoit préciſément qu'un Méchaniſme perpétuel, & que pour ramener les élémens de la Phyſique au Méchaniſme, le plus ſûr moyen étoit d'approfondir autant qu'il ſeroit poſſible, les notions les plus ſimples. Pour cet effet il s'eſt propoſé de donner dans ſes Leçons, les Elémens de la Phyſique, comme *Euclide* a donné ceux de la Géométrie. De démontrer ces Elémens de Phyſique, en inférant les propoſitions les unes des autres, ſelon la méthode des Géométres, & de fixer ainſi pour toujours le nombre & la qualité des principes de cette Science. Ce qui eſt à remarquer, c'eſt qu'en ramenant tous les principes de la Phyſique à ceux du Méchaniſme, M. l'Abbé *de Molieres* n'a prétendu que ſuivre *Deſcartes*, au moins dans ſes principaux Dogmes. Il adopte le ſyſtême des tourbillons; mais il ne s'y attache pas ſi ſcrupuleuſement, qu'il ne retranche des propoſitions comme inutiles, & qu'il ne rectifie ce qui lui a paru contraire aux principes & à l'expérience. D'un autre côté il a profité des découvertes du célebre *Newton*, non-ſeule-

ment pour éclaircir ou corriger en quelques endroits le Systême de *Descartes*, mais encore pour établir des principes, qui lui servent à combattre *Newton* même, & à expliquer méchaniquement des effets, dont ce Philosophe s'est imaginé qu'on chercheroit inutilement la cause. M. l'Abbé *de Molieres* va plus loin encore; dans cette suite de propositions inférées les unes des autres, il renferme les principaux Dogmes de *Descartes* & de *Newton*; il les éclaircit, & les lie si bien les uns aux autres, que l'on pourroit croire que ces deux grands Philosophes auroient tendu au même but.

DISSERTATION sur le Feu,

Par Madame la Marquise DU CHATELET.

T. XVIII. des Obs. *pag.* 173.

CEtte Dissertation est pleine d'esprit, d'érudition Physique, de choses curieuses & agréables. Que de remarques sçavantes, que d'observations fines, que d'expériences qui embrassent presque toute la Physique, que de vûes, que de principes? Mais quelle clarté, quelle méthode, quel agrément,

dans l'exposition des vérités ! Les conjectures mêmes qui ont coutume d'avilir les Physiciens, s'y font goûter. Rien en un mot n'est plus capable de vous donner une haute idée de l'esprit pénétrant, de la profonde capacité, des lumières supérieures & du talent rare de l'Auteur. Phénoméne de Littérature, de science & d'agrément ; digne de l'admiration de tous les Philosophes ; & peut-être plus difficile, en un sens, à concevoir, que tous les effets étonnans du Feu qu'elle nous a si bien expliqués. J'ose dire, sans crainte de passer pour adulateur, que si quelqu'un est capable de nous donner un cours complet de Physique, mais d'une Physique claire & sensible, c'est l'illustre Dame dont l'Académie des Sciences a estimé le génie & le sçavoir, & que je n'ai pris la liberté de contredire en quelques endroits, que comme on voit quelquefois l'Ecolier disputer contre son Maître.

*

EFFETS DE L'AIR, sur le Corps Humain,

Par M. ARBUTHNOT.

Traduit de l'Anglois par M. BOYER.

T. XXX. des Obſ. *pag.* 97. & 167.

VOici un des Livres les plus utiles, qui ayent été publiés ſur la Phyſique, puiſqu'il intéreſſe tous les hommes, & qu'on peut dans tous les tems & dans tous les lieux, mettre à profit les obſervations qu'il renferme. Les Phyſiciens ont fait pluſieurs recherches ſur la nature de l'Air & ſes effets; recherches qui ne ſont que curieuſes. Celles dont il s'agit ſont de la derniere importance pour la conſervation de la vie. L'uſage de l'Air eſt inévitable, & il eſt certain qu'il influe à chaque inſtant ſur la diſpoſition de nos corps; mais ſi l'on faiſoit une ſcrupuleuſe attention à tous ces effets de l'Air ſur le corps humain, on courroit riſque de devenir hypocondriaque, ou malade imaginaire. Toutes ces expériences, tous ces raiſonnemens, tous ces calculs ne font pas vivre plus long-tems ceux qui s'y arrêtent. Reſpirons l'air tel qu'il eſt; ignorons ſa température, bravons ſes injures; prenons le froid, le chaud,

le ſec, l'humide comme il ſe trouve, & contentons-nous d'éviter ſeulement ce que nous avons juſqu'ici éprouvé nous être nuiſible. Tant de prudence entraîne trop de ſoin. L'inquiétude ſur l'Air ſeroit pire que ſes mauvais effets. On meurt quelquefois pour ne point mourir.

LEÇONS de Phyſique expérimentale,

Par M. l'Abbé NOLLET.

M. L'Abbé *Nollet*, ſi célèbre par ſes cours de Phyſique, ſi verſé dans ces matiéres, & qui a un talent ſi particulier pour les expliquer d'une maniére préciſe, claire & ſenſible, a rendu un vrai ſervice au Public, en lui donnant ſes Leçons de Phyſique expérimentale, dédiées à M. le Dauphin, à qui il a eu l'honneur de les expliquer de vive voix. J'ai appris des perſonnes qui y étoient préſentes, que ce Prince qui a une conception aiſée, une grande pénétration & beaucoup de goût pour les Lettres & pour toutes les Sciences, a écouté ces Leçons avec la plus grande attention; qu'il faiſoit des objections très-judicieuſes; qu'il n'ad-

Tom. IV. des Jug. *pag.* 52.

mettoit que ce qu'il avoit conçû clairement suivant le précepte de *Descartes*, & ordonnoit qu'on lui répétât ce qui avoit quelque obscurité, jusqu'à ce qu'il s'en fût formé une idée claire ; qu'il prolongeoit l'attention qu'il donnoit à ces Leçons, le plus long-tems qu'il étoit possible, & que sa curiosité se plaignoit de la rapidité du tems. C'est que rien n'est si convenable à un esprit élevé & solide, que cette sorte de connoissance.

Elles sont aujourd'hui fort répandues dans le monde, par la multitude des personnes qui les ont puisées, soit à l'École de M. l'Abbé *Nollet*, soit à celle de M. *Pagny*. Mais quelque avantage qu'ait le premier pour enseigner d'une façon claire & méthodique, il a cru que pour celui du Public, il falloit lui donner un Livre sur ces matiéres, où chacun pût méditer en particulier sur les merveilleux ressorts de la nature, en étudier les phénoménes avec toutes leurs circonstances, & par une lecture commode, se rappeller toutes les expériences qu'il avoit admirées, lorsqu'elles avoient été offertes à ses yeux. Combien de personnes qui ont fait un cours de Physique expérimentale, n'en sont

guéres plus ſçavantes, ſoit qu'elles ayent regardé les expériences comme un ſimple amuſement, & que leur frivole curioſité n'en ait pas été plus frappée que d'une belle illumination ; ſoit qu'avide de voir & d'admirer, & de paſſer rapidement d'un phénoméne à un autre, elles ne ſe ſoient pas donné le loiſir de concevoir, & de s'en former un tableau fidèle dans l'eſprit ; ſoit enfin par le défaut naturel de leur mémoire. Le Livre nouveau de M. *Nollet* remédie à tous ces inconvéniens ; c'eſt un cours perpétuel que chacun peut faire chez ſoi & à loiſir : mais je crois qu'auparavant il faut avoir vû, & même avoir vû plus d'une fois. Du reſte qu'on ne croye pas que l'Auteur ait mis dans ſon Livre tout ce qu'il démontre dans ſon Ecole, ce qui lui eût été impoſſible. Il n'a pas cru devoir faire entrer dans ſon Ouvrage plus d'expériences qu'il n'en faut, pour prouver ſolidement la doctrine qu'il renferme. D'ailleurs il y a des choſes qu'on ne peut faire concevoir qu'en les offrant aux yeux, non par le ſecours des planches, ce qui ne ſuffit point ; mais en mettant les Inſtrumens & leurs Piéces en jeu, & par une manipulation ſenſible.

Là même, pag. 59.

M. *Bossuet*, dont le goût & les études paroissent avoir été fort éloignées de la Physique expérimentale, parla néanmoins avec éloge de ces sortes de connoissances ; & ce qu'il en dit dans sa Lettre au Pape *Innocent* XI. touchant l'éducation du Dauphin, doit fermer la bouche a tous ceux qui osent les mépriser. M. *Bossuet* se seroit sans doute exprimé avec beaucoup plus de force, si de son tems la Physique expérimentale eût été au point où elle est aujourd'hui, & si un *Nollet* eût donné au Dauphin sous les yeux de ce grand Prélat, les Leçons qu'il lui étoit réservé de donner un jour à son Arriere Petit-Fils. Quelle gloire pour cette Physique, d'être aujourd'hui imprimée dans l'esprit d'un Prince sur qui toute la République des Lettres a les yeux, comme sur le futur Protecteur des Sciences & des Talens ; & d'avoir été aussi l'objet de l'attention de notre Auguste Reine !

VENUS PHYSIQUE,
par M. DE MAUPERTUIS.

LA premiere partie de cet Ouvrage parut d'abord ſous le titre du *Negre blanc.* On fut un peu ſurpris qu'au mépris du titre, il n'y eût pas un mot dans cet écrit, au ſujet du Negre blanc, qui étoit alors à Paris l'objet de la curioſité publique. Cette Diſſertation curieuſe n'étoit que le préliminaire d'un nouveau ſyſtême ſur la naiſſance des Negres blancs, & ſur pluſieurs autres Phénoménes plus difficiles & plus importans, par rapport aux différentes eſpèces d'hommes répandues ſur la ſurface de la terre, toutes ſorties de deux premiers parens. Elle fut attribuée à M. de *Maupertuis*, parce qu'on y crut voir un ingénieux Singe de M. *de Fontenelle.* D'autres ſe perſuaderent qu'elle étoit de quelque jeune Médecin bel eſprit, qui s'étoit efforcé de paroître Philoſophe galant, comme celui de la pluralité des Mondes, mais avec moins de décence & de goût. L'Auteur eſt plus que Phyſicien, il eſt Poëte dans le goût de Lucréce, en peignant avec beaucoup d'eſprit, mais un peu de

Tom. II. des Jug. *pag.* 251. & Tom. IX. *pag.* 217.

licence, les accouplemens variés des animaux, & tous les préliminaires de la génération. En tirant les faits du Livre de M. de *Reaumur* ſur les Inſectes, & de l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences, il n'en a pas emprunté la gravité du ſtile. Il faut avouer que le ſien eſt bien galant.

OUVRAGES de Médecine.

DES MALADIES VENERIENNES, par M. ASTRUC.

Tom. IV. des Obſ. pag. 266.

CEt Ouvrage, dont la beauté & l'importance mérite qu'on en rende compte, m'engage à prendre le ton de Médecin. Mais ne pouvant m'exprimer ſur ce ſujet en François, auſſi heureuſement que s'exprime en Latin M. *Aſtruc*, je puis encore moins me flatter de trouver ſous ma plume ces termes brillans, ce langage ingénieuſement expreſſif, qui dans la bouche d'un des plus grands *Macaons* du Siécle, charme les malades & contribue peut-être aux guériſons qu'opérent ſon

rare diſcernement, & ſon expérience raiſonnée.

L'Ouvrage de M. *Aſtruc* n'eſt pas une vaine compilation de ſyſtêmes, d'hypothèſes, d'expériences ſuppoſées, de ſecrets ſuſpects, tels que la charlatanerie en enfante de tems en tems. On y trouve dans un ordre admirable une inſtruction ſolide & complette ſur la plus redoutable des maladies. On y voit ſon origine, ſes progrès & ſa décadence, c'eſt la matiére du premier Livre. Dans le ſecond on explique la nature de ce mal, la maniére dont il ſe répand, ſes ravages, l'étendue de ſon empire, ſes cauſes & ſes effets divers : cela eſt ſuivi d'un détail hiſtorique de tous les remédes inventés ſucceſſivement pour ſa guériſon. Dans les troiſiéme & quatriéme Livres on apprend les diverſes qualités, les dégrés, les ſymptômes de ce mal ; ſes ſignes diagnoſtiques & prognoſtiques ; les différentes méthodes qui conviennent à chaque eſpèce & chaque dégré. L'Auteur traite tous ces points avec la candeur & le zéle d'un Médecin ami de l'humanité & vrai citoyen. Les cinquiéme & ſixiéme Livres contiennent une Bibliothéque chronologique des Au-

teurs qui ont écrit ſur cette matiére depuis la naiſſance du Mal juſqu'aujourd'hui. Ces deux derniers Livres ne ſont pas les moins curieux. On y voit l'étonnement, l'embarras, les allarmes; dirai-je, le déſeſpoir, les vaines tentatives & les expériences fatales des Médecins, lorſque ce fléau commença à ſe répandre ſur la fin du quinziéme Siécle; comment on parvint enfin à en connoître la nature; combien de travaux, d'efforts, de meurtres même il en a coûté, pour acquérir cette difficile connoiſſance.

Le mal Vénérien, né pour la deſtruction des hommes, a enrichi l'art de les guérir; il a multiplié les connoiſſances de la Médecine, il en a augmenté les reſſources, & a formé de très habiles Médecins. C'eſt ainſi que la Guerre fait les grands Capitaines, & que l'invention de la poudre à canon a fait trouver une maniére admirable de fortifier les Places. La poudre a fait briller les *Vauban*; le mal de Naples fait une partie de la haute réputation des *Petit*.

Le ſilence de tous les Médecins de l'Antiquité depuis le ſiécle d'Hippocrate juſqu'à la fin du quinziéme Siécle,

ſur le mal Vénérien, eſt une de ces preuves négatives qui ont toute la force des argumens poſitifs ; il démontre qu'avant la funeſte époque de l'année 1494. ce fléau étoit abſolument inconnu en Europe. Depuis cette année, c'eſt-à-dire, depuis environ 240 ans, nous comptons plus de 200 traités ſur le mal Vénérien : ſeroit-il poſſible qu'un mal ſi terrible & ſi contagieux eût échappé aux recherches des anciens Médecins, dont la ſagacité s'étend à tous les genres de maladies qui régnoient de leur tems, à leurs cauſes, à leurs effets, à leurs ſymptômes, ſans rien omettre de ce qui leur étoit connu ? Joignez à ce ſilence celui de tous les Hiſtoriens de la Gréce & de Rome, qui ont raconté en détail toutes les débauches des Princes de leur tems. Aucun de ces Princes n'auroit-il été attaqué d'un mal, fruit de l'impudicité effrenée ? Depuis ſa naiſſance, que de grands Princes ne comptons-nous pas au nombre de ceux que Rabelais appelle *Précieux Vérolés* ? Un *Charles-Quint*, un *François* I. un *Charles* IX. un *Henry* III. un Duc de Mayenne, ſans parler d'une infinité d'autres Princes & Perſonnages illuſtres, qui ont

payé ce malheureux tribut à la volupté. Quel prodige, que dans toute l'Antiquité aucun Prince, aucun homme conſidérable n'ait gagné ce mal; & ſi pluſieurs en ont été attaqués, quel prodige plus grand encore, qu'aucun Hiſtorien n'en ait fait mention! Comment ſuppoſer encore le ſilence profond & diſcret de tous les Poëtes ſatyriques & épigrammatiques de l'Antiquité; ſur un accident qui pouvoit ſeul fournir cent traits de raillerie, & qui a donné lieu de plaiſanter de tant de façons diverſes à un Rabelais, à un Marot, à un Baïf, à un Théophile, à un Sigogne, à un Berthelot, à un S. Amand, à un Regnier? Pourquoi cette différence entre les Poëtes anciens & modernes? Ceux-là étoient-ils donc plus chaſtes, plus réſervés que ceux-ci? Horace, Juvenal, Perſe, Catulle, Martial avoient-ils plus de pudeur & de ſageſſe que nos Poëtes François?

Mais d'un autre côté, pourquoi cet embarras, cet étonnement des Médecins, à la fin du quinziéme Siécle, lorſqu'ils virent paroître ce nouveau phénoméne de la débauche? Leurs écrits témoignent unanimement qu'ils n'avoient jamais entendu parler de ce mal

étrange, ni d'aucun autre mal qui eût de ſemblables ſymptômes ; qu'il avoit commencé à éclorre dans le Royaume de Naples ; qu'il s'étoit communiqué aux Napolitains & aux François ; & que ce préſent avoit été fait originairement aux uns & aux autres par les ſoldats Eſpagnols nouvellement revenus de l'Amérique, où Chriſtophe Colombe les avoit conduits.

CONSULTATIONS de Médecine,

par M. LE THIEULLIER.

AVant que l'art de guérir les Maladies eût été inventé, où pour me ſervir d'une expreſſion conſacrée, avant que Dieu eût *créé la Médecine*, on expoſoit les Malades à la porte de leurs maiſons, afin que les paſſans, qui avoient quelques lumiéres avec quelque expérience, diſſent leur avis ſur l'état du Malade, & lui conſeillaſſent des remédes ſalutaires. Depuis que tout, & la Médecine même, a été réduit en Art, l'uſage s'eſt établi de s'adreſſer, pour la guériſon des maux corporels, à certaines perſonnes qui font une profeſſion particuliére de connoître l'éco-

T. XXVIII. des Obſ. *pag.* 110. Tom. XVI. des Obſ. *pag.* 73.

nomie animale, & les accidens facheux qui peuvent arriver aux parties ſolides ou liquides dont le corps humain eſt compoſé ; qui ſçavent les vertus & les propriétés des Plantes & des Minéraux, & qui clairvoyans & experts ſur la nature des diverſes maladies auſquelles les hommes ſont ſujets, ont le talent ou l'habitude d'en juger par certaines indications, de conjecturer, de deviner, de diſſerter éloquemment ſur la cauſe du mal & ſur l'application du reméde, en un mot, qui ordonnent toujours & guériſſent quelquefois.

On ne ſe contente pas, dans les maladies dangereuſes, de conſulter un ſeul Médecin ; on en aſſemble pluſieurs pour former une délibération, & le Malade eſt jugé à la pluralité des voix. Comme on eſt perſuadé que c'eſt dans les grandes Villes, & ſurtout dans la Capitale, que réſide la haute capacité & la grande expérience, un Malade de Province, malgré la confiance qu'il a en ſon Médecin, ou en ſon Chirurgien, fait dreſſer de concert avec eux, ou plutôt par eux-mêmes, un fidèle expoſé de ſon état, du commencement & du progrès de ſon mal, des remédes qu'on lui a adminiſtrés, & du régime

qu'il a suivi. Cet exposé est envoyé à un célebre Médecin de la Capitale, qui raisonnant sur ce qui est écrit, & rapportant ce qu'il lit à ce qu'il a lû ou vû en ce genre, forme sa délibération, & prescrit ce qu'il juge convenable. C'est ce qu'on appelle *Consultation*. Il s'ensuit que le Médecin consulté par écrit, ne voyant que ce que le Médecin de Province, qui le consulte, lui fait voir, ne peut faire usage de toutes ses lumiéres, & qu'il n'est pas en état de donner d'aussi bons conseils, qu'il pourroit en donner, s'il voyoit le Malade. Après tout, comme il y a, dans la plûpart de ces cas, une impossibilité, que le Malade soit transporté dans le lieu de la résidence du célebre Médecin, ou que celui-ci se transporte auprès du Malade, la Consultation par écrit ne peut que produire un effet salutaire. Le Médecin local compare ses idées avec celles du Médecin éloigné ; celui-ci lui donne lieu de former des doutes, de faire plus d'attention à certaines indications, ou aux effets de certains remédes ; il lui en suggére d'autres, peut-être plus efficaces. Enfin ses Conseils ne peuvent qu'être très-utiles aux Malades, de quelque maniére qu'on les enviſage.

Ce n'est pas seulement à ceux qui en ont un besoin actuel, que ces Consultations conviennent ; ceux mêmes qui se portent bien en peuvent profiter, pour se conduire dans la suite de telle ou de telle maniére, en cas que certaines maladies viennent les attaquer. Ils se préparent au moins la consolation de pouvoir raisonner un jour sur leurs maux. Mais ce sont surtout les Médecins, & ceux particuliérement qui sortent depuis peu des Ecoles, qui doivent avoir obligation aux Médecins anciens & célèbres, aux Praticiens accrédités dans le traitement des Maladies, lorsqu'ils veulent bien publier leurs Consultations. Aussi ceux qui cultivent cet Art n'ont-ils jamais négligé les *Consilia Medica* d'une infinité de Médecins anciens & modernes, qui en ont composé des Recueils considérables & très-utiles.

On peut mettre de ce nombre l'Ouvrage de M. *le Thieullier*, comme je ne suis point Médecin, je ne puis faire ni l'éloge, ni la critique de ce Livre ; je ne puis, en un mot, en porter aucun jugement. Mais comme il est muni d'approbations & de suffrages authentiques, pourrois-je ne pas estimer même ce que

je

je ne comprens point ? Je me contenterai de remarquer que l'Auteur y fait ſentir ſon eſtime pour le ſçavoir & le diſcernement des Chirurgiens ; & qu'il y exprime avec édification l'harmonie qui doit toujours régner entre la Chirurgie & la Médecine dans le traitement des Maladies. Dans les relations qu'il donne, on n'apperçoit aucune trace de domination.

Il s'agit ici de pluſieurs Maladies, dont chacun peut-être ménacé ; & par conſéquent ſur leſquelles la déciſion importe à tout le monde en général. Car ſi on en croit notre moderne *Solon*, l'Abbé de *S. Pierre*, tout le monde devroit ſçavoir un peu de Médecine, ſoit pour ſoi-même en certains cas, ſoit pour les Pauvres ; & je crois qu'il a raiſon. Je ne puis entrer dans le détail des Conſultations différentes, recueillies ici, & dont il ne m'appartient pas de juger. Elles ſont claires & dégagées de verbiage ; c'eſt-là tout ce qui eſt de mon reſſort. Du reſte, l'habileté de M. *le Thieullier* eſt aſſez louée par le grand nombre de perſonnes qui ont confiance en lui. Car il n'eſt pas un Médecin de nom, tel que celui dont M. *de Boiſſy* a ſi joliment peint le caractère dans ſa

T. XXVIII. des Obſ. *pag.* 110.

nouvelle Comédie du *Mari garçon*. On lui connoît autant de Malades que d'amis. Il n'eſt pas non plus de ces doctes Médecins de Cabinet, qui paſſent leur vie à apprendre à guérir les hommes en ſpéculations, & à faire des Livres ſur les Maladies, ſans avoir jamais vû un Malade. Il a autant de pratique que de théorie, & poſſéde toutes les qualités qu'exige *Hippocrate* dans un Médecin; la probité, le zéle, la capacité, le bon ſens & l'expérience.

DISSERTATION ſur la Goute,

par M. SAULT.

Tome. II. des Obſer. pag. 262.

LEs raiſonnemens de l'Auteur ſont toujours appuyés ſur les obſervations de Sanctorius, & de Sydenham, fameux Médecins Anglois, & ſur les ſiennes propres. On peut dire qu'il ſoutient dans ce nouvel ouvrage la réputation qu'il s'eſt acquiſe par les traités ſur *les Maladies Vénériennes*, ſur la *Phtiſie* &c. J'y ai trouvé mille choſes très-amuſantes, ſans compter celles qui m'interreſſoient particuliérement. L'article de la Perſpiration eſt le plus ſolide & le plus curieux.

APHORISMES, de Boerhaave,

traduits par M. de la METTRIE.

TOUTES les matiéres ſont ici clairement développées, & les connoiſſeurs aſſurent que cet Ouvrage forme le meilleur cours de Médecine pratique que nous ayons. M. *Boerhaave* paſſe pour un des plus grands Médecins de l'Europe, & le Livre dont il s'agit eſt un Ouvrage parfait en ſon genre. Un Livre dont il y a eu tant d'éditions, ſurtout chez les Etrangers, un Livre ſi utile à tous les Praticiens, qu'on explique dans les principales Univerſités de l'Europe, qui contient les loix de l'Art, & enfin les principes, un Livre en un mot, auſſi généralement eſtimé, n'a beſoin d'aucune recommandation. Tom. XIII des Obſer pag 329.

Pour ce qui regarde le Traducteur, dont on connoît d'ailleurs le ſçavoir & les lumiéres, il a dû avoir moins de peine qu'un autre à réuſſir dans ce travail, puiſqu'il a été le Diſciple de M. *Boerhaave*, & qu'il a eû l'avantage de conſulter ce célébre Docteur ſur les endroits difficiles de ſes Ouvrages. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il eût accompagné ſa Tra-

duction de quelques Notes ; d'autant plus que M. *Boerhaave* en indique lui-même la néceſſité dans ſa Préface. M. de la *Mettrie* ne nous communiqueroit que ce qu'il a recueilli de la bouche même de ſon Maître, & ce ne ſeroit pas à l'éxemple de quelques Médecins, faire au public un preſent de *Pandore*.

LES PROPRIE'TE'S de la Médecine,

par M. DE SANTEUL.

Tom. XVII. des Obſ. *pag.* 225.

SI dans cet Ouvrage il y a des choſes ſinguliéres, & des conſequences un peu éloignées, on y remarque du génie & de l'érudition, & ſurtout des ſentimens de Religion & de probité, qui invitent à eſtimer & à aimer la perſonne de M. de Santeul.

APHORISME D'HYPPOCRATE,

par M. GUYOT.

Tom. XIX, des Obſ. *pag.* 346.

CEs Aphoriſmes, comme l'on ſçait, furent autrefois tirés des Oeuvres du Prince de la Médecine, rédigés & traduits du Grec en Latin, par *Bicaiſſius*. M. Guyot a ſuivi exactement la bonne Edition d'Hyppocrate, faite à

Francfort en 1624. L'Editeur a mêlé avec les Aphoriſmes du Médecin Grec, les maximes d'un des plus célébres Sectateurs, qui eſt Celſe, qu'on appelle *l'Hyppocrate Latin.*

MEDECINE des Pauvres,

par M. HECQUET.

LEs Pauvres ſont la portion la plus nombreuſe & la plus utile de l'Etat. Quelle obligation n'a-t-on pas à un habile Médecin qui, pénétré des devoirs de Chrétien & de bon Citoyen, s'applique à marquer les remédes les plus efficaces & qui coûtent le moins, pour guérir les Maladies communes, parmi ce genre d'Hommes ſi néceſſaires. Tous ceux qui connoiſſent la haute piété & l'expérience éclairée de M. *Hecquet*, ſe forment avec raiſon l'idée la plus avantageuſe de cet Ouvrage, ſi digne de ce ſçavant & pieux Ecrivain. La mort l'a preſque trouvé y travaillant encore. C'eſt donc ici le dernier moment de ſa tendre & conſtante charité pour les Pauvres. La vie de cet excellent & vertueux Médecin, compoſée par un homme d'eſprit, m'a paru T. XXIII. des Obſ. *pag.* 69.

faite avec ſoin & écrite d'une maniére interreſſante.

RECUEIL de Remédes,

par Madame FOUQUET.

T. XXIV. des Obſ. *pag.* 47.

C'EST ici un Ouvrage dont la réputation & l'utilité ſont établies depuis longtems. On ſçait que la pieuſe Madame *Fouquet*, dont il porte le nom, avoit dépenſé plus de trois millions pour ces remédes, qu'elle diſtribuoit charitablement aux Pauvres. La compoſition de ces remédes eſt facile & de peu de dépenſe, & convient par conſéquent au plus grand nombre. Cette nouvelle Edition eſt faite d'après celle de 1722. la plus eſtimée de toutes; car dans les autres, on s'eſt éloigné de l'ordre ſuivi par Madame *Fouquet*.

TRAITE' DE LA MATIERE Médicale,

par M. GEOFFROY.

T. XXIV. des Obſ. *pag.* 54.

LE Traité de la Matière Médicale, eſt un des plus néceſſaires & des plus importans de la Médecine. C'eſt celui qui fournit au Médecin la connoiſ-

ſance des remédes qu'il doit employer pour combattre les Maladies qui affligent le corps humain. On aſſure auſſi que c'eſt celui qui avoit le plus beſoin d'être traité par une habile main parce que tous les Ouvrages qui ont été faits juſqu'à preſent ſur cette matiére, ſont fort imparfaits.

M. Geoffroy, qui avoit fait de bonne heure ſon principal objet de l'Hiſtoire naturelle, & ſurtout de la connoiſſance des drogues dont on ſe ſert en Médecine; qui joignoit à une profonde connoiſſance de ſon Art, une pratique ſage & attentive, & qui avoit eû ſouvent occaſion de remarquer les effets des remédes, ayant été nommé Profeſſeur de Médecine au Collége Royal en 1709. entreprit de dicter à ſes Auditeurs le Traité de la *Matiére Médicale*, ſur laquelle il avoit depuis longtems amaſſé de grandes proviſions.

On prétend que ce Traité, écrit en Latin, eſt l'Ouvrage le plus accompli qu'il y ait en ce genre. Pour le rendre plus utile au Public, & d'un uſage plus étendu, on a jugé à propos de le traduire en François. C'eſt un Livre univerſellement eſtimé de ceux de l'Art, & il a eu juſqu'ici un fort grand cours.

Tome. II. des Jug. *pag.* 73.

Tom. III. *pag* 49.

TRAITE' DES FIEVRES Malignes.

T. XXVII. des Obſ. *pag.* 309. * M. Chirac.

CE T Ouvrage eſt attribué à un des plus doctes, des plus judicieux, & des plus célébres Médecins * qui ait paru en France. Tout ce que j'en ai lu m'a paru clair, judicieux & même agréable. C'eſt un Ouvrage utile & à la portée de tout le monde. Avec le ſecours de ces ſortes de Livres, on peut pratiquer avantageuſement la maxime de l'Empereur Tibere, qui eſt d'être ſoi-même ſon Médecin, dans la plupart des cas.

ETAT DE LA MEDECINE ancienne & moderne,

par M. CLIFTON.

Traduit de l'Anglois par M. l'Abbé DES FONTAINES.

Préface de cette édition.

IL n'eſt aucun Médecin qui ne convienne que ſon art eſt incertain, & que le plus habile eſt celui qui ſcait le mieux conjecturer; cependant il en eſt de la Médecine comme de l'Hiſtoire, où plutôt comme de certains points hiſtoriques, ſur leſquels la critique des

Sçavans s'exerce : de ce que ces points ſont douteux, s'enſuit-il que toute l'Hiſtoire ſoit problématique ? La Médecine, par rapport à pluſieurs cas, eſt un art certain qui a ſes axiomes infaillibles : il ne s'agit que d'étendre davantage ſa certitude, & de diminuer ſes ténébres. Mais c'eſt à quoi l'on ne parviendra jamais par les diſputes des écoles, par les ſyſtêmes, par les hypothèſes, par les calculs, par les combinaiſons. Il n'y a que l'expérience traditionelle & perſonnelle qui puiſſe jamais faire un bon Médecin : non qu'il faille interdire toute ſorte de raiſonnement ſur les Maladies ; mais on ne doit raiſonner que d'après l'expérience.

Après avoir imaginé cent hypothèſes, après avoir couru d'opinions en opinions, après avoir écrit vingt mille volumes ſur l'art de guérir, on en revient aujourd'hui à la Doctrine d'Hippocrate ; c'eſt-à-dire, que ſi l'on excepte de ſtériles découvertes, & le vain enrichiſſement de la matiére médicale, on n'eſt pas plus habile en Médecine, qu'on l'étoit il y a environ quatre mille ans. Hippocrate ne s'eſt attaché qu'à l'obſervation, & a mépriſé tous les ſyſ-

têmes. Ce n'eſt qu'en marchant ſur ſes traces, que la Médecine peut être perfectionnée.

L'auteur de l'Ouvrage qu'on donne en François, eſt le fameux Editeur de *l'Hippocrate* d'Angleterre. Perſonne peut-être n'a jamais plus aprofondi l'eſprit & les maximes de ce prince de la Médecine. Il recommande à tous les Médecins de l'étudier, & en même-tems de l'imiter, en obſervant ſans ceſſe comme lui. Pour prouver que tous les ſyſtêmes & toutes les ſubtilités ſont inutiles en Médecine, il donne l'Hiſtoire des anciennes ſectes de Médecins, & de leurs ridicules opinions. Il fait connoître en même-tems tous les grands hommes, qui ont embraſſé ces differentes ſectes, & qui s'y ſont acquis de la réputation. Voilà pour ce qui regarde la Médecine ancienne. Cette partie de l'Ouvrage de M. Clifton eſt curieuſe & inſtructive. Quant à ce qui regarde la Médecine moderne, il n'interreſſe pas moins ſon Lecteur.

Enfin après avoir ſolidement prouvé qu'il n'y a que l'obſervation qui puiſſe perfectionner la Médecine, il trace un plan judicieux pour rendre l'obſerva-

tion actuelle, utile à la postérité. Car tous les Médecins conviennent assez qu'il faut observer, & que le malade est le vrai livre du Médecin. Mais comment le faut-il lire ce livre pour en profiter ? c'est ce que beaucoup de Docteurs ignorent, & ce que M. Clifton leur apprend dans son Ouvrage. On a tâché dans cette traduction, de rendre exactement & clairement toute la justesse & toute la netteté des idées du Médecin Anglois.

Son Livre est un des Ouvrages les plus hardis & les plus solides qui ait encore paru sur la Médecine. Mais sa hardiesse n'est point licentieuse, & sa solidité n'a rien d'ennuyeux. Il est à l'usage de tous ceux qui exercent la Médecine ; il est même instructif pour les plus habiles ; mais il est en même tems à la portée de tout le monde, & il n'est point de Lecteur qu'il n'intéresse, & qu'il ne puisse amuser, soit par sa partie Historique, soit par l'agréable justesse de ses réflexions. L'Auteur, l'un des plus grands Médecins d'Angleterre, est Médecin de Son Altesse Royale le Prince de Galles. Son but dans cet Ouvrage, est d'apprendre aux Médecins à perfectionner leur

T. XXIX. des Obs. *pag.* 68.
T. XXX. *pag.* 3.

Art. L'Ouvrage eſt écrit en Anglois avec baucoup de préciſion & d'eſprit. Il apprend à ſe connoître en Médecin, & par cet endroit il eſt univerſellement interreſſant. On y a joint la traduction d'un écrit de M Hales ſur le fameux reméde de Mademoiſelle Stéphens, conſidérablement changé & modifié, tel qu'il s'employe aujourd'hui en Angleterre avec un ſuccès preſque infaillible. Ces deux Ouvrages que j'ai lus en Anglois, & dont j'ai traduit le premier avec un plaiſir infini, dans mes momens de loiſir, ſont imprimés avec autant d'élégance que de correction. M. *Cantwel* de la ſociété Royale de Londres, & Docteur de Montpellier, eſt le Traducteur du ſecond.

TRAITE'
de la communication des Maladies.

Tom. XXX. des Obſ. pag. 96.

CET Ouvrage, quoique ſemé de quelques termes un peu barbares, & d'endroits aſſez obſcures, eſt écrit avec beaucoup de feu & d'eſprit.

DISSERTATION
ſur les ſignes de la Mort,

par M. BRUHIER.

IL s'agit ici de la Mort, mais non de ſa triſte certitude : il eſt queſtion au contraire de ſon incertitude ; c'eſt-à-dire, de faire ſçavoir qu'on nous croit morts quelquefois, lorſque nous vivons encore ; enſorte que cette Diſſertation ne tend qu'à aſſurer & qu'à prolonger peut-être notre vie que l'ignorance & l'imprudence concourent quelquefois à racourcir avant que la Parque ait tranché le fil de nos jours, & dans le tems qu'elle file encore pour nous *incognito*. T. XXXI, des Obſ. pag. 193.

UNE fameuſe Thèſe de M. Winſlou eſt ce qui a fait naître cet Ouvrage. Il eſt certain qu'il y a de cruels abus dans notre coutume d'enterrer ou d'embaumer les morts, préciſément au bout de vingt-quatre heures, & quelquefois avant leur expiration dans des tems de chaleur. On ne peut nier un grand nombre de faits ſoutenus de témoignages autentiques, qui prouvent manifeſtement qu'on précipite trop les Enterremens ou les ouvertures des corps Tom. IX des Jug.. pag. 166.

Humains, & qu'il faudroit que les héritiers euſſent un peu plus de patience & de charité. Dans les Hopitaux, les cruelles ſépultures des vivans ſont moins rares qu'ailleurs. On le ſçait il y a longtems, & le Livre de M. *Bruhier* ſert à le confirmer.

Dans la premiere partie de ce Livre on a été étonné avec quelque raiſon, qu'un Médecin auſſi éclairé eût ajouté foi à des Hiſtoires fabuleuſes, tirées d'Auteurs ſuſpects, & qu'il eût daigné compiler des contes qui ſemble ridicules. Il a beau citer ici ſes garants, & ſoutenir que ce ſont des Auteurs dignes de foi. On peut lui répondre que tous ces faits paroiſſent prodigieux, étant inexplicables aux yeux des plus habiles Phyſiciens. Mais ce qui ne tient aucunement du prodige, & ce qui eſt même très-ordinaire, c'eſt que les hommes, & même les plus graves Ecrivains ſont trompés ou trompeurs. Souvent ils avancent des faits ſur des oüi-dire: ſouvent ils les atteſtent ſans les avoir aſſez-bien examinés: ſouvent ils ſont nés avec un gout décidé pour le merveilleux & l'incroyable, & ſe plaiſent à étonner leurs Lecteurs.

J'invite tous ceux qui ont des Maladies chroniques, qui ſont ſujets aux

convulſions, aux accidens de l'Apoplexie, de l'Epilepſie, de la Catalepſie, de l'Ectaſe, de la Syncope, aux Vapeurs Hiſteriques, aux Hypocondriaques, &c. à lire attentivement le ſçavant & judicieux Ouvrage de M. *Bruhier*, dont le ſecond Volume eſt bien préferable au premier, quant à la matiére & à la forme. Quelle vaſte lecture cet Ouvrage ſuppoſe! M. *Bruhier* paroît d'ailleurs un Médecin éclairé & prudent, à qui je donnerois volontiers ma confiance.

ELEMENS de Médecine,

par M. BOUILLET.

Tom. V. des Jug. *pag.* 72.

IL y a ici beaucoup de détail; mais ce détail n'ennuyera pas de jeunes Médecins qui cherchent à s'inſtruire; c'eſt pour eux que cet Ouvrage a été compoſé. Il eſt fort eſtimé de pluſieurs ſçavans Médecins.

OBSERVATIONS ſur la maniére de prédire les Criſes,

par NIHEL.

Tom. XI. des Jug. *pag.* 69

CE Livre Anglois eſt rempli d'Obſervations très curieuſes, qu'on

ne trouve point ailleurs. Je ſuis ſurpris qu'il n'ait pas été traduit en notre Langue. Imagine-t'on qu'on puiſſe en touchant le poulx, pronoſtiquer des criſes accompagnées de ſueurs & d'hémoragies trois ou quatre jours avant qu'elles arrivent ? Ce fait eſt cependant démontré. C'eſt l'Ouvrage d'un homme ſçavant, exempt de préjugés, qui ſe défie de ſes lumiéres, & qui reſpecte celles du Public, dont-il n'a que le bien pour objet. On déſireroit un peu plus de préciſion dans la Préface.

HISTOIRE D'UN REMEDE pour la rougeur des yeux,

par M. CANTWEL.

La même *pag.* 169.

LE Roi a permis que ce petit Ouvrage lui fût dédié, ce qui diſpenſe d'en faire ici l'éloge,

OUVRAGES
DE PHYSIQUE,
Ayant rapport à la Médecine.

ESSAI PHYSIQUE
ſur l'Economie animale,
par M. QUESNAY.

Tom. V. des Obſ. pag. 112.

LEs découvertes de M. Queſnay garentiſſent la ſolidité de ſa méthode ; c'eſt au ſoin exact qu'il a eu de la ſuivre lui-même, que nous devons le développement de pluſieurs vérités interreſſantes, ſur la nature des humeurs, ſur l'action des ſolides, ſur les tempéramens & les intemperies, ſur les effets de la ſaignée, ſur les vices de la digeſtion, ſur l'acrimonie des humeurs, ſur les inflammations, ſur la petite verole, &c. Les découvertes dont il s'agit lui ſont tellement propres, qu'elles ont paru comme de vrais paradoxes dans l'Art de guérir. C'eſt ſans doute beaucoup devoir à M. Queſnay ; mais peut-on en conclure que l'Art ſoit bien près de ſa perfection ?

Ce Livre contient une Phyſique d'autant plus ſolide, qu'elle eſt toute fondée ſur l'expérience, & qu'il n'admet que des principes clairs.

ANALYSE des Policreſtes Ultramarins.

Tom. VI. des Obſ. *pag.* 315.

ON voit ici un Auteur appliqué à diſtinguer le vrai & le faux, & à fixer la maniére de ſe ſervir utilement de ces richeſſes de la Nature. La Médecine & la Phyſique en général profiteront de ſes recherches. Tout ce qui ſert à augmenter l'Hiſtoire de la Phyſique, ne peut qu'être favorablement reçu.

DISSERTATION ſur l'Air de la reſpiration,

par le P. BERTIER.

Tom. XXI des Obſ. *pag.* 86.

CETTE Diſſertation intéreſſe également la Phyſique & la Médecine; ainſi on ne peut la mettre au nombre de ces Diſſertations plus curieuſes qu'utiles. L'Auteur, dont la ſagacité n'eſt pas commune, a examiné ſon ſujet de tous les côtés & a ſaiſi avec une adreſſe ſinguliére, tout ce qui pouvoit le me-

ner au vrai ; Propoſitions clairement énoncées, Phénoménes qui ſervent à les établir, inductions bien tirées, attention ſcrupuleuſe à prouver ce qui peut être conteſté, éclairciſſemens acceſſoires ſemés avec Art, & ſans leſquels les vûes de l'Auteur n'auroient pas été bien expoſées, clarté merveilleuſe, ſoit dans l'ordre des raiſonnemens, ſoit dans la forme totale de l'Ouvrage ; voilà en général le caractére de cette Diſſertation bien écrite, & qui eſt ſur le vrai ton Philoſophique. C'eſt un Chef-d'œuvre pour la méthode & l'arrangement des idées.

NOUVEAU TRAITE' de Phyſique, ou Méditations & Songes ſur tous les Corps.

CE T Ouvrage eſt compoſé de quatre ſonges, où l'Auteur réve des choſes fort ſçavantes. Si par malheur, le Livre n'étoit pas bon (ce que je ne dis pas) les Fictions ingénieuſes de l'Auteur, c'eſt-à-dire, les *Songes*, n'en releveroient gueres le mérite ; car ce genre de Fiction eſt bien uſé. Depuis le *Songe* de *Scipion*, combien on a fait de mauvais *Songes* ! Du reſte je ne crois pas que l'Auteur ait pretendu inſinuer

T. XXIX. des Obſ. pag. 67.

par les *Songes* de ſon Livre, que tout ce qu'il y débite ſur la Médecine, n'eſt qu'un Recueil de réveries.

TRAITE' DES SENS,

par M. LE CAT.

Tom. XXX. des Obſ. *pag.* 265.

CE n'eſt pas ici un de ces Ouvrages, que l'ignorance compoſe pour l'ignorance, & le goût de la bagatelle pour les eſprits frivoles. Il s'agit ici d'une Phyſique ſçavante, curieuſe, interreſſante & très intelligible. Si l'Auteur a été obligé d'employer quelques termes d'Anatomie, ou bien ces termes ſont communs, ou bien ils s'expliquent par le tiſſu du diſcours. Il faut avouer néanmoins que pour l'intelligence parfaite de l'Ouvrage, un peu de connoiſſance de la conſtruction du corps Humain ne nuit point.

Tom. XXIX. *pag.* 167.

Ce Traite eſt un morceau de la *Phyſiologie* complette que M. le *Cat* ſe prépare à donner au Public; & dont il a ſéparé cette partie, comme la plus curieuſe & la plus philoſophique de ſon Ouvrage; puiſqu'il s'y agit de la deſcription de tous les organes de nos ſenſations. On trouve ici les myſtéres de la Nature clairement développés,

& même d'une façon aſſez nouvelle par rapport à la viſion, & à la maniére dont on connoît la grandeur & la diſtance des objets, & par rapport à la Catoptrique. Le Lecteur judicieux comparera tout ce qu'il y a ici de ſolide, avec les Chapitres cinquiéme & ſixiéme du Livre ingénieux de M. de Voltaire. Cet Ouvrage eſt enrichi de fort belles planches Anatômiques. Celle qui repréſente la baſe du cerveau, eſt d'une exactitude & d'un travail admirables aux yeux des grands Connoiſſeurs. Du reſte, ce Livre eſt, ce me ſemble, à la portée de tout le monde ; & pour le lire avec fruit & avec plaiſir, il n'eſt pas néceſſaire d'être rangé ſous les Drapeaux de Saint Luc où de Saint Côme : il ſuffit d'être au nombre des curieux Scrutateurs de la Nature.

OBSERVATIONS ſur les Plantes,

par M. BAZIN.

ON ne peut s'empêcher de conſidérer M. *Bazin* comme un très ſçavant & très judicieux Phyſicien, qui s'énonce avec beaucoup de méthode & de netteté, & dont toutes les remarques ſont curieuſes & les refléxions

T. XXX. des Obſ. *pag.* 264.

ſenſées. Quelques-unes de ſes conjectures, que je n'adopte point, & qu'il ne donne que pour telles, ſont toujours ingénieuſes & agréables.

LETTRES
ſur l'imagination des Femmes enceintes.

Tom. VIII. des Jug. pag. 289.

LE docte & ingénieux Phyſicien combat l'opinion générale, qui attribue à l'imagination des meres le pouvoir d'imprimer ſur le corps des enfans renfermés dans leur ſein la figure des objets qui les ont frappées. On ſent d'abord l'utilité d'un tel Ouvrage, puiſque rien n'eſt plus contraire à la ſanté des femmes enceintes, que cette idée fâcheuſe qui ſouvent altére leur ſang, & leur fait perdre leur repos, leur gayeté, leur ſommeil.

Pluſieurs Auteurs ont écrit ſur ce ſujet. Les uns, ſéduits par une expérience peu refléchie, ont ſoutenu que les differentes marques imprimées ſur le corps des enfans étoient l'ouvrage de l'imagination des meres : les autres ont refuté cette opinion.

Le but de l'Auteur eſt de mettre cette matiére à la portée de tout le monde, & de deſſiler les yeux du Pu-

blic, ſur une erreur également préjudiciable aux meres & aux enfans. On peut dire qu'il y a réuſſi, autant qu'il eſt poſſible, dans ſes vingt-trois Lettres écrites à une Dame. On y trouve des principes ſolidement établis, des conſequences déduites avec juſteſſe, & une progreſſion de preuves qui conduit preſque à la démonſtration : ce que j'y eſtime le plus, eſt l'Art avec lequel il attache l'eſprit à des objets un peu abſtraits, par la clarté de ſon ſtile, & par la ſimplicité de ſes raiſonnemens.

En général, netteté dans les idées, agrément dans le ſtile, Art de mettre au niveau de l'ignorance une matiére connue juſqu'à preſent des ſeuls ſçavans. On doit auſſi louer l'Auteur de ce qu'en traitant cette matiére avec une ſorte d'enjouement, il n'a point couru après l'eſprit. Sobre dans les ornemens qu'il répand ſur ſon Ouvrage, il dédaigne les traits recherchés, les petits complimens, toutes les ſubtiles fadeurs, dont certains Ecrivains font tant de cas : enfin je ne crois pas qu'il ſoit juſte de mettre ce Livre au nombre de ceux, à la faveur deſquels un Auteur paſſe pour ſçavant aux yeux des beaux eſprits, & pour bel eſprit aux yeux des ſçavans.

OUVRAGES
De Chimie & d'Anatomie.

TRAITE' DE CHIMIE,
par M. MALOUIN.

Tom. II. des Obſ. *pag.* 44.

LEs connoiſſances de l'Auteur ne ſont pas renfermées dans les bornes de la Chimie ; avant que d'en donner les principes, il fait des excurſions ſur l'ancienne Hiſtoire, ſur l'Algébre, ſur la Géométrie ; en ſorte que du milieu de la fumée des corps les plus vils, il s'efforce de faire ſortir des traits de lumiére par rapport aux Sciences les plus ſublimes. Dans cinq ou ſix pages il épuiſe la plus ſçavante antiquité. Le Thalmud, la Cabale, les Taliſmans, l'Arche de Noé, les Figures Hiérogliphyques, l'étymologie de pluſieurs termes Hébraïques, Arabes, Perſans, Caldéens, tous ces ſujets ſi éloignés les uns des autres, ſont réunis dans une Préface aſſez courte. C'eſt par les ſecours d'une érudition ſi recherchée, que l'Auteur trace la voie qui conduit à l'analiſe des corps.

REMARQUES

REMARQUES DE CHIMIE,

par M. ANDRY.

CET Ouvrage eſt écrit avec beaucoup de netteté & d'agrement, & eſt digne de la plume ſçavante & légére de celui à qui on l'attribue. Ces remarques ne ſont pas ſeulement une critique du Livre de M. Malouin; elles renferment pluſieurs points curieux & intereſſans pour tout le monde; ce que chacun peut connoître d'un coup d'œil par la Table des matiéres. Tom. II. des Obſ. *pag.* 47.

ANATOMIE D'HEISTER,

par M. SENAC.

LES Frontiſpices de Livres ſont quelquefois trompeurs: l'un, en promettant des Eſſais littéraires & moraux, vous prépare à des réflexions neuves & curieuſes; cependant ces Eſſais ne ſont que de triſtes & vaines amplifications de penſées déja connues, où des Paralogiſmes de Caffe: Titre rare pour aſpirer aux honneurs du Parnaſſe! Un autre Frontiſpice vous annonce un Commentaire orné d'une érudition utile & choiſie; & ce n'eſt qu'un plagiat perpé- Tom. VII. des Obſ. *pag.* 121. & 131.

tuel, qu'un amas d'Obſervations pédanteſques, faites en dépit du bon ſens & du goût. Tantôt on vous fait entendre que ſous les agrémens de la fiction, l'on a caché des vérités intéreſſantes & hardies ; & ce n'eſt que le pitoyable eſſort d'une foible imagination qui s'épuiſe en inventions puériles & baſſes.

Voici un Livre, dont le Titre fait à la vérité illuſion aux Lecteurs, mais une illuſion avantageuſe. Ils s'imaginent d'abord que c'eſt ſimplement une ſeconde Edition de *l'Anatomie d'Héiſter*, & c'eſt un Ouvrage entierement different du premier. Il renferme pluſieurs traités entiérement neufs. Tels ſont ceux de la reſpiration, de la circulation du ſang, du mélange de l'air avec les fluides des corps animés, de la dérivation, & de la révulſion. Les autres traités ſont corrigés & refondus.

Les matiéres qui paroiſſent les plus ſteriles au peuple Phyſicien, ſont ici traitées avec beaucoup d'étendue & de préciſion. L'on trouve par-tout un aſſemblage de faits curieux, une diſcuſſion exacte de ces faits, & un uſage nouveau des Expériences les plus communes. Les opinions que l'Auteur

adopte, ſont toujours fondées ſur les Obſervations les plus conſtantes, & ſur la ſtructure des parties, qui n'y eſt pas moins développée que leur uſage & leur mécaniſme. C'eſt ſur tout dans l'expoſition des difficultés que brille ſa ſagacité qui caractériſe le vrai Phyſicien. Les matiéres les plus rebatues y ſont parées des attraits d'une apparente nouveauté. Enfin l'Ouvrage entier ne reſſemble en rien à tous les autres Livres de la même eſpèce que je puis connoître.

LIVRES DE CHIRURGIE.

TRAITE' ſur les Playes d'Armes à Feu,

par M. LE DRAN.

CE n'eſt pas ſeulement aux Etudians en Chirurgie que le Livre de M. *le Dran* peut être utile : la clarté méthodique qui y regne, & les régles excellentes qu'il renferme, jointes aux Obſervations & aux expériences de l'Auteur, rendent ſon Ouvrage digne de l'attention des Maîtres de l'Art. Les Militaires mêmes, & tous ceux qui ſont expoſés aux hazards des Armes à Feu,

Tom. XI. des Obſ. *pag* 166.

ne doivent pas, ce me ſemble, le négliger. Que ces Livres, utiles à l'humanité en général, ſont préférables à tant de Livres de curioſité ou d'amuſement, auſquels bien des perſonnes conſacrent leur loiſir !

TRAITE' DE PHLEBOTOMIE ;

par M. MARTIN, *Médecin de Montpellier.*

T. XXVII. des Obſ. *pag.* 238.

CE Livre qui eſt écrit fort nettement, peut être lû & entendu de tout le monde, & le ſujet en eſt très-intéreſſant, puiſqu'il s'agit de la ſaignée dont tout le monde a beſoin de tems en tems. Que de choſes dans ce Livre, que d'habiles Médecins & Chirurgiens ne ſçavent qu'imparfaitement, & que le plus grand nombre ignore ! Après avoir lû cet Ouvrage, on eſt en état de faire en quelque ſorte la loi à ceux auxquels le beſoin de ſecours nous ſoumet, ou du moins de pouvoir raiſonner avec eux, & les contredire à propos. Je crois qu'il eſt de l'intérêt de tout le monde de ſçavoir en gros un peu de Médecine & de Chirurgie, pourvû qu'on n'abuſe pas de cette foible

connoiſſance, pour ſe diſpenſer d'avoir recours à ceux de l'Art.

L'ART DE GUE'RIR les Playes,

par M. GUISARD, *Médecin de Montpellier.*

ON m'a aſſuré que ce Livre étoit fort bon de toute maniere; que les principes y étoient excellens, & conformes à la plus ſaine pratique. Voilà tout ce qu'il étoit à propos que je ſçuſſe d'un homme de l'Art, au ſujet de cet Ouvrage. Quant à l'ordre, à la diviſion, à la netteté des idées dégagées de verbiage & de digreſſions inutiles, je me crois, comme tout homme de Lettres, en état de juger par moi-même de quelque Livre que ce ſoit. Je puis donc dire que celui de M. *Guiſard* m'a paru très-méthodique & fort bien fait. Car j'ai eu la curioſité de le lire preſqu'entiérement, aimant beaucoup tous les bons Livres de Médecine & de Chirurgie, où l'Anatomie & la matière Médicale ne dominent point. Je ſuis d'une honnête ignorance par rapport à ce dernier point; & quant à l'autre, je n'ai juſqu'ici que quelques connoiſſan-

T. XXXI, des Obſ. *pag.* 20.

ces générales & ſuperficielles, puiſées dans un petit nombre de Livres que j'ai lûs avec une médiocre application. Malgré le peu d'acquis que j'ai du côté de l'Anatomie, je n'ai pas laiſſé de lire avec beaucoup de ſatisfaction le Livre du Docteur de Montpellier, principalement les articles qui concernent les morſures & les piquures des animaux. C'eſt un malheur qui peut arriver à tout le monde, & conſéquemment il eſt avantageux de poſſéder le Livre de M. Guiſard. Il peut être lû de tout le monde utilement, & même avec plaiſir. Le ſtile en eſt ſimple, & les fautes d'impreſſion n'y ſont pas rares; mais un Lecteur un peu intelligent les corrige ſans peine; & d'ailleurs on a pour reſſource un ample *Errata* placé à la tête du Livre, que l'Auteur conjure ſon Lecteur de conſulter, en s'excuſant ſur l'éloignement du lieu où ſon Ouvrage a été imprimé.

TRAITE'
des opérations de Chirurgie,
par M. LE DRAN.

T. XXXI. des Obſ. *pag.* 189.

ON ne trouve dans ce Livre, que peu de détail d'Anatomie, & ſeu-

lement ce qui eſt abſolument néceſſaire aux ſujets qui y ſont traités ; enſorte qu'il n'y a perſonne qui ne le puiſſe lire avec fruit & même avec plaiſir. Car il eſt fort bien écrit, & traite de toutes les Maladies externes qui ſont l'objet de la Chirurgie ſeule. Tout y eſt clair & certain, & conforme à la ſaine théorie & à la bonne pratique. On peut le joindre aux excellens Livres de Médecine & de Chirurgie, dont il convient même aux gens du monde de ſe pourvoir, par rapport aux maladies & aux accidens qui peuvent leur arriver, ou à ceux pour leſquels ils s'intéreſſent. Tels ſont les Ouvrages de MM. *Boerhaave* & *Aſtruc* ; l'*Etat de la Médecine ancienne & moderne* de M. *Clifton* ; le *Traité de la Maladie des Os*, de M. *Petit*, & le Traité des Playes faites par des armes à feu, du même M. *le Dran*, & pluſieurs autres. Le goût général de notre ſiécle pour la Phyſique expérimentale s'eſt étendu aux bons Livres de Médecine, de Chirurgie & de Chymie, dont l'étude n'eſt plus bornée à ceux qui profeſſent ces Arts.

MEMOIRES de l'Académie de Chirurgie.

T. XXXII. des Obſ. pag. 128.

CE fruit précieux attendu depuis long-tems avec tant d'impatience, ce premier-né de l'Académie Royale de Chirurgie, vient enfin d'éclore ſous les auſpices de Sa Majeſté, à qui il eſt conſacré par une Epître Dédicatoire de M. de la Peyronie. Après l'Epître, qui dans ſon genre eſt un chef-d'œuvre d'élégance & de préciſion, eſt placée une Préface, digne d'être comparée à la fameuſe Préface de l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences, & qu'un autre que moi pourroit auſſi comparer à la Préface de la Traduction Françoiſe de l'Hiſtoire Univerſelle de M. de Thou, ſi ce n'étoit peut-être faire à cette derniere un trop grand honneur. Tout ce que vous pouvez vous imaginer de méthode & de force dans le raiſonnement, d'énergie & de graces dans l'expreſſion, de juſteſſe dans les idées, d'harmonie dans le ſtile, vous le trouverez raſſemblé dans cette excellente Piece que j'ai lûe trois fois ſans me laſſer, & que je me promets de relire encore. On y ſent la ſupériorité de gé-

nie d'un Philoſophe-né, qui a beaucoup lû & vû, qui a extrêmement médité & pratiqué, qui par bien des obſervations & des expériences, a appris à douter de pluſieurs choſes que les Praticiens vulgaires regardent comme inconteſtables ; & qui en ouvrant les yeux à tous ceux qui ſe mêlent de guérir les maladies, les ouvre auſſi au Public ſur leur pratique, & nous apprend à nous défier du prétendu ſçavoir de ceux à qui nous confions la conſervation de nos vies. Cette Préface m'a d'autant plus enchanté, qu'elle eſt parfaitement dans les principes du célèbre Clifton, Médecin de la Cour d'Angleterre, dont j'ai traduit en François l'excellent Traité de l'*Etat de la Médecine ancienne & moderne* : livre approuvé non ſeulement de tous les Médecins & Chirurgiens du Royaume, mais goûté de tous les gens du monde qui ont eu la curioſité de le lire.

Que de matières curieuſes, & que d'articles intéreſſans, non ſeulement pour ceux de l'Art, mais encore pour tous les Sçavans, & pour les ignorans même du monde, offre le Recueil de ces *Mémoires*, dont la Préface compo- T. XXXIII. des Obſ. *pag.* 289.

ſée par M. Queſnay, eſt un chef-d'œuvre aux yeux de tous les Connoiſſeurs, ſoit pour les réflexions neuves & profondes qu'elle renferme, ſoit pour la clarté & la force du ſtile. On n'a jamais rien écrit de plus important & de plus ſolide ſur ces matières. A en juger par ce Recueil de matières de Chirurgie, & ſurtout par la Préface & par le premier Mémoire, on voit que les Chirurgiens ſe piquent de bien écrire en françois, comme les Médecins en latin, où ils excellent.

ESSAI
ſur les Maladies des Dents,
par M. BUNON.

T. XXXII. des Obſ. pag. 208.

VOICI un nouvel Ouvrage de Phyſique, ſi on peut lui donner ce nom, dont l'objet eſt utile & intéreſſant. Il s'agit de l'*Odontologie*, matière qui nous touche de plus près que la *Conchyliologie*. Mais les Sciences & les Arts utiles, & même néceſſaires, ſont, par je ne ſçai quelle fatalité, moins conſiderés que les Sciences & les Arts ſimplement curieux & agréables. Ainſi la plûpart des perſonnes ne ſeront peut-être pas tentées de lire un excellent Li-

vre qui vient de paroître ſous le titre d'*Eſſai ſur les Maladies des Dents*. Cet Ouvrage eſt fort bien écrit, & ſe fait lire avec plaiſir. Nos Médecins, dont l'eſprit eſt ordinairement cultivé & orné par les Lettres, avoueroient ce Livre, non ſeulement par rapport aux excellentes remarques, aux ſages préceptes, & à la bonne Phyſique qu'il renferme, mais encore par rapport à la maniere méthodique, judicieuſe & élégante dont tout y eſt exprimé. Il n'a, ce me ſemble, rien paru encore de ſi bien fait ſur cette matière. D'ailleurs, il y a des réflexions neuves & des découvertes qui appartiennent en propre à l'Auteur, dont l'habileté ne ſe borne pas à la théorie, mais qui eſt au nombre des plus adroits Dentiſtes de Paris. Je puis dire qu'après l'avoir lû, il n'y a preſque perſonne qui ne doive ſe repentir d'avoir ignoré juſqu'alors des choſes intéreſſantes, & dont dépend ce que nous avons de plus cher, qui eſt la ſanté & la figure extérieure.

RECHERCHES sur l'Origine de la Chirurgie.

Tom. II. des Jug. pag. 23.

VOICI un Livre important, & même agréable, quoique le titre ſemble menacer d'ennui. Nous avons peu de Livres dans notre Langue auſſi bien écrits & auſſi curieux. L'Auteur a ſçu rendre intéreſſante pour tout le monde une matière qui ſemble ne devoir plaire qu'à ceux de ſon Art.

QUERELLES des Médecins avec les Chirurgiens.

QUESTION DE MEDECINE: ſçavoir *ſi c'eſt aux Médecins qu'il appartient de traiter les Maladies Vénériennes.*

Tom. II. des Obſ. pag. 246.

QUOIQUE cet Ecrit, qu'on attribue très-fauſſement à un des plus ſçavans Médecins de ce ſiécle, ſoit auſſi éloquent que ſolide, on doute fort néanmoins qu'il puiſſe produire quelque changement dans l'uſage. Cet Ouvrage eſt écrit noblement; mais on y remarque des négligences de ſtile.

LETTRE de M. MALOUET.

LA Lettre apologétique de M. *Malouet*, inſerée dans la feuille 135. du *Pour & Contre*, eſt écrite avec une politeſſe, une diſcrétion, une gravité, qui font honneur au caractère de ce ſçavant Médecin. On n'y voit point de ces raiſonnemens biſarres & inconſéquens, ni de ces prétentions ambitieuſes & chimériques, qui depuis quelque tems ont étonné & diverti le Public, dans les burleſques écrits des obſcurs Défenſeurs de ſa fameuſe Thèſe. C'eſt un écrit débonnaire & moderé, où l'Auteur paroît ne reſpirer que la paix & la réunion, & être touché ſincérement, de voir que ſa Thèſe ait donné lieu aux Chirurgiens de publier une ſi ſolide & ſi vigoureuſe Réponſe, pour repouſſer l'injure faite à l'excellence de leur Art, & à l'honneur de ceux qui l'exercent.

Tom. VI. des Obſ. pag. 297.

RE'PONSE d'un Chirurgien.

Tom. VII. des Obſ. pag. 311.

M. *Des Roſiers*, Maître Chirurgien d'Eſtampes & d'Orleans a fait imprimer un Ecrit très-ſenſé & très-ſolide, au ſujet de la diſpute des Médecins & des Chirurgiens, touchant la certitude de leur Art. Quoique l'Auteur ne diſe rien qui n'ait déja été démontré, de l'aveu de tout le Public, cet Ouvrage n'eſt cependant pas inutile, puiſqu'il peut contribuer à rendre encore la vérité plus ſenſible & plus victorieuſe. Le plus beau Chapitre de la *Recherche de la Vérité*, ne lui eſt peut-être pas ſupérieur pour la juſteſſe des idées & la netteté du ſtile.

LETTRE d'un Docteur en Médecine à un Maître Chirurgien.

Tom. VIII. des Obſ. pag. 182.

CEt Ecrit attribué à un ſçavant Médecin de la Faculté de Paris, eſt digne d'un honnête homme, & d'un homme d'eſprit, & par cette raiſon il a plu généralement à tous ceux qui ont ces deux qualités. Cette Lettre judicieuſe & bien écrite fait honneur à ſa raiſon, à ſon goût, à ſon Corps. Puiſſe-

t'elle ſervir à diſſiper de triſtes nuages, & à réconcilier ſincérement deux nobles Profeſſions, que des Ecrits polemiques, un peu trop vifs, ont diviſées, & que des Ecrits pacifiques, pareils à celui-ci, peuvent déſormais réunir. *Irarum ſatis eſt.*

RE'PONSE des Chirurgiens aux deux Lettres de M. ASTRUC.

LA politeſſe & la vérité qui a conduit notre plume en rendant compte des Ecrits de ce ſçavant Médecin, nous oblige de dire qu'il a trouvé aſſurément un adverſaire digne de lui. Ses raiſonnemens ſont mis dans le plus beau jour; la diſcuſſion des faits eſt tournée avec autant d'eſprit que de clarté. Peu d'Ecrits polemiques ont autant de grace & de feu. Enfin, l'Auteur connoît l'art de piquer & d'intéreſſer un homme d'eſprit ſur des matières indifférentes pour le commun des hommes, & pour l'homme d'eſprit même.

Tom. X. des Obſ. *pag.* 335.

SECOND MEMOIRE des Médecins contre les Chirurgiens.

Tom. IX. des Jug. pag. 335.

LA redoutable Cominge de la Faculté de Médecine eſt enfin tombée ſur l'Ecole de S. Côme, qui néanmoins en a peu ſouffert, étant à couvert ſous un ſolide blindage. Il s'agit du ſecond Mémoire des Médecins, compoſé par une plume célèbre du Barreau, & qui paſſe pour le meilleur Ecrit polemique produit juſqu'ici en faveur de la Faculté. On y trouve des graces dans l'expreſſion, de la force dans le raiſonnement, un certain pathétique naturel qui frape : d'ailleurs il eſt travaillé avec beaucoup d'art, de méthode & de préciſion. Les faits y ſont énoncés avec une heureuſe briéveté, nul verbiage, nulle déclaration. La Satyre eſt peut-être trop vive en quelques endroits ; mais la paſſion des Parties eſt ordinairement contagieuſe pour l'Avocat. Malgré le mérite de cette Piece, je ne crains point d'aſſurer qu'il ne ſera pas fort difficile de la réfuter.

LIVRES D'HISTOIRE Naturelle, de Phyſique, & de Géométrie.

LE SPECTACLE de la Nature.

Par M. PLUCHE.

C'EST ici l'un des Ouvrages les plus utiles & les plus amuſans, qui ayent paru depuis pluſieurs années. Loin d'être ſurpris du grand ſuccès qu'il a, j'oſe prédire que ce ſuccès ſera durable, & que ce Livre ne ſera oublié qu'avec celui de M. Rollin; c'eſt-à-dire, lorſque notre Nation, qui n'eſt encore que refroidie pour les Lettres, en ſera entiérement dégoûtée, & aura malheureuſement perdu toute ſorte de diſcernement, par rapport aux bons & aux mauvais Ouvrages.

Tom. II. des Obſ. *paſ.* 225.

Il faut avouer que M. Pluche a employé la forme Dialogique d'une maniere qui mérite d'autant plus d'indulgence, qu'il étoit très-difficile de com-

poſer des Entretiens ſur les matières dont il s'agit. Il a ſçu y mêler de tems en tems des réflexions agréables, & même un peu de diverſité de ſentimens. Enfin ſes Entretiens ne laiſſent pas d'avoir fort ſouvent un tour ingénieux & de la vivacité.

Le premier Volume eſt également inſtructif & agréable ; il y a même en pluſieurs endroits beaucoup d'eſprit. Mais il me paroît un peu étrange dans l'onziéme Entretien qui eſt ſur les *Oiſeaux*, que le Prieur prononce de ſuite quatre pages du Livre de l'*Explication de l'Ouvrage des ſix jours*, comme s'il les avoit appriſes par cœur. D'ailleurs ce Prieur, le Comte & la Comteſſe, qui n'ont aucun *caractère particulier*, en ont tous un qui leur eſt commun & qui plaît médiocrement, ſans excepter même le petit Chevalier du *Breuil*, qui n'eſt pourtant qu'un Ecolier. C'eſt l'écueil du ton Didactique qui ſur certaines matières dégénere aiſément en ton de Collége, & fait preſque reſſembler des Dialogues de cette eſpèce à certains Romans Métaphyſiques, Phyſiques & Botaniques que nous connoiſſons. Mais ce petit défaut eſt bien ra-

cheté par la préciſion, la clarté & l'élégance avec laquelle s'expriment les Interlocuteurs que je viens de nommer.

L'Etude de la Nature eſt d'une ſi vaſte étendue, & le pays eſt ſi ténébreux & ſi rempli d'épines, que bien des perſonnes ſe ſentent peu de goût pour le parcourir. Pour ſuivre Deſcartes & Newton, il faut un eſprit préparé par des connoiſſances préliminaires, qui ne ſont pas communes, un eſprit pénétrant, judicieux, conſéquent, qui n'a pas été donné à tout le monde. Mais il ne s'agit ici que de concevoir la cauſe de pluſieurs effets, les uns ordinaires, les autres curieux, & même intéreſſans: leur cauſe eſt démontrée pour tout le monde par des faits ſenſibles, qui éclairent l'ame & réjouiſſent les yeux. On y voit dans des cas préparés les loix uniformes de la Nature qu'elle ſuit dans tout; & par-là on acquiert au moins des idées capables de détruire une infinité d'erreurs populaires. Voilà ce qui a fait juſqu'ici le ſuccès du Livre agréable & curieux ſi connu ſous le titre de *Spectacle de la Nature*. Il n'eſt pour ainſi dire que le Jardin de la Phyſique.

Tom. XIII. des Obſ. *pag.* 140.

L'eſprit s'y proméne avec une pleine ſatisfaction ; il y reſpire un air doux & ſerein ; il n'y trouve aucun obſtacle qui l'arrête. Ce ne ſont point des ſyſtêmes chimériques d'*attraction*, ſubſtitués vainement à des *tourbillons*, ſyſtêmes ſouvent défendus avec autant d'orgueil que d'ignorance, par des eſprits prévenus & bornés, qui meſurent leur intelligence à leur imagination, & qui ſans principes de Phyſique, ſans Géométrie, ſans Dialectique même, à la faveur de quelques Commentaires qu'ils ont lus, & qu'ils croyent entendre, s'érigent en ſublimes Phyſiciens.

L'HISTOIRE des Inſectes,

par M. DE RE'AUMUR.

Tom. VIII. des Obſ. *pag.* 100. Tom. IX. *pag.* 241.

CE ſçavant Académicien eſt un Curieux obligeant, qui n'a rien tant à cœur que d'enrichir l'humanité d'un nombre de connoiſſances auſſi utiles qu'agréables : mais le Curieux eſt toujours guidé par le Philoſophe. S'il aime tendrement les Peuples dont il écrit l'Hiſtoire, ou plutôt, dont il ne fait encore que crayonner les faſtes, il ne ſe laiſſe point ſéduire par ſa tendreſſe ;

il les conſidere avec des yeux critiques. Souvent il les rabaiſſe & leur ôte des propriétés qu'ils ne tenoient que de l'opinion, en déſabuſant ſes Lecteurs de ce que de crédules & ignorans Naturaliſtes leur avoient prêté d'étranger. Il faut qu'un Obſervateur nous apprenne de quelle maniere l'Obſervation a été faite, & les précautions qu'il y a apportées. Cette omiſſion fait qu'on ſoupçonne quelquefois *Goedaert*, de n'avoir pas aſſez examiné, d'avoir cru voir ce qu'il n'a pas trop vu. C'eſt auſſi pour cela que l'Hiſtoire des Animaux par Ariſtote a été peu utile.

Celle des Inſectes eſt écrite avec une exactitude, une clarté & une élégance peu ordinaire aux Naturaliſtes ; ce qui met l'Ouvrage de M. *de Réaumur* fort au-deſſus de tout ce qui a paru juſqu'ici en ce genre. Ce n'eſt pas un Livre frivole & inutile, comme quelques perſonnes ignorantes ou prévenues ſe le perſuadent & oſent le dire.

Il n'eſt point de Naturaliſte qui n'avoue que Geſner, Redi, Ray, Aldovrandus, Goedaert, la Hire, Valliſnieri, ont bien pu guider M. *de Réaumur*, & lui fournir des obſervations & des éclairciſſemens ; mais ils avoueront auſſi

que notre Auteur a bien fait des découvertes qui lui appartiennent, & qu'aucun n'a traité cette matière avec autant de ſoin, d'exactitude & d'agrément que ce docte & ingénieux Académicien.

DESCRIPTION DES DESSEINS, &c. du Cabinet de M. CROZAT.

T. XXIII. des Obſ. *pag.* 285.

CE petit Ouvrage ſçavant & curieux dans ſon genre, eſt de M. *Mariette*, l'un des Hommes de France le plus verſé dans ces matières. On voit ici le Catalogue de toutes ces Piéces, & ſur chaque Article, des Réflexions qui rendent la lecture du Catalogue utile & agréable. La modeſtie de l'Auteur n'eſt pas moins remarquable que ſa capacité ſur ces matières.

LA REPUBLIQUE des Abeilles.

Par M. SIMON.

T. XXVI. des Obſ. *pag.* 327.

SI on conſidere ce Livre par rapport à ce qu'il enſeigne ſur la maniere de gouverner les Abeilles, on ne peut nier que ce ne ſoit un bon Livre, digne de tenir une place honorable dans la Bi-

bliothéque d'une Maiſon ruſtique. Ce ſont d'excellentes inſtructions, & il paroît néceſſaire à tous ceux qui ont des Ruches ; ce qui y eſt enſeigné ſur la façon de faire de l'Hydromel & du Vinaigre, peut le rendre utile à tout le monde.

LA LITHOLOGIE & la Conchyliologie,

par M. D'ARGENVILLE.

C'Eſt un Ouvrage qui, dans ſon genre eſt fort agréable & amuſant. Il renferme des connoiſſances en quelque ſorte néceſſaires à un honnête homme. Le poſſéder, c'eſt pour ainſi dire poſſéder à peu de frais un Cabinet de curioſités naturelles. T. XXXI. des Obſ. *pag.* 73.

La Conchyliologie n'eſt pas une des moindres parties de l'Hiſtoire Naturelle. Cultivée par pluſieurs Sçavans anciens & modernes, & objet de la curioſité, de l'ignorance même, on peut placer cette Science au rang de celles qui ſont plus amuſantes qu'utiles, & qui contribuent à faire paroître moins longue cette courte vie, onéreuſe à tant de perſonnes, ſi l'on en juge par le genre & la diverſité de leurs occu- T. XXXII. des Obſ. *pag.* 169.

pations & de leurs goûts. Cependant cette Science des Coquilles, qui a ſes épines comme toutes les autres, n'eſt pas auſſi frivole qu'elle le paroît. Elle ſert à faire admirer le puiſſant & fécond Auteur de la Nature, & l'Art de la Médecine en tire quelques ſecours pour le ſoulagement des Maladies. Avec quelle méthode & quelle ſagacité l'Auteur a traité la *Lithologie* dans la premiere Partie de ſon Livre ! Il n'eſt ni moins exact, ni moins clair ſur la matière des Coquillages, dont la diverſité n'a preſque pas de bornes. L'art de ces ſortes d'Ecrits, conſiſte principalement dans le choix d'un ordre judicieux & commode ; il s'agit de partager & de réduire méthodiquement tous les genres & toutes les eſpèces ; ce n'eſt que par cet arrangement artificiel, qu'on peut venir à bout de graver dans la mémoire tant d'objets divers.

CATALOGUE du Cabinet de M. de la Roque.

Par M. GERSAINT.

Tom. VII. des Jug. pag. 280.

LE Sieur *Gerſaint*, célèbre par les Catalogues raiſonnés qu'il a coutume de compoſer habillement au ſujet des

des Cabinets des Curieux de ce monde qui paſſent en l'autre, a publié le Catalogue raiſonné de différents Effets rares, contenus dans le Cabinet de M. de la Roque : *quàm multis non indigeo !* Ces raretés étonnent d'autant plus, que leur poſſeſſeur étoit un homme judicieux. Eſt-il bien raiſonnable de vivre avec une triſte & étroite œconomie, d'être mal logé, de renoncer aux douceurs ordinaires de la vie, & à ce qui lie le plus la Société, afin de pouvoir ſans ceſſe accumuler des Curioſités, des Deſſeins, des Bronzes, des Porcelaines, des Lacqs, des Coquilles, &c. *ô curas hominum !* M. Gerſaint, à l'occaſion des Tableaux, qui ſont la partie principale du Cabinet dont il s'agit, fait d'excellentes Remarques qui donnent du prix à ſon Catalogue.

Vers la fin de ce Catalogue, il y a un raiſonnement de l'Auteur ſur les Eſtampes, qu'il eſt bon de lire, ſi on les aime. Par rapport à la Porcelaine, la Réflexion de M. Gerſaint pourra faire plaiſir. Son jugement eſt de poids ſur cette matière.

HISTOIRE NATURELLE des Abeilles,

par M. BAZIN.

Tom. IX. des Jug. *pag.* 324.

CE ſont des Entretiens ingénieux, vifs, amuſans, pleins de ſel, où rien ne manque pour la perfection du Dialogue. La beauté du papier & des caracteres répond au mérite de l'Ouvrage. C'eſt dommage que l'édition un peu fautive n'ait pas été exécutée ſous les yeux du ſçavant Auteur.

DISSERTATION ſur la vertu électrique,

par M. DESAGUILLIERS.

Tom. II. des Jug. *pag.* 49.

LEs expériences les plus intéreſſantes & les plus curieuſes qui ayent été faites ſur cette matière, y ſont expoſées avec beaucoup de netteté, d'exactitude & de préciſion. La premiere Partie de cette Diſſertation, fait, je crois, le mérite le plus conſidérable de l'Ouvrage, par le choix, l'exactitude, & la netteté qui y régnent.

LECONS de Phyſique expérimentale traduites de Cotes.

par M. LE MONNIER.

T. XXX. des Obſ. *pag.* 217.

ON ne peut nier que ce ne ſoit un bon Livre. il eſt vrai quon a dans cet Ouvrage des expériences clairement expoſées ; mais pour leurs explications, quelques-unes m'ont paru un peu chimériques ; & je n'ai point trouvé que les prétendues vérités qu'on en conclut y fuſſent renfermées. On y explique tout par l'attraction & la répulſion. Eſt-ce là de la Phyſique ? Voilà pourtant ce que l'on préfere aux explications juſtes, naturelles, & preſque demontrées de la Phyſique Cartéſienne.

EXAMEN des Leçons de M. de Moliere,

par M. SIGORGNE.

T. XXIII. des Obſ. *pag.* 288.

M. *Sigorgne*, Ecrivain auſſi poli que Phyſicien profond, donne de juſtes éloges à ſon adverſaire dans la Preface de ſon Livre. La capacité & la juſteſſe d'eſprit de l'Auteur, annoncent la ſolidité de ſon Ouvrage.

TRADUCTION des Tranſactions Philoſophiques, par M. BREMONE.

T. XVIII. des Obſ. *pag.* 221.

M. *Bremond* ne s'eſt pas borné à traduire ces matières ; il les a encore ornées de Notes utiles & curieuſes. Tantôt elles remontent aux premiers Auteurs des découvertes, que le Lecteur peu inſtruit prendroit pour entiérement neuves ; tantôt elles indiquent des ſources où l'on peut puiſer de plus grandes lumiéres, des expériences plus ſures & d'une date plus ancienne. Quelques-unes de ces Notes ſont deſtinées à l'Hiſtoire des differentes opinions ſur le même point d'Aſtronomie, de Phyſique, &c. Dans d'autres l'Auteur fait des ſupplémens utiles, ou corrige ce qu'il y a de défectueux. On voit dans ces Notes qu'il n'y a aucune des matiéres traitées dans les *Tranſactions Philoſophiques*, qui ne ſoit à la portée de ſon intelligence. Son attention à les éclaircir d'une maniére hiſtorique, mérite de grandes louanges. J'ai remarqué encore que la plupart des Notes, qui remontent à de plus anciennes découvertes, tournent

à la gloire des ſçavans François.

Quelles lumiéres & quelles connoiſſances ne puiſe-t'on pas dans cet Ouvrage ? Quels ſervices ne rend point au monde entier, une Compagnie qui s'attache principalement à perfectionner les Arts utiles & néceſſaires? Quel avantage en même-tems pour la Société Royale & pour nous, de trouver dans M. *Bremond* un Traducteur ſi fidéle, & un ſçavant ſi multiplié ! T. XXVI. *pag.* 192.

COMMENTAIRE LATIN
ſur les principes Mathématiques de la Phyſique de Nevvton,

par les PP. JACQUIER *&* *le* SEUR.

CE Commentaire eſt fait avec beaucoup de ſoin & de lumiere, ſans diffuſion, ſans obſcurité, ſans charlatanerie, & orné de remarques utiles & néceſſaires. C'eſt à de Sçavans & profonds Philoſophes, tels que nos deux Commentateurs, qu'il convient d'expliquer la Philoſophie de Nevvton, où l'on ne peut nier qu'il n'y ait des Obſervations admirables. Tom. XIII. des Obſ. *pag.* 287.

TRAITE'

de l'Ame des Bêtes,

par M. l'Abbé MACHI.

Tom. XX. des Obſ. *pag.* 173.

SI pour pouvoir expliquer les opérations des Bêtes, il étoit néceſſaire d'admettre la chimére des *formes ſubſtancielles* de la vieille Philoſophie, ou de dire que la matière eſt capable de connoiſſance & de ſentiment, j'avoue que dans cette ſuppoſition, j'aimerois encore mieux embraſſer le ſyſtême des Bêtes Automates ; mais s'il n'eſt pas difficile de ſoutenir un autre ſentiment, admis aujourd'hui par le plus grand nombre des bons Philoſophes, & ſi ce ſentiment eſt également conforme à la raiſon, à une eſpèce de révélation naturelle, & même à la Religion, peut-on ſupporter un ſyſtême, qui heurte le ſens de tous les hommes, & que ceux même qui le font valoir, ne regardent que comme une ingénieuſe hypothèſe, que comme un jeu d'eſprit. De ce nombre eſt ſans doute M. l'Abbé Machi.

Je ne m'arrêterai point à ce qu'il dit, pour établir ſon hypothèſe, ou plutôt celle que Deſcartes a empruntée du fameux Livre de Pereira, Médecin Eſpa-

gnol, intitulé : *Antoniana Margarita.* Ces ingénieuſes ſubtilités ſont connues de tous ceux qui ſont un peu initiés dans le Cartaſianiſme. Dans le Livre dont il s'agit, elles ſont en leur place. Cette matière a donné occaſion à l'Auteur d'orner ſon Ouvrage de pluſieurs Réflexions qui, par cet endroit principalement, font connoître qu'après avoir ſçu cueillir les plus belles fleurs de la Philoſophie, il ſçait encore les aſſembler & les aſſortir. On ſentira aiſément que l'Auteur n'a cherché qu'à égayer ſon ſujet, & qu'à amuſer ſes Lecteurs.

RECUEIL de différens Traités de Phyſique, par M. DESLANDES.

UNE Harangue latine prononcée dans l'Académie d'Utrecht, a fourni le deſſein d'un Diſcours ſur la meilleure maniere de faire les expériences, dont M. Deſlandes a orné ce Recueil ; mais il y a des Obſervations qui, à mon avis, ſont préférables aux préceptes du Philoſophe Hollandois. *Le neuf & l'utile ſortis du Cabinet* de l'Auteur, brillent dans ſes divers Traités, remplis de détails curieux & intéreſſans. Tom. V. des Obſ. *pag.* 169.

L'ARITHMETIQUE raiſonnée,

par M. l'Abbé MOREL.

T. XXX. des Obſ. *pag.* 287.

LA ſcience du Calcul eſt utile dans tous les états, & on a obligation à ceux qui travaillent à la faciliter, & qui ont l'art d'en écarter les épines & d'en retrancher toutes les ſuperfluités. Cet Ouvrage eſt court, méthodique & bien exécuté par l'Imprimeur.

LA GNOMONIQUE,

par M. RIVARD.

T. XXX. des Obſ. *pag.* 286.

CE Traité met les matières dans un nouveau jour, & à la portée de tout le monde. Il applanit ſur-tout les difficultés conſidérables qu'on a trouvées juſqu'ici par rapport à la déclinaiſon des Cadrans, ſoit verticaux, ſoit inclinés.

MESURE du degré du Meridien au Cercle polaire,

par M. de MAUPERTUIS.

T. XXX. des Obſ. *pag.* 242.

LA ſimple connoiſſance de la Sphère ſuffit pour entendre ce Diſcours

qui eſt d'une clarté à laquelle n'ont pas coutume de s'abaiſſer la plupart de ceux qui écrivent ſur ces matiéres. Il eſt auſſi intelligible, que les excellens Dialogues ſur les mondes de M. de Fontenelle. Cependant ce ſont des matiéres neuves, & quelquefois un peu abſtraites. Il n'a pas fallu peu d'art pour les mettre ainſi à la portée de tout le monde, du moins de tous ceux qui connoiſſent la Sphére.

LETTRE SUR LA COME'TE,

par M. de MAUPERTUIS.

CETTE ingénieuſe plaiſanterie, qui peut étonner certaines perſonnes, eſt pleine de ſel, & dans le vrai goût du Docteur *Svvift*. Rien n'eſt plus clair ni plus ſolide que cet Ouvrage.

T. XXIX. des Obſ. *pag.* 25.

DISCOURS
ſur la Paralaxe de la Lune,

par M. de MAUPERTUIS.

APRE'S deux meſures auſſi célébres que celles du degré du Méridien, faites au cercle polaire, & dans l'intérieur de la France entre les deux

T. XXVII. des Obſ. *pag.* 73.

Egliſes Cathédrales de Paris & d'Amiens, il étoit néceſſaire qu'on vît bien-tôt paroître un Ouvrage qui pût nous faire connoître dans toute ſon étendue les grands avantages qu'on doit retirer d'une découverte auſſi importante qu'eſt celle de la vraie figure de la Terre. Mais plus l'objet de cette matière paroiſſoit vaſte & intereſſant, ſur-tout par la maniére dont les plus grands hommes l'ont traitée juſqu'ici, plus il étoit difficile de bien remplir le projet qu'on auroit formé ſur cet Ouvrage, & de l'expoſer d'une maniére qui fût non-ſeulement à la portée des ſçavans, mais encore de tous ceux qui s'intéreſſent au progrès de la Géographie & de la Navigation.

PRINCIPES
ſur le Mouvement & l'Equilibre,
par M. TRABAUD.

T. XXVI. des Obſ. pag. 122.

ON a rendu cet Ouvrage le plus élémentaire qu'il a été poſſible; les propoſitions y ſont démontrées par un raiſonnément ſuivi, conformément à la méthode des élémens de Géométrie, & ſans le ſecours des calculs algébriques. Enfin pour l'entendre, il ſuffit

de ne pas ignorer quelques propoſitions d'Arithmétique, & de la Géométrie élémentaire, qu'on a miſes, pour la commodité du lecteur, à la fin du Traité. Cet Ouvrage eſt regardé par les habiles Phyſiciens comme une des plus grandes productions en ce genre, qui ayent encore paru.

ASTRONOMIE PHYSIQUE,

par M. de GAMACHES.

CE Livre n'eſt à la portée que des grands Phyſiciens, & des habiles Géométres. C'eſt une Géométrie nouvelle, en ce qu'elle eſt appliquée à des choſes qui ne ſont point familiéres. Pour entendre parfaitement ce Livre, il faut encore être verſé dans la Métaphyſique; il demande une profonde & longue méditation, & ce ſeroit en pure perte que je m'étendrois d'avantage ſur cet Ouvrage. En qualité d'Hiſtorien de la Littérature, je me contente de dire qu'il fait honneur à la Nation, à l'Académie, à la maiſon dont M. de *Gamaches* eſt religieux, & au génie qui le lui a fait enfanter.

T. XXVI. des Obſ. *pag.* 62.

DISSERTATION ſur les forces motrices des corps,

par M. de MAIRAN.

T. XXIV. des Obſ. *pag.* 138.

M. de *Mairan*, ſans autre motif que l'amour de la vérité qu'il recherche toujours dans ſes ſçavantes Diſſertations, ſe déclare pour l'opinion Cartéſienne, qui eſt auſſi la plus commune. Il a accompagné ſa Diſſertation d'une Lettre à Madame du Châtelet, dans laquelle il reléve avec autant de politeſſe que de force, quelques-unes des fautes où il prétend qu'elle eſt tombée ſur ce ſujet. Il a fait entrer dans cette Lettre tout ce qui peut concourir à la perfection d'un Ouvrage. Je veux dire la netteté & la préciſion, la politeſſe du ſtile & la ſolidité des raiſons.

LA GE'OGRAPHIE & les Elémens d'Aſtronomie à l'uſage des Négocians,

par PANKOUKE.

T. XXIV. des Obſ. *pag.* 71.

CEs deux Ouvrages ne me paroiſſent pas plus *à l'uſage des Négocians*, qu'à l'uſage de toute autre per-

ſonne. Nous avons d'autres Livres ſur ces matiéres, plus méthodiques, plus clairs, plus ſçavans, à l'uſage de tout le monde.

ELE'MENS D'EUCLIDE, réduits à l'eſſentiel de ſes principes.

CET Ouvrage m'a paru écrit avec beaucoup de méthode & de clarté. l'Auteur a donné aux propoſitions *d'Euclide* leur vrai ordre Géométrique; il en facilite la démonſtration, les démontre, fait les ſcholies néceſſaires, en tire les juſtes conſéquences, & indique l'uſage de ces propoſitions. Il a pris ſoin d'expliquer d'abord la matiére dont on propoſe les vérités qu'on prouve ordinairement en Géométrie & dans les autres parties des Mathématiques. Il a eu ſoin de marquer les propoſitions & les corollaires, qui méritent une attention ſinguliére. La même méthode regne dans le Traité de la Trigonométrie élementaire joint aux Elémens *d'Euclide*. On ne peut que donner des louanges aux perſonnes habiles qui, comme l'Auteur, cherchent à applanir les difficultés des ſciences.

T. XXII. des Obſ. *pag.* 215.

ELEMENS DE GE'OME'TRIE,

par M. RIVARD.

Tom. XVII. des Obſ, *pag.* 229.

CET Ouvrage paſſe avec raiſon pour le plus clair, & le plus méthodique qui ait paru en ce genre. M. *Rivard* paſſe pour avoir ſçû réunir la facilité de la méthode avec la rigueur de la démonſtration. Faut-il s'étonner que ſon excellent Ouvrage ait été adopté par l'Univerſité de Paris, où il tient lieu de cayers aux Profeſſeurs ?

ELEMENS DE GE'OMETRIE,

par M. de LANTHENE'E.

Tom. XIV. des Obſ. *pag.* 236.

CET Auteur explique fort clairement, ſans le ſecours des proportions, & par des démonſtrations, la plûpart nouvelles, tous les principes de la meſure de l'étendue.

M. de *Lanthenée* n'a prétendu exclure de ſes Elémens que le cinquiéme Livre d'Euclide, qui eſt proprement celui des proportions ; puiſque lui ſeul a pour objet la grandeur en général. Il en eſt a peu pres de ce Livre par rapport aux autres, comme de la Logique à l'égard de tous les raiſonnemens

juſtes qui ſe font, qui ne peuvent pas, quoiqu'ils ſoient des ſuites des régles de la Logique, former un corps de Logique, ni être appellés proprement Logique. Ainſi toutes les raiſons, & par conſéquent les proportions qui réſultent de la comparaiſon des figures planes, de leurs côtés, de même que de leurs ſolides, & toutes les démonſtrations qu'on propoſe ſur cela, ne peuvent être appellées *Traités de Proportions* qu'improprement. On peut donc dire que ces choſes étant démontrées par M. de *Lanthenée*, ſans égard au cinquiéme Livre d'Euclide, elles le ſont ſans le ſecours des Proportions.

LA FIGURE DE LA TERRE, déterminée par les Obſervations.

M. de Maupertuis s'eſt chargé de communiquer au Public cette opération, & la maniere dont elle a été faite. Les vrais Sçavans ne craignent pas la lumière ; leur réputation leur eſt moins chere que la vérité ; ſûrs de leur zèle & de leur application, ils expoſent avec ingénuité leurs découvertes, & la route qu'ils ont ſuivie pour y parvenir ; & ils ſont per-

Tom. XIV. des Obſ. *pag.* 145.

ſuadés que c'eſt l'unique moyen d'en établir la juſteſſe & la certitude. Vous trouverez cet eſtimable caractère dans le Livre de M. de Maupertuis, écrit avec autant d'eſprit que de préciſion.

Quelle ſatisfaction pour les Lecteurs de voir ces Obſervations ſans aucun changement poſtérieur. Le Diſcours ſur la meſure du Méridien au cercle Polaire, eſt une relation fidéle & intéreſſante du Voyage des Académiciens dans la Lapponie, & des moyens qu'ils ont employés, pour réuſſir dans leur entrepriſe. On eſt attendri en la liſant ! Que de périls affrontés ! quel courage ! quelle conſtance ! Rien n'eſt plus digne d'admiration. Les conquètes que projette l'eſprit, inſpirent une ardeur encore plus vive, que celles qui illuſtrent l'Héroïſme guerrier. Quel bonheur pour la Société qu'il y ait des ames entraînées par la paſſion de ſçavoir, qui ſacrifient leur ſanté & même leur vie, pour faire des découvertes ſi nobles & ſi utiles ! Peut-on leur marquer aſſez de reconnoiſſance, & leur donner aſſez de louanges ? L'Antiquité leur eût peut-être décerné les honneurs de l'Apothèoſe.

OUVRAGES
DE RELIGION ET DE DEVOTION.

LE NOUVEAU TESTAMENT,
traduit en François avec des Notes.

C'EST la célebre traduction du P. *Bouhours.* Les Notes qui éclarciſſent le Texte, ſont tirées des meilleurs interprêtes de l'Ecriture, & ſur-tout de *Ménochius.* On ſentira que ces Notes ſont d'une main très habile, & que l'ordre, le choix, le ſtile, rien n'y eſt négligé. Elles avoient déja paru & avoient été goûtées univerſellement. Cet Ouvrage eſt à l'uſage de tout le monde, & le préjugé même ne peut lui refuſer ſon eſtime. Nous n'avons jamais eu rien de meilleur en ce genre. La concordance des quatre Evangeliſtes eſt expoſée ici avec beaucoup de clarté & de méthode.

T. XXIV. des Obſ. *pag.* 238.

PARABOLÆ EVANGELICÆ Myſteria,

par l'Abbé VALLART.

T. XXVIII. des Obſ. *pag.* 143.

L'AUTEUR de ce Livre doit être d'un grand ſecours à la jeuneſſe, qui commence à étudier le Latin. Il a choiſi les Paraboles de l'Evangile, les principaux Myſtéres & les Miracles de Jeſus-Chriſt ; & il les a mis dans un Latin proportionné à la foibleſſe des commençans. Toutes les expreſſions ſont propres : nulle inverſion, nulle ellipſe, nulle figure. Quand on commence à apprendre une langue, c'eſt bien aſſez d'avoir à retenir la ſignification & la modification des mots, ſans être obligé de ſe peiner par rapport à leur conſtruction. Si mon ſuffrage ſuffiſoit pour faire adopter l'excellente méthode de cet Auteur, tous ceux dont la profeſſion eſt d'enſeigner la Langue Latine, n'en ſuivroient pas d'autre. Il arriveroit de-là, que tant d'Enfans ne ſeroient plus rebutés par les difficultés du Latin, & que cette Langue admirable ſeroit dans la ſuite plus communément & plus parfaitement entendue.

LA SCIENCE
de l'Ecriture Sainte diviſée en quatre Tables,

par M. MACE'.

LA méthode de ces tables eſt une des choſes les plus ſurprenantes. 1°. On y voit d'un coup d'œil les citations rangées ſuivant l'ordre des matiéres, les genres, les eſpèces, & les différences, qui y ſont diſtinguées par des diviſions & des ſous-diviſions. 2°. On y trouve les endroits difficiles de l'Ecriture expliqués en peu de mots, ſelon le ſens des Peres & des Interprêtes, ainſi que les plus ſolides preuves des articles de la révélation. 3°. Les Prédicateurs y peuvent trouver ſur le champ des matériaux pour des diſcours Chretiens ſur toutes ſortes de ſujets. Pour bien concevoir tout l'Art de ces Tables, qui ſont le fruit d'une profonde étude & d'un prodigieux travail, il faut jetter les yeux deſſus, & les examiner avec quelque attention. L'art en eſt merveilleux, & elles me ſemblent devoir être d'une très-grande utilité à tous ceux qui veulent étudier l'Ecriture Sainte, & ſur-tout aux Théologiens. On

T. XXVIII. des Obſ. *pag.* 263.

ne ſçauroit trop employer de moyens pour faciliter cette étude, qui eſt très-difficile par elle-même.

TRADUCTION des Pſeaumes.

Tom. I. des Jug, pag. 217.

LE plan du Traducteur eſt de donner le Texte Latin de la Vulgate entre ſa verſion litérale & ſa traduction Poëtique ; ce qui forme trois colomnes à chaque page. Ce qu'il appelle traduction littérale, conſiſte dans les mots du Texte rendus mot à mot en François. Mais il n'eſt pas toujours fidéle à ſa méthode & il ſe ſert quelquefois de périphraſes ou d'autres tours. Quelquefois il ponctue différemment le Texte, pour y trouver des ſens que perſonne n'y avoit attachés avant lui. Il change même la ſignification naturelle des termes les plus vulgaires. L'Auteur qui déclare ne ſçavoir point l'Hebreu, n'a fait aucun uſage des Commentateurs, tels que *Tirinus*, *Simon de Muis*, *Ferrand*, M. l'Abbé *Bellanger*, & autres. Il s'eſt borné au ſeul Texte de la Vulgate, & après l'avoir médité durant dix ans, ſans avoir aucunement recours aux traductions litterales du Texte original, ni à celle des Septante,

ni aux Interprêtes, il a ſçû y trouver des ſens particuliers, qui n'étoient encore tombés dans l'eſprit de perſonne; enſorte que ce Traducteur eſt vraiment original dans ſon genre. En ſuivant cette méthode particuliére, il lui a été impoſſible de ne ſe pas tromper fort ſouvent. On ne peut trop le louer de s'être attaché à la Vulgate; mais dans les endroits obſcurs & inintelligibles, il devoit imiter M. de *Sacy* & tous les Traducteurs, qui ont eu recours au Texte original & à la verſion des Septante.

A l'égard de ſa traduction qu'il appelle *Poëtique*, ce n'eſt rien moins qu'un ſtile poetique. L'auteur y prend ſeulement un peu plus de liberté que dans ſa verſion littérale. D'ailleurs, dans l'une & l'autre traduction, ſon langage eſt un peu barbare. Une partie des dix années qu'il a conſacrées à l'étude des Pſeaumes, auroit dû être employée à l'étude des régles & des uſages de la langue Françoiſe. Quoi de plus doux & de plus coulant que la verſion de *Sacy*? Ici c'eſt un langage qu'on n'a jamais entendu.

Mais n'y a t'il rien de louable dans cet Ouvrage? On en peut louer les No-

tes qui accompagnent chaque Pſeaume. Elles ſont édifiantes, & d'une morale ſaine. Le Traducteur ſe ſouviendra qu'une traduction ſervilement littérale eſt preſque toujours burleſque.

LA CITE' DE DIEU de Saint Auguſtin, traduite par M. LOMBERT.

Tom. IV. des Obſ. *pag.* 235.

C'EST une entrepriſe louable d'avoir fait revivre un excellent Ouvrage qui, conſidéré du côté du ſtile ſi énergique & ſi élégant, nous rappelle le Siécle fortuné de Louis XIV. où les vraies beautés de la Langue n'étoient pas remplacées par la puérile affectation des termes nouveaux & des penſées recherchées. Que ne dirois-je pas, ſi j'entreprenois de louer l'original ? Il n'y a qu'un vaſte génie qui ait pu enfanter un Ouvrage auſſi étendu, ſaper les fondemens du Polytheiſme, & ſaiſir toute la grandeur & la majeſté de la Religion Chrétienne ; voilà en deux mots le plan de la *Cité de Dieu*, où brillent la profonde érudition & la force du raiſonnement. C'eſt d'ailleurs un tréſor de littérature, dont ceux qui étudient l'antiquité ne peuvent ſe paſſer.

TRAITE' DU FORMULAIRE,

par l'Abbé de la CHAMBRE.

ON a prétendu par cet Ecrit, où toutes les matiéres qui concernent le Janſéniſme ſont doctement & ſommairement diſcutées, épargner une lecture, ſouvent auſſi inutile qu'accablante, à ceux qui ſont d'humeur de tourner leur triſtes études vers cette partie moderne & très-épineuſe de la Théologie, qui fait bien ſouvent négliger & ignorer même abſolument toutes les autres. Tom. VII. des Obſ. *pag.* 49.

Cet Ouvrage Théologique contient l'Hiſtoire abregée du Janſéniſme en forme de controverſe, dans un ordre très-exact, avec une infinité de diſcuſſions ſur des faits particuliers, & ſur les differens ſyſtêmes, ſoit des Janſéniſtes, ſoit de leurs adverſaires, par rapport à l'obligation de la ſignature du fameux Formulaire d'Alexandre VII. Une matiére ſi vaſte y eſt traitée dans toute ſon étendue, & cependant avec une louable briéveté.

Je goûte beaucoup plus la ſeconde partie de ce Traité, que la premiére: elle eſt plus intéreſſante, & elle ſatiſ-

fait beaucoup plus l'eſprit. On y trouve des choſes qu'on ne voit point ailleurs.

L'Auteur promet de donner un Traité ſur la Grace. Si ce nouvel Ouvrage eſt auſſi précis, auſſi clair, auſſi méthodique que le Traité ſur le Formulaire, il ſera d'une extrême utilité, non ſeulement à ceux qui ont les mêmes ſentimens que l'Auteur ſur ces matiéres, mais encore aux perſonnes qui penſent différemment. Celles-ci y verront la force ou la foibleſſe de leurs principes & de leurs preuves, peut-être mieux & avec moins d'embarras que dans les Livres mêmes de leur parti; parce que l'Auteur ne diſſimule ni n'affoiblit aucune objection importante, & ce n'eſt pas le moindre mérite de ſon Livre.

EXPOSITION de la Doctrine Chrétienne, par le P. BOUGEANT.

T. XXVI. des Obſ. *pag.* 168.

C'EST un Ouvrage ſçavant, ſolide, & bien écrit. Le diſcours contre les incrédules, qui eſt à la tête, eſt fort éloquent. Ce Livre eſt diviſé en trois parties, qui ſont trois Catéchiſmes:

mes : l'Hiſtorique, le Dogmatique & le Pratique. Cette derniére partie pourroit paſſer pour un Ouvrage Aſcétique.

ŒUVRES DE S. JUSTIN,

par Dom MARAN.

CETTE édition complette & exacte, accompagnée de diſcours, de notes ſçavantes & de tables, étoit attendue avec impatience. Les œuvres de Saint Juſtin ſont d'une extrême importance par rapport aux fondemens du Chriſtianiſme, cet Auteur étant un des premiers Martyrs de l'Egliſe, & ayant vécu peu de tems après le ſiécle des Apôtres. Comme il étoit fort ſçavant, & qu'il portoit même le nom de *Philoſophe*, on trouve dans ſes Ouvrages des éclairciſſemens curieux par rapport à l'ancienne Philoſophie de Platon & de Pythagore. On lit à la tête de cette édition une longue & ſçavante Préface, qui équivaut à un Livre particulier. T. XXX. des Obſ. *pag.* 334.

De qui l'Egliſe & la République des lettres avoient-elles droit d'attendre un travail auſſi important, que d'une Congrégation qui les a juſqu'ici enrichies de tant de belles & curieuſes éditions ; T. XXXIII. *pag.* 49.

qui continue de renfermer dans ſon ſein tant de laborieux ſçavans ; qui eſt l'aſile des langues de l'antiquité, & dont les tréſors d'érudition, qui égalent ceux de ſes vertus, ſurpaſſent toutes les richeſſes périſſables?

TRAITE' DES SACREMENS,

par le P. MERLIN.

Tom. IX. des Jug. *pag.* 82.

C'Est un Ouvrage ſçavant & digne d'être lu non-ſeulement des Théologiens, mais encore de tous ceux qui aiment les matiéres Eccléſiaſtiques. Cet Auteur joint à une profonde érudition des raiſonnemens fort ſolides qui dévoilent ce qu'il y a de plus curieux dans l'antiquité ſacrée. Il ne laiſſe pas de traiter auſſi d'autres queſtions Théologiques qui ont rapport à ſon ſujet.

SEMAINES EVANGE'LIQUES,

par l'Abbé DEBONNAIRE.

Tom. IV. des Obſ. *pag.* 241.

CE ne ſont ici ni des ſpéculations ſtériles, ni des minuties de pratique, indifférentes pour la réformation du cœur, ni des queſtions de controverſe qui apprennent à douter de ce qu'on

doit croire, ni des *myſticités frivoles.* Ce ſont des refléxions morales d'un ſtile pur, élégant, précis, & néanmoins plein de force & d'onction, pour tous les jours de l'année, dont le ſujet eſt tiré de l'Epitre & de l'Evangile de chaque Semaine.

C'eſt un Recueil de refléxions, préſervées de ce qui dégoûte le plus dans la morale, qui eſt la proxilité & la trivialité. Le tour en eſt vif, & va également à l'eſprit & au cœur. Il ne faut point être dévot de profeſſion pour trouver ce Livre à ſon uſage; il ſuffit d'avoir de la religion, & de ſe plaire dans une conſcience pure.

PROGRE'S
de l'Etabliſſement pour les Savoyards,
par M. l'Abbé de PONTBRIAND.

ON ne peut lire cet écrit édifiant & curieux, ſans admirer les reſſources d'une piété zélée & induſtrieuſe, & ſans en être attendri. L'établiſſement dont il s'agit, n'a rien qui reſſemble à ces Confrairies ſi connues, ni à ces autres projets de piété, dont l'utilité eſt moins ſenſible. C'eſt ici un établiſſement qui tend à inſpirer de la Re- Tom. VIII. des Obſ. *pag.* 185.

ligion, & par conſequent des mœurs, à cette portion de la République, qui pour être la plus vile, n'en eſt pas moins digne d'attention, puiſque tous les Citoyens ont un rapport néceſſaire à ceux dont il s'agit. Le fruit que le pieux Auteur de cet écrit prétend avec raiſon que le public doit retirer de la formation des mœurs de tous ces bons Ouvriers dont il fait mention, intéreſſeroit infiniment une grande partie du Public, ſi pluſieurs autres gens de cette eſpèce, & ſur tout ceux qui conduiſent les voitures publiques, acquéroient de la Religion & des mœurs Chrétiennes: on les verroit moins yvrognes, moins brutaux, moins injuſtes. Mais le zéle a ſes bornes & ſes dégrés. Je ne puis m'empêcher de conſidérer cette ſainte inſtitution, comme une des choſes les plus ſalutaires, qu'une piété vive & éclairée ait pû inventer. Il en réſulte des conſéquences admirables pour le bien de l'Etat, pour la ſureté publique, pour la Police extérieure de la Ville, pour le maintien de la ſubordination, pour la paix des familles, pour l'édification de l'Égliſe, & pour le ſalut d'un grand nombre de perſonnes.

PSEAUTIER
distribué ſuivant le Breviaire de Paris.

L'EDITION de ce Pſeautier eſt dans ſon genre auſſi bien exécutée que celle du *Breviaire* même. Si les Hymnes avoient été traduites en Vers, elles auroient plus frappé l'eſprit: l'ornement de la meſure, de la cadence, & de la rime en auroit rehauſſé le mérite. Mais outre qu'il eût fallu en ce cas que les Vers euſſent été faits par un grand Maître, rien n'étant plus inſupportable que des Vers médiocres, on auroit encore été obligé de ſacrifier ſouvent la fidélité à l'élégance; & d'ailleurs, où trouver aujourd'hui un grand Poëte, capable de mettre de l'onction dans un Ouvrage de piété? La traduction des Hymnes m'a paru élégante, noble & touchante.

Tom. IX. des Obſ. *pag.* 267.

LETTRES
ſur differens ſujets de morale & de piété,
par *M. l'Abbé* BOILEAU.

IL faut avouer que le ſtile de ces lettres eſt vif & ingénieux, quoiqu'un peu trop oratoire: mais y trouve-t'on

Tom. XI. des Obſ. *pag.* 238.

ces tours fins & delicats, ces idées élevées, cette juſteſſe de raiſonnement, qui ont donné tant de vogue aux Lettres de M. l'Abbé *Duguet?* Du reſte il y a dans cet Ouvrage un grand nombre de beaux traits de Morale.

NOUVEAUX MOTIFS de converſion,

par M. le Chevalier de MOUHY.

Tom. XIV. des Obſ. *pag.* 70.

M. le Chevalier de *Mouhy*, dont la plume ſi féconde a paru ſtérile depuis quelques tems, vient enfin de publier un petit Ouvrage, d'un genre bien different de ceux qui ont juſqu'ici formé ſa réputation. A la tête de celui-ci eſt une Préface, où il tâche de juſtifier ſes premiers travaux: il y fait entendre d'une maniére fort touchante, qu'il eſt une des principales victimes de la funeſte proſcription des Romans. L'auteur fait ſentir une eſpèce d'Analogie entre ce Livre & ceux qu'il a publiés juſqu'ici. Ses Romans, ſelon lui, étoient *une maniére de moraliſer*, & de porter dans les cœurs les ſemences du ſentiment & de l'honneur. Avec les mêmes vûes, il a recours aujourd'hui à une autre fiction, qui eſt

celle du dialogue ; il établit d'abord un lieu où la ſcène ſe paſſe, & il y a joint des Sommaires qu'il appelle des *intermédes* ; tout cela, dit-il, dans le deſſein d'exciter les hommes à la pratique de la vertu, eſpérant par ce moyen que *ſa morale ſera luë de toute la jeuneſſe*. Il s'agit d'une morale chrétienne & des plus édifiantes : ce qui a fait dire à M. l'Abbé du *Reſnel* dans ſon Approbation, *qu'il croit que le Public applaudira aux bonnes intentions de l'Auteur.*

AVIS SALUTAIRES d'un Philoſophe Chrétien.

C'Est la traduction du Livre de *Rauracus*, intitulé *Chriſtianæ Philoſophiæ medula*. On y remarque une piété tendre & affectueuſe, & la morale Chrétienne y eſt par tout expoſée avec une ſimplicité touchante. Le Traducteur auroit dû, ce me ſemble, nous inſtruire du tems où ce Livre a été compoſé en latin, & nous faire au moins connoître la perſonne & la profeſſion de l'Auteur, dont bien des gens n'ont jamais oui parler. Du reſte, le ſtile du Traducteur eſt pur & élégant.

Tom. XXI. des Obſ. *pag.* 238.

PENSE'ES MORALES,

par le P. AVRILLON.

T. XXIII. des Obſ. *pag.* 239.

LE ſuccès des Livres de piété compoſés par le P. *Avrillon*, célèbre Prédicateur de l'Ordre des Minimes, ne peut que prévenir en faveur de cet Ouvrage. Il faut qu'il y ait des moralités pour toutes ſortes de lecteurs : Paſcal, Malebranche, Nicole, du Guet, &c. ſe font lire avec empreſſement par des eſprits élevés, qui veulent trouver des raiſonnemens mis dans un beau jour, & dans un ſtile fin & délicat. Mais le gros des hommes s'accomode mieux d'une morale moins ſublime, plus affectueuſe & plus pathétique, qui ſaiſit encore plus le cœur que l'eſprit. Tel eſt le caractére de la morale du P. *Avrillon* ; il fait des peintures vives de la vertu & du vice ; ſouvent le Prédicateur efface le Moraliſte. Le zele de la converſion des pécheurs le dévore ; il cherche partout à les ramener à Dieu, & par ſes peintures il donne de l'éclat à ſes raiſonnemens, appuyés de beaux Paſſages de l'Ecriture & des Peres.

IMITATION de Jeſus-Chriſt.

ETIENNE *Savoye*, Libraire, a donné une très belle Edition *in*-8°. & en gros caractères de *l'Imitation de Jeſus-Chriſt*, traduite en François. Cette traduction eſt une des meilleures, en ce qu'elle eſt ſimple, exacte & touchante. Je ne ferai point ici l'éloge de l'original, qui après l'Ecriture Sainte eſt le premier de tous les Livres de Piété. Malgré l'onction qui y eſt répandue, ſon ſtile plat & barbare ne convient pas cependant à tout le monde; mais ce defaut diſparoît dans une bonne traduction. Celle du ſieur de Beuil, qui a eu tant de vogue, a conſervé l'onction, mais elle a, quant au ſtile, un peu du defaut de l'original.

T. XXVI. des Obſ. *pag.* 142.

TRADUCTIONS des Confeſſions de S. Auguſtin.

LA traduction de M. d'Andilly ſeroit ſans contredit la meilleure, s'il eût travaillé ſur un texte fidéle. Mais le défaut d'exactitude qu'il ne pouvoit éviter, par ce qu'il n'y avoit point en-

T. XXVII. des Obſ. *pag.* 304.

core alors d'édition correcte des Ouvrages de *S. Auguſtin*, rabaiſſe beaucoup ſa traduction, ſans cependant diminuer de l'eſtime dûe au Traducteur. Du côté de la correction, la traduction de *Dubois* devroit être préférable à celle de d'Andilly, puiſque le premier a traduit ſur l'édition des Benédictins. Mais Dubois n'entend pas toujours ſon Auteur, à qui il fait dire éloquemment toute autre choſe que ce qu'il a penſé.

Les défauts de ces traductions ont engagé Dom Jacques Martin, de la Congrégation de ſaint Maur, à donner au Public une nouvelle édition des Confeſſions de Saint *Auguſtin*. Cet Ouvrage eſtimable par bien des endroits, l'eſt ſurtout pour la pureté du texte & la fidélité de la traduction.

Qu'il me ſoit permis de remarquer en général, 1°. Que la plupart des traducteurs, au lieu de conformer leur maniére d'écrire à celle de l'Auteur original, qu'ils traduiſent, defigurent le ſtile de l'original, pour l'accommoder au leur. Dubois, par exemple, fait parler Ciceron & Saint *Auguſtin* ſur le même ton. Quelle difference cependant entre ces deux génies, & entre ces deux ſtiles ! Pourroit-on s'empêcher de re-

connoître une certaine dureté Affricaine, qui régne dans la maniére d'écrire de *Saint Auguſtin*, & qu'on remarque dans Victorin, Nemeſianus,& les autres Ecrivains nés ſous le même climat?

En ſecond lieu, s'il eſt difficile de bien traduire un Hiſtorien Latin, quelles difficultés ne rencontre-t-on pas, en traduiſant un Ouvrage plein de la Métaphyſique la plus abſtraite tel que les Confeſſions de Saint *Auguſtin*? Le diſcernement néceſſaire pour bien raconter des faits, eſt une qualité moins rare dans un Ecrivain, que la ſagacité qu'il faut avoir pour ſaiſir des penſées fines & ſubtiles, pour en demêler d'obſcures, & pour parler clairement ſur des matiéres qui ſont quelquefois l'écueil de l'eſprit humain.

A l'égard de la nouvelle traduction, les defauts de ſtile, qui ne ſont pas en grand nombre, ſemblent rachetés par la fidélité du Traducteur. C'eſt une copie aſſez reſſemblante, mais qui pourroit en quelques endroits être un peu mieux peinte.

LA PERFECTION Chrétienne de Rodriguez, Jéſuite, traduite par l'Abbé REGNIER DES MARETS.

T. XXIX. des Obſ. *pag.* 263.

C'EST un des meilleurs Livres aſcétiques que nous ayons ; & cette traduction Françoiſe eſt excellente. Au reſte un Jéſuite n'eſt pas l'éditeur de cette traduction nouvellement réimprimée : c'eſt tout le contraire.

CONSOLATIONS Chrétiennes.

Tom. III. des Jug. *pag.* 114.

IL y a beaucoup de piété & d'onction dans cet Ouvrage, qui eſt ingénieuſement écrit. On y ſent que l'Auteur eſt plein des vérités qu'il expoſe d'un ſtile touchant & varié. Pour donner un air neuf à des moralités rebatues, il employe quelquefois des penſées & des expreſſions peu connues. Cet Ouvrage renferme plus de mouvemens que de raiſonnemens : il s'adreſſe plus au cœur qu'à l'eſprit.

OUVRAGES
DE CARACTERES ET DE MORALE.

AVIS
d'un Oncle à ſon Neveu,
par M. DUPUY.

IL s'en faut bien que cet Ouvrage ſe faſſe lire agréablement. Outre que cette qualité d'Oncle n'eſt pas fort aimable, ſelon cet Apophtegme ancien, *ne ſis mihi patruus*, il n'y a que des lieux communs de Morale. C'eſt une froide imitation des Avis ingénieux & ſolides donnés par une Dame illuſtre à ſes enfans. M. *Dupuy* a déja publié des Inſtructions d'un Pere à ſa Fille, & à ſon Fils; en voici d'un Oncle à ſon Neveu. Voyez où cela iroit, ſi ces ſortes d'Ouvrages étoient à la mode: on paſſeroit en revûe tous les dégrés poſſibles de parenté; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que par un leger changement dans les titres des Livres, le nombre en deviendroit prodigieux. Car qui

Nouvel. du Parn. Tom. II. *pag.* 36.

empêchera de faire des repréſentations d'un Fils à ſon Pere, d'une Fille à ſa Mere, d'un Neveu à ſon Oncle, &c. Peut-être que ces faiſeurs de repréſentations ne raiſonneroient pas le plus mal. Au reſte, ce que je dis, ne tend qu'à faire voir l'inutilité de ces ſortes de Livres, où l'on répéte faſtidieuſement une Morale triviale.

ESSAIS SUR DIVERS SUJETS de Littérature & de Morale, par M. l'Abbé TRUBLET.

Tom. I. des Obſ. pag. 121.

IL paroît que le judicieux Auteur de cet Ouvrage s'eſt propoſé d'éviter les écueils ordinaires à ces ſortes de Livres, la ſéchereſſe, la froideur, la trivialité; & que ſans prendre la Bruyere pour modèle, il a craint également de reſſembler à ces triſtes & ennuyeux Moraliſtes qui prennent la peine d'écrire populairement ce que tout le monde ſçait, & à ces précieux Diſcoureurs, dont l'art ſe borne à revêtir d'expreſſions extraordinaires les idées les plus communes. On ne trouve ici ni négligence ni affectation. Si l'Auteur riſque quelques termes, il le fait avec une ſage retenue & avec cette précaution mo-

deſte, qu'exige le reſpect dû au Public.

Quoique la Morale paroiſſe aujourd'hui épuiſée, & qu'il ſemble qu'on ne doive plus la manier que pour la mettre en action, on ne laiſſe pas de trouver ici dans ce genre, pluſieurs choſes également ſolides & agréables. Par rapport à la Littérature, je vous avoue que l'article que j'ai lu avec le plus d'attention, eſt celui qui concerne la *Critique des Ouvrages d'eſprit*. L'Auteur ſe déclare en pluſieurs endroits de ſon Livre partiſan de certains Ecrivains célèbres, que la critique a humiliés. Cependant il traite ce ſujet avec beaucoup de modération & d'équité, & il ne s'emporte point, à l'exemple de pluſieurs, contre ceux qui eſſayent de remédier aux abus du bel eſprit.

Quelque cas que je faſſe du Livre de M. l'Abbé *Trublet*, je prévois néanmoins qu'il ne ſera pas fort goûté par ſix ſortes de perſonnes, 1°. Par ceux qui n'aiment la Morale, même la plus judicieuſe, qu'autant qu'elle eſt animée par des Peintures vives, par des Portraits d'après nature, par les traits piquans d'une Satyre délicate : telle eſt la Morale de la Bruyere. 2°. Par ceux

qui voudroient qu'au défaut de cette maniere d'inſtruire, on eût approfondi les ſujets, & qu'on les eût traités avec des raiſonnemens plus ſuivis & plus étendus : telle eſt la Morale de Nicole. 3°. Par ceux qui croiront qu'on s'eſt défié de leur intelligence, lorſque pour faire ſentir une maxime ſerrée, on y a collé fréquemment un petit exemple d'imagination ; comme ſi ce Livre avoit été écrit pour les eſprits très-bornés, & pour les perſonnes illétrées. 4°. Par les ennemis de tout ce qui paroît ton Didactique. 5°. Par des Lecteurs dédaigneux & injuſtes, qui rebutent un Ouvrage, lorſque tout n'y eſt pas neuf & important. 6°. Enfin, par ceux qui regarderont comme l'effet d'une prévention ſervile, une admiration prodiguée à certains Ouvrages & à certains Auteurs qui ne ſont pas généralement goûtés du Public, fort éloigné aſſurément de les regarder comme des modèles. Ceux-là, je crois, formeront le plus grand nombre des Contempteurs de ce Livre, s'il peut y en avoir.

En revanche il ſe trouvera auſſi des perſonnes qui goûteront dans l'Ouvrage de M. l'Abbé *Trublet* une Morale ſenſée, expoſée avec une élégante pré-

ciſion. Les choſes communes ou peu importantes, mêlées de quelque choſe de neuf, leur plairont par la maniere ſpirituelle dont elles ſont exprimées. Loin de condamner les exemples, elles les regarderont comme un innocent artifice, pour prévenir le triſte effet du précepte. A l'égard des Eloges, comme ils tombent la plûpart ſur un Ecrivain très-célèbre, à qui perſonne ne peut refuſer de l'eſtime, on doit pardonner à l'Auteur de l'avoir nommé & loué tant de fois. On pourra même envier à ce fameux Ecrivain l'avantage d'être eſtimé, &, pour ainſi dire, adoré d'un homme de beaucoup d'eſprit, dont la ſageſſe & les mœurs douces ſont ſi parfaitement peintes dans ſon Livre.

La nouvelle Edition de cet Ouvrage eſt plus correctement imprimée que la premiere, quoiqu'elle ne ſoit pas exempte de fautes. Les régles qu'il donne pour la Critique ſont la plûpart juſtes & ſages. M. l'Abbé *Trublet* ne penſe pas moins délicatement ſur les Matières de Morale, que ſur celles du bel eſprit. Il me ſemble même qu'il y a en général plus de ſolidité & de juſteſſe dans les réflexions qu'il fait ſur les mœurs. Je crois pouvoir faire ici une

Tom. VIII. des Obſ. *pag.* 241.

réflexion générale ſur le Livre de M. l'Abbé *Trublet*, c'eſt que plus les articles qu'il traite ſont étendus, plus ils ſatisfont l'eſprit, plus il fait voir d'eſprit & de raiſon. Si l'on eſt arrêté en quelque endroit, il faut s'en prendre le plus ſouvent à la briéveté des Réflexions, & peut-être à la modeſte crainte que l'Auteur a eue d'ennuyer ſon Lecteur, ou à l'excès d'honneur qu'il lui fait quelquefois, en comptant trop ſur ſa pénétration. On eſt bien-aiſe, en liſant de faire uſage de ſon intelligence; mais on eſt fâché auſſi d'y mettre trop du ſien, & d'être quelquefois réduit à diſputer contre ſoi-même, ou contre l'Auteur. Si ce que je dis ici excuſe en général cet Ouvrage, il excuſe auſſi les diverſes ſortes de Critiques qu'on en a pu faire. Il ſuffit que malgré ces Critiques, le Livre ſoit eſtimé de tous ceux qui l'ont lu, & qu'il paſſe avec raiſon pour fort ingénieux. On ne peut d'ailleurs rien reprocher au ſtile, qui eſt auſſi pur, que naturel & élégant.

TRADUCTION DES ESSAIS de M. l'Abbé TRUBLET.

NOs bons Livres ſont quelquefois traduits en Allemand, à l'inſçu de leurs Auteurs mêmes. Mademoiſelle *Romanus*, bel eſprit d'Allemagne, a traduit dans ſa Langue & publié à Léipſic *les Eſſais de Morale & de Littérature* de M. l'Abbé *Trublet*, qui doit être bien flatté de voir ſon Livre traduit ainſi dans une Langue, où les Sçavans & les beaux Eſprits qui la parlent, n'écrivent guére qu'en faveur des Dames. Il eſt traduit par une Demoiſelle en *Us*; ce qui lui fait autant d'honneur que ſi ſon Traducteur étoit un Docteur de Wittemberg ou de Heidelberg. Cet Ouvrage étoit traduit déja en Anglois par M. *Elſinſton* Ecoſſois. Il y en a même une ſeconde traduction en cette Langue, qui m'a paru plus élégante que la premiere. Lorſque pluſieurs Nations s'accordent ſur l'eſtime d'un Ouvrage, c'eſt le vrai ſceau du mérite. Il ne manque plus à la gloire de l'Auteur que d'être traduit en Italien.

Tom. VII. des Jug. pag. 25.

ALCIPHRON
ou le petit Philoſophe,
traduit de BARCLAY.

Tom. I. des Obſ. *pag.* 179.

ON a dit depuis long-tems, qu'il n'y a point d'opinion extravagante, qui n'ait trouvé quelque Partiſan; voici un Livre bien propre à confirmer la juſteſſe de cette Obſervation. C'eſt un tiſſu de ſophiſmes libertins, forgés à plaiſir pour détruire les principes les plus ſûrs & les plus élevés de la Morale, de la Politique, & même de la Religion. Deux eſprits forts eſſayent dans des converſations, de les accréditer, & des Contradicteurs en affectant d'oppoſer de foibles raiſons, font bien voir que c'eſt un jeu de leur part. L'Auteur a ſi heureuſement négligé de prêter des couleurs à ſes odieux Paradoxes, qu'il ſuffit pour les mépriſer, d'être raiſonnable & bon Citoyen. Comment pourroit-on être ſéduit par un Ecrivain qui franchit toutes ſortes de bornes, & qui avoue d'un air Cavalier qu'il n'a étudié que dans les Cercles, les Caffés & les Tavernes. Ce Livre dégrade également l'eſprit & la probité de l'Auteur.

LE MILITAIRE en ſolitude. Entretiens.

QUELQUES perſonnes d'eſprit & de goût m'avoient aſſuré que cet Ouvrage étoit d'un mérite fort médiocre ; qu'on n'y trouvoit que des choſes dites & redites mille fois, que des maximes triviales, que des moralités vulgaires, dans un ſtile diffus & négligé : qu'il n'y avoit aucun art, aucun agrément dans le Dialogue, dont les Interlocuteurs, d'ailleurs fort honnêtes gens, étoient de lourds & ennuyeux Diſcoureurs, qui citoient ſans ceſſe les Livres modernes les plus connus ; qu'enfin l'Auteur, étranger de naiſſance ou d'origine, étoit un vrai *Tattler*, & que ſon Ouvrage reſſembloit aſſez à la plûpart de ceux de ſa Nation en ce genre. Heureuſement ce jugement peu favorable ne m'avoit point impoſé, lorſque le Livre m'eſt tombé entre les mains. Je l'ai parcouru, & j'y ai trouvé beaucoup de bon ſens & d'uſage du monde, un ſtile clair, avec des Maximes inconteſtables, dont l'ancienneté mérite beaucoup de reſpect. La maniere d'écrire de l'Auteur m'a paru ſenſément propor-

Tom. II. des Obſ. *pag.* 274.

tionnée au plus grand nombre de ceux qui pourront lire ſon Ouvrage. Il n'eſt point aſſurément de ces Ecrivains merveilleux, de ces ſublimes Moraliſtes, qui voudroient, s'il étoit poſſible, être entendus ſans parler; qui ſe parent d'un ſtile Laconique, Epigrammatique, Enigmatique, qui le donnent pour le meilleur, & ceux qui n'y peuvent atteindre pour des eſprits foibles; qui fuïent les façons de parler ordinaires, & mettent l'*Apogée* du bel eſprit à détourner le ſens des expreſſions communes; de ces gens enfin, reputés grands génies, qui forçant leur vûe, veulent trop voir à la fois, & par-là ſe la rendent louches. Notre Auteur *Militaire* eſt un Ecrivain ſimple & uni, qui ne court point après l'eſprit, & qui écrit à peu près comme on parle, lorſqu'on fait une légere attention à ſes paroles. Ce qui ſurprend, eſt que ce Sage Militaire qui écrit ſi rondement, paroît enchanté du ſtile ſingulier d'un ingénieux Auteur, connu par les admirables ſaillies de ſa délicate inintelligibilité. On s'étonne auſſi qu'il parle ſi peu de la vie Militaire, quoique le titre de ſon Livre ſemble promettre quelque choſe de particulier pour ceux qui l'ont em-

braſſée. Preſque tout ce qu'il en dit ſe borne à un Eloge du fameux Turenne. Mais il a voulu ſe rendre également utile à tous les états, & inſtruire les jeunes gens de toute condition qui entrent dans le monde, mêmes les jeunes Abbés, à qui il donne de fort bonnes leçons, ſurtout aux Abbés Petits-Maîtres; décidant judicieuſement qu'il ne faut jamais leur donner le *peſant fardeau d'une Abbaye*, quoique les Abbés les plus foibles de toute maniere y préſentent volontiers leurs épaules, & par leur ſoupleſſe ſoient ſouvent préférés aux autres. Quoiqu'il en ſoit, il ſuffit de parcourir ce Livre, pour en regarder l'Auteur comme un homme judicieux, plein de ſentimens, de vertu, & d'honneur, inſtruit de tous les défauts des jeunes gens, & très-zélé pour leur perfection. Il eſt beau de ſervir l'Etat avec ſa plume, après l'avoir long-tems ſervi avec ſon épée.

RECUEIL DE DIVERS ECRITS ſur l'Amour & l'Amitié.

QUEL favorable préjugé ne doit-on pas ſe former de ce Recueil, quand on conſidere qu'il renferme les

Tom. IV. des Obſ. *pag.* 217.

précieuſes réflexions de diverſes perſonnes d'un eſprit délicat & élevé? Joignez à cette conſidération que l'Editeur, (M. de S. Hyacinthe) connu par divers Ouvrages d'eſprit, eſt très-capable d'apprecier ceux d'autrui. Il n'auroit pas imprimé ces Piéces, s'il n'y avoit démêlé des vûes nouvelles, ou une maniere plus lumineuſe & plus délicate d'exprimer ce qui avoit déja été penſé.

Cette délicateſſe pleine d'agrémens me paroît dominer dans le Traité de l'Amitié, par Madame *Lambert*. C'eſt le même tour d'imagination que l'on pour remarquer dans ſa *Métaphyſique d'Amour*, où cette dangereuſe paſſion ſe trouve, en derniere Analyſe, l'Amour Platonique, ou l'Amour des Eſprits. Dans celui-ci, où le vrai de pratique eſt expoſé avec beaucoup de fineſſe, cette ingénieuſe Dame s'eſt propoſé de peindre les avantages, les charmes & les devoirs de l'amitié. Il regne dans ſes réflexions une maniere libre, tant dans le ſtile que dans la diſpoſition du ſujet; & cette aimable liberté ſied bien dans un Ouvrage, où l'eſprit ne fait que ſuivre les mouvemens du cœur, ennemi de la ſymétrie & de la contrainte;

contrainte : une exactitude ſcrupuleuſe eut produit de la ſéchereſſe. Au reſte, cet écrit ſera extrêmement goûté par ces eſprits délicats qui aiment tout ce qui eſt reglé ; parce qu'ils ſe plaiſent à découvrir eux-mêmes des rapports. C'eſt un tiſſu de ſentimens nobles, délicats & vertueux, qu'on ne voit par malheur que dans des Livres. Mais il eſt néceſſaire d'en offrir de tems en tems la peinture aux hommes, pour les faire rougir du peu de délicateſſe de leur amitié, preſque toujours inſpirée par l'intérêt, par l'oſtentation & par l'amour propre. Il eſt fâcheux qu'ils parlent en Orateurs des charmes & des avantages de l'amitié, & que cette ſublime théorie ſoit démentie par leurs actions.

Au commencement de ce Recueil, on trouve une Lettre de l'Editeur, où il s'eſt principalement appliqué à découvrir les rapports de l'amour vertueux avec l'amitié. Ses Réflexions d'un tour fin & délicat donnent un nouveau jour à quelques idées de Madame Lambert. L'Hiſtoire de la Princeſſe *Salamis*, tirée du *Grand Cyrus*, eſt bien amenée. Si la Métaphyſique de l'amour étoit toujours auſſi agréable, elle fe-

roit de nombreux Sectateurs. Cette Hiſtoire eſt une Apologie de la Doctrine Platonicienne que Madame Lambert a enſeignée. Dans les deux Ecrits dont je viens de parler, on remarque une eſpèce d'entouſiaſme, qui a produit ce qu'on y voit de neuf, d'original & de brillant.

La *queſtion ſur la Politeſſe* eſt un petit Ouvrage d'eſprit où l'on eſſaye de la définir. Cette définition donne lieu à d'autres Réflexions d'un goût fin & perfectionné par l'uſage du monde. Un Diſſertateur bel eſprit ne diroit pas tant de choſes dans un *in-12*, qu'il y en a dans les quatre pages de cet Ecrit.

Que pourrois-je dire de la *Converſation ſur la Volupté*, qui ne fût au-deſſous de l'idée que la lecture de cette Piéce peut faire naître? En vous apprenant qu'elle ſe paſſe entre le bel Agathon, Theodote & Dictime, ces Courtiſannes ſi fameuſes dans l'Hiſtoire Grecque, vous concevez d'avance combien le goût de leur entretien eſt fin & galant; il n'y a point d'illuſion à craindre: mais c'eſt dans le Livre même qu'il faut conſidérer leurs penſées ingénieuſes & délicates, qui ſont comme des fleurs qu'on ne peut preſque toucher,

ſans leur ôter quelque choſe de leur éclat.

Quelle délicateſſe, quelle fineſſe dans le *Dialogue ſur la Volupté*, par M. Rémond. L'air antique y eſt très-bien conſervé, & il n'y a de François que le ſtile, qui eſt d'une élégance continue. C'eſt un excellent Tableau d'un habile Diſciple formé dans l'Ecole de Platon, objet perpétuel de ſon admiration.

La *Théorie des ſentimens agréables* eſt l'Ouvrage d'un Ecrivain, qui joint l'Eſprit philoſophique à une grande Littérature. Son but, à ce qu'il paroît, a été d'expliquer les principes de la Morale relative à la Loi naturelle, en creuſant les cauſes des plaiſirs de l'Eſprit; matière ſéche & abſtraite qu'il tâche d'embellir. Mais je crains bien qu'en voulant prendre un eſſor élevé, il n'ait pas mis ſon ſyſtême à la portée de la plûpart des Lecteurs. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des choſes bien penſées & bien écrites; mais leur rapport eſt inviſible.

L'Auteur des *Réflexions ſur l'eſprit & le cœur* eſt un digne Rival de la Bruyere, dont il a deſſiné le Portrait avec beaucoup d'eſprit. Il y a des Portraits peints avec beaucoup de force & de grace, des penſées juſtes & d'un tour

heureux, une Morale élevée & judicieuſe. C'eſt l'Ouvrage d'un jeune Seigneur, connu par la juſteſſe & la fineſſe de ſon eſprit, & par la délicateſſe & la droiture de ſes ſentimens.

RE'FLEXIONS MORALES de M. de la Rochefoucault.

Tom. VII. des Obſ. pag. 337.

PARMI les Livres originaux écrits en notre Langue, ces *Réflexions Morales* ont toujours tenu un rang diſtingué. On les a regardées avec raiſon, comme un Portrait achevé de l'homme abandonné à la corruption de ſon cœur & maîtriſé par l'amour propre. Quelle fineſſe, quelle délicateſſe, & quelle force dans le pinceau de ce grand Maître ! Les traits du Portrait ſont à la vérité comme iſolés ; mais réunis par une conception vive, ils forment un Tableau digne du Peintre le plus ſublime. Quel ſpectacle pour une intelligence fine & délicate, qui ſe plaît à ſonder la profondeur du cœur humain ! Cependant cet Ouvrage immortel vit à peine le jour, qu'il fut expoſé à la critique la plus ſévére : mais une main habile, dans un Diſcours ſouvent imprimé à la tête de ces Réflexions, en fit

une Apologie ſi ſolide, qu'il ſeroit inutile d'y revenir.

Elle n'a pourtant pas empêché deux Ecrivains, le Paraphraſte du *Héros de Gracien*, & un autre Auteur plus moderne & plus connu, de médire encore de cet Ouvrage. L'un s'eſt efforcé de démontrer la fauſſeté de pluſieurs Réflexions ; mais cette attaque porta malheur à la Paraphraſe, qui ne fut point lûe. D'ailleurs le *Héros* ne parut ni Eſpagnol, ni François. Pour l'autre Auteur, il affecte un dégoût, qui ſied peut-être à un Ecrivain fort éloigné de la maniere de penſer & d'écrire, qu'on admire dans le Duc de la Rochefoucault.

Le ſtile en eſt par-tout ſerré, j'en conviens ; mais dans les tours & dans les images il y a une diverſité ingénieuſe, qui frappe les eſprits les moins attentifs, & je plaindrai toujours quiconque ne ſentira pas les beautés de cet Ouvrage.

PRINCIPES de la Philoſophie morale,

par M. DIDEROT.

Tom. VIII. des Jug. *pag.* 73.

LE but de cet Ouvrage eſt de montrer qu'il ne peut y avoir de vertu ſans Religion, ni de bonheur ſans la vertu : ces deux propoſitions ſont la matière du Livre ſérieux, ſubtil, mais ſolide, dont il s'agit.

Ce Livre originairement étranger, en paſſant la Mer, n'a rien perdu, & a même gagné. Mylord *Shafsbury* avoit évité un défaut, dans lequel eſt tombé ſon Interptéte. Il a ſemé dans ſon Livre un grand nombre de propoſitions incidentes, qui partagent trop l'attention. On diroit qu'il n'eſt pas aſſez ferme dans les vérités qu'il tient. Il me ſemble avoir autant d'ardeur pour les voluptés de l'eſprit, que les Princes Aſiatiques pour celles du corps. Comme ils ont pluſieurs femmes, outre celle qu'ils épouſent, il a un objet principal, auquel il donne ſes premiers ſoins, avec des vûes ſubordonnées qui ne laiſſent pas de l'occuper. Qu'il me permette de lui dire d'après le Docteur Swift, dont il s'appuye volontiers, que les digreſſions

dans un Livre reſſemblent à des Troupes Etrangeres dans un Etat, qui font ſoupçonner que les Habitans manquent de force & de courage, & qui bien ſouvent les ſubjuguent ou les chaſſent.

On ne ſeroit pas ſurpris, je crois, qu'il eût échappé à l'Auteur quelques propoſitions hardies ou fauſſes. La Métaphyſique eſt une vaſte Mer, où l'on rencontre des rochers à fleur d'eau, des bancs de ſable, des gouffres. La Philoſophie nous éclaire par intervalles : mais que ſouvent elle nous ſéduit ! L'Auteur ſemble aimer les nouveautés; il les cherche & les place là où des vérités même ſeroient peut-être déplacées. Les plus ſublimes, les plus inconteſtables, & quelquefois les moins connues ne ſont pas rares dans ſon Livre, qui d'ailleurs eſt écrit d'un ſtile vif & énergique, mais de tems en tems dur & négligé. La méthode n'y eſt pas toujours claire : mais un Lecteur intelligent y ſupplée. D'ailleurs l'Ouvrage n'a pas été fait pour le commun des Lecteurs, & on ne conſeille pas à tout le monde de s'y caſſer la tête, ou de s'y ennuyer. Ce qui eſt certain & très-évident, eſt que les intentions de l'Auteur ſont droites & pures, qu'il eſt ami de la vertu & du

vrai bonheur, & conſéquemment de la Religion. Ceux qui voudroient penſer autrement ſeroient injuſtes ou très-bornés.

LETTRE SUR LA POLITESSE.

T. VIII. des Obſ. pag. 133.

CETTE Lettre renferme un détail des devoirs & des bienſéances de la vie civile, & la maniere de les remplir, conformément à la Religion, & à un uſage du monde aſſuré par la raiſon, & par les régles de l'honnêteté. Si dans la Lettre dont il s'agit, il y avoit plus de ces traits délicats qui dévoilent le cœur humain, elle ſeroit lûe plus généralement par les perſonnes d'un eſprit élevé, à qui les maximes d'un uſage trop commun ſont peu agréables. Mais en conſidérant ce petit Ecrit relativement au but que l'Auteur s'eſt propoſé, d'inſtruire ſolidement une jeune Demoiſelle, j'oſe aſſurer qu'il eſt utile & eſtimable. Il y a même de tems en tems des traits, dont tout le monde peut profiter. Tout y reſpire la ſolide piété, & une expérience du monde, qui eſt le fruit d'une raiſon ſage & éclairée.

LES HOMMES,

par M. l'Abbé DE VARENNE.

M. l'Abbé *de Varenne* en voulant peindre des Humains, a peint des Anges. Cependant ces idées ſublimes ſervent à confondre notre orgueil, & à nous faire ſentir par comparaiſon les imperfections humiliantes de notre nature. En ce ſens l'Auteur a peut-être rempli ſon titre. Tom. XI. des Obſ. *pag.* 41.

En général ſon Ouvrage eſt ſemé de vérités bien exprimées, de penſées profondes, de moralités ſolides, & d'un grand nombre de traits d'eſprit. Le Chrétien y eſt toujours Philoſophe, & le Philoſophe n'y eſt jamais contraire au Chrétien; c'eſt un Livre propre à former l'eſprit & le cœur. Au reſte, c'eſt le ſort de la plûpart des Moralités Métaphyſiques d'offrir un côté faux, & de donner lieu à la contradiction d'un Lecteur attentif.

CARACTERES

de M. DE LA BRUYERE.

LEs Portraits *de la Bruyere* qui repréſentent les défauts des hommes, ont plus mis de bienſéance & de rai- Tom. X. des Obſ. *pag.* 27.

ſon dans le monde, que tous les Moraliſtes qui l'avoient précedé. Le vice, ainſi que le mauvais goût, ſe chaſſe bien mieux par le ridicule, que par le raiſonnement. Cependant on eſt aujourd'hui ſi parfait, qu'il eſt à préſumer que le Livre de la Bruyere, s'il paroiſſoit aujourd'hui pour la premiere fois, ſeroit regardé comme un Libelle par nos graves & charitables Contemporains.

Tom. XII. des Obſ. pag. 342.

On fit autrefois des clefs aux Caractères de la Bruyere dans toutes les Villes du Royaume, parce que cet Auteur avoit réellement peint l'homme d'après l'homme; en ſorte que les originaux de ſes Peintures ſe rencontroient dans tous les lieux. Ceux qui ont voulu l'imiter, n'ont fait que des Tableaux, où perſonne n'a été reconnu: auſſi point de clefs pour ces Ouvrages. Le mauvais ſuccès qu'ils ont eu tous, nous a heureuſement délivrés de ce genre d'écrire, que l'éclat du Livre de la Bruyere avoit fait eſſayer à mille petits Auteurs. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe trouve de bonnes choſes dans les Ecrits de quelques-uns des Continuateurs ou Imitateurs de la Bruyere; & je pourrois dire la même choſe du Livre intitulé l'*Ariſtippe mo-*

derne. Ce n'eſt que fort rarement qu'on peut dire avec juſtice qu'un Ouvrage de Morale eſt mauvais. Cette Epithéte, à plus forte raiſon, ne doit pas être donnée en général à l'*Ariſtippe moderne*.

TRAITE' DU VRAI ME'RITE';

par M. LE MAITRE DE CLAVILLE.

UN Ecrivain, qui, ſans briguer le titre d'Eſprit ſupérieur, ſe propoſe uniquement de s'occuper lui-même, & d'être utile par ſa plume à la Société, peut compter ſur l'heureux ſuccès de ſes Productions, s'il joint à un grand jugement un eſprit cultivé par la lecture des meilleurs Livres. Peu jaloux de paſſer pour créateur, il recueille les penſées juſtes & vraies, éparſes en divers Auteurs, & qui ont rapport au ſujet qu'il a entrepris de traiter. S'agit-il de Morale ? Il va droit à ſon but, & ſe ſaiſit de tout ce que les bons Livres renferment d'excellent. Ecrit-il ſur la Littérature ? Il prend le chemin le plus droit, le plus ſûr, le plus battu. En un mot, ſon objet principal eſt de lier & de fondre habilement un grand nombre de penſées originales,

Tom. XI. des Obſ. *pag.* 193.

qui ne ſçauroient jamais éclore de la tête d'un ſeul homme. Ce que la gloire de cet Imitateur judicieux perd du côté de l'invention, elle peut le regagner du côté de l'art & du goût. Je ſuppoſe néanmoins aſſez de génie dans cet Auteur pour bâtir heureuſement ſur le fond des Ecrivains célèbres, & pour ſe rendre leurs idées propres. Je ſuppoſe encore qu'il n'eſt point de ceux qui s'imaginent qu'à force d'enjoliver certaines penſées, parées d'une beauté naturelle dans nos excellens Auteurs, ils paſſeront pour originaux; mais qu'il préférera toujours la nature au fard & à l'affectation. Vous adoptez une penſée excellente tirée de Montagne, de Nicole, de Paſcal, de Malebranche, &c. pour me dépaïſer, vous lui donnez un air effeminé & précieux, un air de ruelle; & par ce petit artifice, vous vous attribués le fond & la ſubſtance: vous n'êtes qu'un Plagiaire mépriſable, qu'un fade & ennuyeux Copiſte.

Cependant à quelques citations près, les matériaux que M. de Claville aſſure avoir empruntés, ſont ſi bien employés, & placés ſi naturellement, qu'on ne l'auroit jamais ſoupçonné d'être auſſi ſouvent l'écho d'autrui qu'il l'aſſure,

s'il n'en avoit averti ſes Lecteurs.

Cet Ouvrage utile eſt comme l'Elixir des bons Livres, que l'Auteur a lus durant quarante années ; ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait bien des penſées qui lui appartiennent en propre. Il y a auſſi quelquefois du feu, de l'agrément, du génie même dans ſon ſtile, quoique diffus & peu correct. C'eſt une imagination riante qui ſçait faire naître des fleurs ſur le terrain le plus ingrat; c'eſt une raiſon enjouée & aimable, qui donne des préceptes ſolides, ornés de Peintures vives & naturelles. Mais je trouve un peu de trivialité dans un grand nombre de maximes Morales, Littéraires & Métaphyſiques : il y a peu de méthode & beaucoup de répétitions ; l'Auteur paroît les aimer autant que le Sage Neſtor. En un mot, c'eſt un Jardin, où l'on rencontre quelques beautés, mais qui n'ont ni ordre, ni ſymétrie & dont les arbres ont pouſſé des branches, qu'il ſeroit néceſſaire de couper, pour leur donner une forme plus réguliere, & pour les empêcher d'étouffer celles qui méritent d'être conſervées. Voilà ce qu'on peut dire pour & contre cet Ouvrage.

ESSAIS

ſur la néceſſité & les moyens de plaire,

par M. DE MONCRIF.

Tom. XII. des Obſ. *pag.* 3.

JE ne crains point de dire que c'eſt un Ouvrage excellent, par rapport à la préciſion & à l'élégance du ſtile, à la juſteſſe, à la ſolidité, & à la délicateſſe de la plûpart des Réflexions. Il ſeroit à ſouhaiter que tout le monde en pût profiter : mais il eſt à craindre que ceux qui en liſant ne cherchent qu'à s'amuſer, ou qui du moins ne ſont pas d'humeur à s'appliquer pour des matières de Morale, ne liſent ſans attention & ſans plaiſir un Livre, dont l'élégance un peu abſtraite n'a pas été deſtinée à mériter le ſuffrage de tous les Lecteurs. Ce n'eſt pourtant que l'abregé, pour ainſi dire, de la Philoſophie du monde. Le deſſein de l'Auteur n'a pas été, ſans doute, de nous porter à vouloir plaire par art ; il ſemble plutôt n'avoir eu en vûe que d'expoſer des principes & de développer des maximes qui puſſent former le jugement des hommes à l'égard de ceux qui chercheroient à leur plaire

dans le commerce qu'ils ont avec eux.

Rien n'eſt plus relatif ni plus arbitraire que le don de plaire. Scaron, qui ſe diſoit *le Plaiſant du Marais*, n'auroit peut-être pas pu ſe dire le Plaiſant du Fauxbourg S. Germain. Un Triſſotin, qui charmoit l'Hôtel de Rambouillet, étoit ſifflé en mille autres endroits. Un certain bel eſprit de Ruelle eſt admiré dans quelques Maiſons; par tout ailleurs il eſt apprécié ce qu'il vaut : il en eſt de même de pluſieurs autres genres d'hommes qui paſſent pour plaire.

Il n'y a aucun moyen ſûr de plaire à tout le monde; mais une maxime bien ſûre, eſt que la conformité des mœurs, des ſentimens, & des goûts nous rend toujours agréables à ceux avec leſquels nous vivons. Une perſonne, qui ſe propoſeroit de plaire à tout le genre humain, ſeroit ſouvent obligée de forcer ſon naturel, & par-là déplairoit au lieu de plaire. Il ſuffit, ce me ſemble, de ſe propoſer d'éviter tout ce qui eſt communément capable de déplaire, & l'on en vient à bout par un grand uſage du monde, précédé d'une bonne éducation. Pour ce qui eſt des graces, qui nous font plaire d'une façon plus générale, plus ſûre, plus diſtinguée, elles

ne s'acquiérent point, elles doivent être nées avec nous, & l'art peut ſeulement les perfectionner.

Voilà à peu près ce que j'avois dans l'eſprit ſur les moyens de plaire, avant que j'euſſe lû le Livre ingénieux de M. *de Moncrif* ſur ce ſujet. J'avoue que j'y ai puiſé bien d'autres lumières, & qu'il a ſçu au moins me développer bien des idées.

Son Livre peut être mis au nombre des plus utiles, puiſqu'il enſeigne la Science du monde, & au nombre des plus agréables, étant ſemé de Portraits reſſemblans, & de Réflexions piquantes. Il eſt propre ſur-tout à faire diſcerner la bonne compagnie, terme ſi ſouvent mal appliqué. Les leçons qu'il contient, ſont d'un homme d'eſprit, qui paroît avoir étudié le monde, comme on étudie la Géométrie ou la Phyſique. Rien ne lui échappe de tout le jeu des paſſions, de tous les travers du caprice, de toutes les foibleſſes de l'amour propre dans le commerce de la Société.

T. XIII. des Obſ. pag. 117

Il m'a paru que M. *de Moncrif* n'a point aſſez diſtingué dans ſon Ouvrage le déſir de plaire d'avec la crainte raiſonnable de déplaire. Preſque tout

ce qu'il attribue au premier motif, pourroit ſe rapporter au ſecond ; mais la légere confuſion de ces deux idées eſt bien pardonnable : peut-être même doit-elle être louée, puiſqu'elle a donné lieu à des moralités ſolides & agréables.

Lorſqu'on poſſéde l'*Art de plaire*, je trouve qu'il y a beaucoup de généroſité à le communiquer aux autres. L'amour propre aime toujours la diſtinction, & on ſemble ſe mettre peu en peine d'être confondu parmi ceux que le monde eſtime, quand on eſt bien-aiſe que les autres nous reſſemblent par des qualités eſtimables. Le titre a prévenu pluſieurs perſonnes contre le Livre, qui non-ſeulement n'eſt pas fait pour le peuple, mais qui n'a pas même été deſtiné à plaire à pluſieurs perſonnes du grand monde qui ont de l'eſprit, & que cependant des Réflexions morales d'une élégance abſtraite rebutent. En général, il n'y a que ceux qui ont l'habitude d'écrire, qui ont goûté cet ingénieux Ouvrage. La nouvelle Edition eſt beaucoup plus belle & plus exacte que la premiere. Elle eſt d'ailleurs ornée d'une nouvelle Préface extrêmement modeſte, où M. *de*

Moncrif ne ſe prévaut point du ſuffrage preſque unanime de ces Gens de Lettres, *qui joignent à l'eſprit d'examen l'habitude d'en faire uſage.* Cependant il me paroît que l'Auteur s'arrête un peu trop à juſtifier le titre de ſon Livre; titre qui a eu le malheur de déplaire à pluſieurs perſonnes, dont le jugement eſt peut-être préférable au nôtre. Cependant que ces perſonnes nous permettent de leur repréſenter, que les titres de l'*Art de penſer*, de l'*Art de raiſonner*, de l'*Art de parler* n'ont bleſſé perſonne. Nous avons même un Livre intitulé, l'*Art de plaire dans la Converſation.* Ces titres ont-ils annoncé de la préſomption, & ont-ils été pris en mauvaiſe part? Un Auteur dogmatique en quelque genre que ce ſoit, eſt toujours cenſé dire à ſon Lecteur, comme Horace:

Si quid noſti rectius iſtis,
Candidus imperti: ſi non, his utere mecum.

PENSE'ES DIVERSES

sur l'Homme,

par M. PECQUET.

LA Morale conſerve ici toujours avec dignité ſon air ſimple, grave & ſérieux : ce n'eſt ni par d'ingénieux portraits, ni par des images ou des bons mots, ni par des alluſions ſatyriques, ni par le ſel & l'enjouement, qu'elle cherche à s'inſinuer dans l'eſprit. Elle ne ſe déguiſe point ; elle n'uſe d'aucune adreſſe pour ſe faire écouter ; elle ſe montre nuë & à découvert. C'eſt enfin la Morale, telle qu'elle eſt naturellement, parlant toujours ſur le ton dogmatique, combattant avec zèle les préjugés & les paſſions ſans redouter l'air de Paradoxe : n'affectant ni la préciſion épigrammatique, ni le choix ſcrupuleux des termes, ni la délicateſſe ſuperflue des penſées. La clarté, la ſolidité, la vérité eſt tout ce qu'elle paroît avoir eu en vûe dans cet Ouvrage, où d'ailleurs elle eſt toujours d'accord avec la Religion, qui ſemble même lui ſervir de flambeau. La Morale eſt brillante dans *Montagne*, piquante dans la

Tom. XV. des Obſ. pag. 8.

Bruyere, éloquente & raiſonnée dans *Nicole*. J'en ai dit aſſez pour faire ſentir ce qu'elle eſt dans le Livre de M. *Pecquet*. Fort ennuyeuse, je crois.

JUSTE-LIPSE
ſur la Conſtance,
traduit par M. DE LA GRANGE.

T. XXV. des Obſ. pag. 313.

C'Est un traité philoſophique, en forme d'entretien, ſur les maux publics, & ſur l'uſage qu'on doit faire de ſa raiſon dans les tems critiques. Ce qui le caractériſe particuliérnment, ſont des pénſées philoſophiqes, ſemées de pluſieurs traits d'une érudition agréable, & de comparaiſons fréquentés & juſtes.

Ce livre, bien écrit en latin, paroit en françois pour la premiére fois, & y paroit avec avantage, étant d'un ſtile clair & coulant. Il a été fort eſtimé dans le ſiécle où il a été publié.

Juſte-Lipſe fut un des plus illuſtres ſçavans de ſon ſiécle. Il fut Secretaire du Cardinal de Granvelle, dans un tems où les importans emplois n'étoient confiés qu'à des eſprits ſupérieurs, cultivés par l'étude des ſciences. Juſte-Lipſe avoit des lumiéres ſur toutes choſes. Il poſſédoit d'ailleurs toutes les vertus, &

ſur-tout une grande piété. Croiroit-on que l'auteur d'un livre tel, que celui de la *Conſtance*, auroit pu allier toutes ces vertus avec le Stoïciſme qui y eſt enſeigné? Mais il faut convenir auſſi qu'il a ſoin de le tempérer par pluſieurs aveux raiſonnables, & qu'au milieu des paradoxes il paroit toujours religieux & attaché à la morale Chrétienne à laquelle il ajuſte, autant qu'il eſt poſſible, celle de Zénon.

Il eſt echappé au Traducteur quelques expreſſions de la France méridionale, qui ſont excuſables dans nos François du Midi, lorſqu'ils écrivent, de même qu'on excuſe leur accent lorſqu'ils parlent: c'eſt leur dialecte.

REFLEXIONS MORALES de MARC-AURELE.

ON remarque dans la plupart de ces Reflexions une Philoſophie admirable, qui cependant ne paroit pas toujours appuyée ſur des principes ſolides, ſurtout lorſqu'il s'agit de la Religion & du ſort de l'homme après la mort. Mais comment un philoſophe idolâtre auroit-il pû raiſonner avec cette juſteſſe ſur ces articles? Le premier chapitre où ce Prin-

T. XXIX. des Obſ. *pag.* 73.

ce rappelle les leçons de vertu qu'il a reçues de ſes parens & de ſes maîtres, eſt excellent ; on admire ſurtout le portrait qu'il a fait de ſon Pere. La doctrine des Stoïciens fait le fond de la Morale de Marc-Auréle, qui par rapport au libre-arbitre eſt quelquefois fort repréhenſible.

PENSE'ES

*d'*OXEINSTIERN.

T. XXIX. des Obſ. *pag.* 84.

CET Ouvrage eſt parſemé de réflexions fort bonnes qui dédommagent d'un certain nombre de moralités triviales, de penſées baſſement exprimées. Ce ſont les productions d'un Philoſophe & d'un homme de bien, dont l'eſprit étoit ſolide & orné ; mais qui avoit peu de goût & de ſtile.

TRAITE' DE LA PARESSE,

par COURTIN.

T. XXXIV. des Obſ. *pag.* 49.

L'OUVRAGE dont il s'agit eſt en dialogue ; ce qui donne à l'Auteur la liberté de raiſonner fort familiérement, & d'entrer dans mille petits détails. Il s'abaiſſe même à des minuties de ménage. De plus, ſous le pré-

texte qu'il traite de la Pareſſe & de l'emploi du tems, il traite de tout ; il parle de la maniere d'arranger une Bibliothéque, du choix des Nourrices, & même des Remarques ſur la Langue Françoiſe du P. Bouhours, qu'il maltraite beaucoup, & contre lequel il diſpute longuement & aſſez mal. On ſent que la paſſion guide ici ſa plume : car partout ailleurs il eſt ſenſé. M. *Courtin* écrit ordinairement avec eſprit & dans le goût du P. R. Il approcheroit de M. *Nicole*, s'il avoit plus de génie, plus de force, plus de juſteſſe & de préciſion. On voit néanmoins qu'il avoit de l'eſprit & même du ſçavoir, & ſon ſtile eſt fort bon. Mais il parle ſouvent de choſes qu'il n'entend guére, comme quand il veut expliquer le Sommeil, le Rhume, le Rhumatiſme, la Goutte, &c. c'eſt de la vieille Phyſique. Ce qu'il dit des mauvais effets du Tabac, eſt du même genre. A l'égard de la forme de ces Dialogues, elle eſt ſimple & ſans art. Il tâche quelquefois de les égayer par des plaiſanteries un peu froides.

Rien n'eſt plus raiſonnable & plus ſolide, que la Morale de l'Auteur ſur la Pareſſe de la plûpart des gens du

monde. S'il ſe fut borné à faire voir les abus d'une vie molle, voluptueuſe & oiſive, il eut traité ſon ſujet avec plus de juſteſſe, mais il eut peut-être moins amuſé ſon Lecteur : car il faut convenir que ſon Livre eſt amuſant. Il a donc jugé à propos de réunir une foule d'objets particuliers à ſon objet principal. La liberté du Dialogue le fait courir de moralités en moralités, & ſouvent il propoſe des Paradoxes un peu étranges.

LES ELEMENS de l'Education,

par M. de BONNEVAL.

T. XXXIII. des Obſ. *pag.* 71.

CE petit Ouvrage eſt d'un homme judicieux, poli, qui connoît le monde & tous ſes uſages, & qui inſtruit de tous les écueils de la jeuneſſe, ſçait par théorie ou par pratique les moyens d'en préſerver ceux qui commencent à entrer dans le monde. Cet Ouvrage mérite d'être entre les mains de tous ceux qui ont des enfans prêts à entrer dans le monde, ou de ceux qui ſont chargés de veiller ſur leur conduite, & de les former : emploi très-difficile, & qui ſeroit plus honoré & plus

plus récompensé, si l'imbécille œconomie de la plûpart des parens leur permettoit d'en mieux connoître l'importance.

PROPRES DE L'EDUCATION,

par le même.

NOus avons plusieurs bons Ouvrages qui traitent de l'Education des Enfans ; mais il y en a peu qui servent à l'instruction de la jeunesse au sortir du College. Celui que vient de publier M. de *Bonneval*, me paroît fort utile en ce genre. C'est une suite des *Elémens de l'Education* du même Auteur. Comme à cet âge on est sur le point d'entrer dans le monde, & de choisir un état, l'Auteur traite d'abord dans son Livre de tous les états, & des qualités que chacun d'eux exige. Ainsi en pratiquant ce qu'il enseigne, le jeune homme, quelque chemin qu'il prenne, ne peut s'égarer, Homme d'Eglise, d'Epée, ou de Robe ; Homme de Lettres, Médecin, Financier même, &c. Il parle dans des articles séparés des différentes vertus qui forment l'honnête homme, & des défauts qu'il doit éviter. On voit aisément qu'un fort pe-

Tom. I. des Jug. pag. 31.

tit Livre embraſſant tant de matières, ne peut être fort profond, & il n'eſt pas douteux que l'intention de l'Auteur n'ait été d'éfleurer ſon ſujet, & qu'il ne ſe ſoit dit à lui-même, *ſumma ſequar faſtigia rerum.* Il y a en effet quelques articles, où il eſt ſuperficiel avec excès : tels ſont celui du Financier, de l'Homme de Guerre, & du Médecin. Il me ſemble qu'au moins l'Auteur auroit dû dire ſur ces ſujets ce qu'il y a de plus eſſentiel, & expoſer les points principaux auſquels pourroient ſe réduire tous les préceptes. Car il n'y a pas d'article en particulier qui ne pût être le ſujet d'un gros Livre.

OUVRAGES DE GEOGRAPHIE.

PARTERRE GEOGRAPHIQUE,

par M. BOUIS.

UN Auteur ſous le nom de *Parterre Géographique & Hiſtorique*, a prétendu préſenter aux Enfans la Géographie & l'Hiſtoire ſous l'apparence d'un amuſement varié & agréable. Il ſeroit à ſouhaiter que les Ouvrages, ſous les titres de *Fleurs*, de *Jardins*, de *Parterre*, &c. ne fuſſent point étouffés enſuite par les ronces & les épines; mais doit-on jamais eſpérer de pouvoir rendre agréables aux Enfans l'attention & l'application de l'eſprit dans des choſes où, à leur âge, ils ont le bonheur de ne prendre aucun intérêt?

Tom. VII des Obſ. *pag.* 204.

MÉTHODE
pour étudier la Géographie,
par M. l'Abbé LENGLET.

Tom. VII. des Obſ. pag. 235.

EN 1716. M. *Lenglet* publia une *Méthode pour étudier la Géographie*, en 4 vol. *in*-12. Comme il avoit copié mot à mot, ſans en avertir, la Géographie de Martineau du Pleſſis, imprimée en 1700. en 3 vol. *in*-12. à Amſterdam. Divers Ecrivains Hollandois reprocherent vivement cette eſpèce de larcin à *M. Lenglet*, qui avoit pourtant uſé de quelques palliatifs. Car, 1°. il n'avoit point mis ſon nom à la tête du Livre, mais ſeulement les Lettres initiales de ſes noms dans le Privilége. Repréſentez-vous cette galante Bergere de Virgile, qui court ſe cacher derriere des Saules, & qui en fuyant veut être apperçûe : *& fugit ad ſalices, & ſe cupit ante videri.* 2°. Dans ſon Catalogue des Géographes, il dit que l'Ouvrage de Martineau eſt exact ; mais qu'il y trouve bien des endroits à corriger, ſoit par rapport à la Religion, ſoit par rapport aux nouveaux Traités de Paix. Pourquoi donc a-t'on tant invectivé contre M. *Lenglet ?* Il a

voulu dédier une Géographie, & dans ce cas il lui a paru contre la bienséance d'offrir l'Ouvrage d'autrui. Cependant M. *Lenglet* déclara dans sa *Méthode pour étudier l'Hiſtoire*, que le fond de ſon Ouvrage étoit de M. Martineau ; & il renouvelle aujourd'hui la même déclaration : tout eſt réparé. La plupart des Livres de M. *Lenglet* étant deſtinés à l'éducation de la jeuneſſe, il devroit châtier ſon ſtile, & le purger de toutes expreſſions baſſes, & de toutes phraſes mal conſtruites.

Quoique quelques perſonnes continuent à donner la préférence à la Géographie de Martineau, il eſt certain qu'elle n'eſt point comparable au dernier Ouvrage de M. *Lenglet*, qui en conſervant ce qu'il y avoit de meilleur, y a inſeré des morceaux plus achevés. Je voudrois ſeulement qu'il y eût un peu plus d'Hiſtorique

ECLAIRCISSEMENS Géographiques ſur l'ancienne Gaule,

par M. d'ANVILLE.

SI on connoiſſoit bien la France en détail, telle qu'elle eſt aujourd'hui, on ſeroit moins embarraſſé ſur la poſi- T. XXV. des Obſ. pag. 313.

tion de certains lieux de l'ancienne Gaule. Auſſi n'eſt-ce que par le ſecours de cette connoiſſance que pluſieurs de nos Sçavans ſont venus à bout de déterminer ſolidement la ſituation de quelques endroits en particulier. Mais qu'ils ont encore laiſſé de recherches à faire après eux, & d'erreurs à corriger ! Quelle obligation n'avons-nous donc pas à M. d'*Anville* de nous avoir donné ces *Eclairciſſemens ?*

Là même. *pag.* 323. L'intention de l'Auteur n'a pas été de traiter ce ſujet méthodiquement, & d'une maniere ſuivie. Il s'attache ſeulement aux circonſtances, ſur leſquelles on peut ajouter à ce qui a été écrit précédemment. Cet Ouvrage eſt un compoſé de morceaux détachés & de Diſſertations particulieres. On y trouve pluſieurs traits curieux, aſſaiſonnés d'érudition, & il mérite d'être lu de tous les Amateurs de l'Antiquité.

E'LEMENS DE GE'OGRAPHIE,

par M. de MAUPERTUIS.

T. XXX. des Obſ. *pag.* 241. CE ne ſont pas ici les Elémens ordinaires de la Géographie. Il s'en faut bien que cet Ouvrage ſoit à l'uſage

des enfans ou des ignorans. Il s'agit d'une ſçavante Géographie, conforme aux nouvelles meſures de la terre.

Au reſte, ce n'eſt pas un fort grand mérite que de poſſéder ces ſublimes connoiſſances, où il ne faut que de l'étude & de la mémoire; la difficulté eſt de ſçavoir les traiter ſans obſcurité & ſans prolixité, & les rendre agréables ſans fadeur, comme MM. de Fontenelle & de Maupertuis.

ESSAI DE GE'OGRAPHIE,

par M. PHILIPPE.

CET Ouvrage me paroît fort méthodique. L'Auteur a évité ſagement de charger la mémoire des Commençans, auſquels il a deſtiné ſon Livre, de ces détails Géographiques qui fatiguent & rebutent. Il ne leur préſente que les premieres & les ſecondes diviſions des Pays, avec les Villes principales. C'eſt en effet tout ce qui eſt néceſſaire, avec des Cartes ſous les yeux. Il employe la méthode des demandes & des réponſes, que l'expérience a fait connoître être la meilleure, en ce qu'elle tient du Dialogue, & eſt moins ennuyeuſe que de ſimples ré-

Tom. I. des Jug. *pag.* 265.

cits. N'eſt-ce pas ainſi qu'on apprend la Doctrine Chrétienne aux enfans ? D'ailleurs elle fixe l'imagination, & eſt favorable à la mémoire. Les diviſions, en quoi conſiſte l'art du Maître de Géographie, ſont ici naturelles, très-juſtes, & en petit nombre. Le plan, que l'Auteur s'eſt fait pour abréger ces diviſions, eſt fort raiſonnable ; ſelon ce plan la Géographie ne varie point, parce qu'il ne la fait point dépendre des changemens qui arrivent dans les Souverainetés. Il a pour cette raiſon évité les diviſions civiles & politiques. Toutes ces diviſions inutiles jettent de la confuſion dans la Géographie. Ici point de Cercles en Allemagne, point de grands Gouvernemens en France. Ainſi la méthode de l'Auteur peut demeurer immuable au milieu de toutes les révolutions des Empires. Elle eſt à l'abri des Conquêtes, des Batailles gagnées ou perdues, & des Traités de Paix. Que le Perſan recule les Frontieres du Turc, ou le Turc du Perſan, le Livre dont il s'agit brave tous les événemens. Il y a pluſieurs autres nouveautés dans la méthode de l'Auteur. Elles ſont toutes fondées ſur des raiſons, mais effacées par la raiſon ſupérieure, tirée de l'uſage éta-

bli. On trouve beaucoup de préciſion & de clarté dans le Traité de la Sphère. Enfin cette Géographie, pour ſa méthode & pour ſa pureté, eſt une des meilleures.

DIVERS ÉCRITS SUR L'HISTOIRE.

ELEMENS DE L'HISTOIRE, *par l'Abbé de* VALLEMONT. *Augmentés par l'Abbé* LECLERC.

Nouvel. du Parn. Tom. I. *pag.* 31.

CEs ſortes de Livres ſont commodes pour ſe rappeller certains faits. Parmi les additions répandues dans tout le corps de l'Ouvrage, il y en a quelques-unes qui paroiſſent eſtimables. Mais dans un Livre deſtiné principalement à l'inſtruction des jeunes gens, falloit-il inſérer une longue liſte de Théologiens Scolaſtiques, & de Caſuiſtes? L'Auteur des Additions a totalement renverſé les idées de l'Abbé de *Vallemont* ſur l'Hiſtoire de France, & s'eſt éloigné de l'opinion commune. Ces changemens ne ſervent qu'à décréditer un Livre déja eſtimé.

ELEMENS HISTORIQUES,

traduits du Latin

d'un Jéſuite Allemand,

par M. DROUET DE MAUPERTUIS.

Nouvel. du Parn. Tom. I. *pag.* 105.

L'ECRIVAIN François, déja connu par pluſieurs Traductions, nous apprend dans ſa Préface qu'il a orné de différens traits le fond de l'Ouvrage; il auroit dû encore en changer la forme en pluſieurs endroits. On veut apprendre l'Hiſtoire à des enfans par demandes & par réponſes; mais les unes ſont trop rares, & les autres trop étendues; ce qui embarraſſe leur mémoire. Il paroît d'ailleurs que le Traducteur a négligé quelquefois d'exercer ſa critique; mais ſon ſtile eſt ferme & énergique; il y a plus de tours & d'élégance que dans la plupart de ces ſortes d'Ouvrages.

PRINCIPES DE L'HISTOIRE,

par M. l'Abbé LENGLET.

Tom. VII. des Obſ. *pag.* 136.

CET Ouvrage mérite des éloges; les faits y ſont expoſés avec beaucoup de clarté & d'exactitude. Il n'y a

point à mon gré de meilleur Livre en ce genre, & je prévois qu'il anéantira tous les autres de la même eſpèce.

Le Catalogue des Hiſtoriens offre beaucoup d'Anecdotes curieuſes, & divers traits ironiques & badins, propres à chatouiller la malignité du Lecteur. On ſçait que M. *Lenglet* aime a s'égaïer lorſqu'il en trouve l'occaſion. T. XXIII. des Obſ. *pag.* 264.

SUPPLE'MENT
de la Méthode pour étudier l'Hiſtoire,
par le même.

CE Supplément mérite un accueil auſſi favorable du Public, que celui qu'en a reçu la Méthode même. Il renferme pluſieurs points d'Hiſtoire intéreſſans, qu'il ſeroit honteux à tout homme bien né d'ignorer. Les jeunes gens, auſquels cet Ouvrage eſt particuliérement deſtiné, les gens du monde même, y puiſeront des connoiſſances néceſſaires & agréables Enfin ceux qui ſont le plus verſés dans l'Hiſtoire, peuvent s'en ſervir utilement, pour ſe rappeller certains faits, que le tems & d'autres études effacent inſenſiblement de la mémoire. T. XXV. des Obſ. *pag.* 279.

HISTOIRES GENERALES ANCIENNES.

HISTOIRE ROMAINE,

traduite d'Echard,

par l'Abbé DESFONTAINES.

Avertiſſement de cette Hiſtoire.

CET Ouvrage eſt une traduction libre de l'Hiſtoire Romaine écrite en Anglois par Laurent Echard. On a ſuivi ſa diviſion, ſon arrangement, ſa méthode & la plupart de ſes ſentimens, dont néanmoins on a jugé à propos de s'éloigner quelquefois, lorſqu'il a paru manifeſtement ſe tromper.

Comme un abregé, tel que celui-ci, ne doit rien contenir de ſuperflu & d'acceſſoire, ni rien omettre de néceſſaire & d'eſſentiel, on a cru pouvoir ſe diſpenſer d'exprimer beaucoup de choſes qui ſont dans l'Auteur Anglois, pour en ſubſtituer d'autres qui ont paru plus importantes & plus intéreſſantes. Quelque mérite qu'ait l'Ouvrage d'Echard, & quelque eſtime que les Anglois en faſſent, c'eſt un moderne ſans autorité

par rapport à l'Hiſtoire Romaine, & que, par conſéquent, aucune raiſon n'obligeoit à traduire exactement.

On a tâché autant qu'il a été poſſible de préſerver cet Ouvrage de la ſéchereſſe, qui accompagne ordinairement les abregés, & pour cela on y a placé ſouvent des réflexions & des peintures, toujours aſſorties au caractere d'une narration rapide & ſuccinte.

Cette Hiſtoire Romaine paroîtra, ſans doute, moins à l'uſage des Sçavans qu'à celui de la plus grande partie des hommes, qui ne ſe mettent en peine ni de la diſcuſſion des faits, ni des longs détails, dont ils n'ont pas le loiſir de s'occuper, & qui d'ailleurs ſont perſuadés que la plupart des faits éloignés ſont très-douteux dans leurs circonſtances. Les longues Hiſtoires en effet ne ſont bien ſouvent que d'ennuïeux Romans; ce qu'on ne peut pas dire des abregés, qui ne contiennent que la ſubſtance des faits certains. D'ailleurs, lorſqu'on a employé beaucoup de tems à une longue Hiſtoire, ne faut-il pas revenir néceſſairement à un abregé, qu'on eſt réduit à ſe former ſoi-même, pour conſerver une idée nette de tout ce qu'on a lu; on s'en épargne la peine, en liſant attentivement un

abregé travaillé avec ſoin & avec goût.

Le Lecteur trouvera celui-ci aſſez étendu, & en même tems très-exact par rapport aux faits & à la chronologie.

CONTINUATION de Laurent ECHARD.

Nouvel. du Parn. Tom. I. *pag.* 402.

LE Continuateur n'a ni le goût ni le génie de cet Hiſtorien; il copie quelquefois de mauvaiſes choſes, il eſt amoureux d'un merveilleux ridicule, & ſon imagination ſombre & mélancolique ſaiſit volontiers des circonſtances déſagréables; mais auſſi faut-il reconnoître, qu'il a heureuſement atrappé l'ordonnance de l'Hiſtoire d'*Echard*, qu'il y a des réflexions hardies, & qu'en ſubſtituant des faits intéreſſans, on feroit ſix Volumes qui ne déplairoient pas au Public. Le plus grand défaut que j'ai remarqué dans ce Continuateur, c'eſt qu'il n'y a ni tranſition, ni liaiſon dans les idées. Quiconque ſe chargera de traduire cette ſuite, doit s'attacher principalement à les aſſembler.

Tom. VI. des Obſ. *pag.* 147.

On peut dire en général que dans la continuation de cet Ouvrage, donnée par M. l'Abbé *Guyon* le ſtile en eſt épuré & châtié, la narration ſimple & naturelle, & qu'il y a aſſez d'ordre dans

les faits, avec des réflexions courtes & judicieuſes.

HISTOIRE ROMAINE des PP. CATROU *&* ROUILLÉ.

CE Livre dès qu'il a paru a été jugé, & le Public a été conſtant & ferme dans ſon jugement. Si cette Hiſtoire avoit été moins chargée de Notes inutiles & de détails ſuperflus ; ſi le ſtile en avoit été plus ſimple, plus naturel, plus correct, ſi les longues Harangues avoient été ſupprimées ou abregées, ſi enfin l'Ouvrage, eſtimable par bien des endroits, n'avoit pas été d'une prolixité un peu abuſive, & qu'il eût été renfermé en 6 vol. *in*-4o. d'un caractere & d'une groſſeur convenables, il auroit eu ſans doute un débit plus heureux & plus flatteur pour les Hiſtoriens, qui n'en euſſent point été redevables à l'aveugle confiance des Souſcripteurs, ou au zèle de leurs amis. Nouvel. du Parn. Tom. II. *pag.* 145.

Cet Ouvrage important eſt le plus étendu & le plus travaillé que juſqu'ici nous aïons eu ſur cette matière. Ces deux ſçavans Ecrivains ont tiré avec un ſoin infatigable de divers Auteurs tous les moindres faits qui concernent leur ſujet ; ils les ont ornés de Réflexions Tom. I. des Obſ. *pag.* 265.

peu communes, de tours éloquens, & d'expreſſions choiſies ; & ont pris la peine d'embellir leur Texte par des Notes curieuſes, où ils ont éclairci des points d'Antiquité inconnus à pluſieurs perſonnes : cependant ce projet ſi heureuſement conçu, & ſi fidélement exécuté, n'a été que médiocrement goûté par quelques eſprits délicats, trop amis de la majeſté hiſtorique, & ſi ſcrupuleux ſur tout ce qui en peut corrompre la prétieuſe ſimplicité, qu'ils ne peuvent ſouffrir que la Rhétorique lui prête rien de ſes richeſſes & de ſa parure. Mais les deux Auteurs s'étant propoſé de ne plaire pas moins à la multitude qu'aux Sçavans & aux beaux Eſprits ; ont-ils eu tort de prodiguer les ornemens qui naiſſoient ſous leur plume légere. La plupart des Ecrivains qui ont entrepris de longs Ouvrages, ſe relâchent peu à peu, & l'on ſent que leur génie s'appeſantit à la fin. Dans l'Hiſtoire dont il s'agit, c'eſt toujours la même légereté, le même goût, les mêmes agrémens. Ce qu'il y a de plus important eſt la fidélité & l'ordre, & c'eſt ſurquoi l'Ouvrage dont il s'agit n'a pas encore été attaqué, ſi ce n'eſt par rapport à quelques portraits d'imagination.

Les deux Auteurs, pour donner à leur Ouvrage toute l'étendue projettée, ont étendu & embelli les faits. Tantôt en raiſonnant profondément ſur les myſtéres de la Politique, ils ont épuiſé l'art des conjectures ; tantôt ils ont imprimé une note de blâme ou de louange aux actions évidemment bonnes ou mauvaiſes ; tantôt ils ont tracé des portraits & des paralleles ; ils ont allongé ou retourné des Harangues, & éclairci éloquemment des Diſcours laconiques. Enfin les moindres faits leur ont paru dignes d'être mis dans un grand jour.

Tom. XI. des Obſ. *pag.* 265. Tom. XII. *pag.* 25. & 69.

Je commence par avouer avec plaiſir que du côté des recherches, il me ſemble qu'ils méritent de grandes louanges ; qu'il y a dans leur Ouvrage des choſes tournées avec eſprit, des Réflexions auſſi ſolides que délicates, un grand art dans l'enchaînement des faits. J'excepte pourtant l'uſage où ils ſont de les annoncer d'avance. Mais voici les ſcrupules que la lecture de cet Ouvrage m'a fait naître, & que j'expoſe ici avec d'autant plus de confiance, que je n'ai aucune intention de bleſſer des Auteurs que j'honore ſincérement.

1°. J'ai obſervé qu'ils ſe donnent la liberté d'ajouter diverſes circonſtances

aux faits rapportés par les Auteurs originaux ſur leſquels ils s'appuyent. Ne doit-on pas regarder leurs témoignages, comme les dépoſitions judiciaires, qu'il eſt permis de copier en entier ſi l'on veut, ou d'abreger, mais ſans y mêler des circonſtances que les témoins n'ont pas exprimées ? Nos Hiſtoriens ſçavent mieux que moi, que le même fait eſt ſouvent raconté avec des circonſtances tout-à-fait oppoſées, & qu'alors le bon ſens dicte de les abandonner, & de s'en tenir à la ſubſtance du fait, qui eſt le point où les Auteurs ſe réuniſſent ? A plus forte raiſon, quand il s'y trouve conſigné, d'une maniere claire, & ſans aucune contradiction, un Hiſtorien eſt obligé de le repréſenter tel qu'il eſt. Quelques vraiſemblables que ſoient les circonſtances dont ils l'accompagnent, elles ſont toujours le fruit de l'imagination qui, en matière d'Hiſtoire, peut bien s'exercer à peindre noblement le vrai, mais non pas à l'augmenter. Un Hiſtorien ne doit que raconter les événemens tranſmis par les Auteurs originaux : les probabilités, ou la ſimple poſſibilité des circonſtances qu'ils ont omiſes, ne ſont pas de ſon reſſort, ſurtout quand elles ne ſer-

vent de rien pour éclaircir le fait.

2°. Il me ſemble que nos Hiſtoriens auroient pu ſe diſpenſer d'enfler les Harangues de Tacite. Ils n'ignorent pas que de ſévéres Critiques les jugent peu conformes à la Majeſté de l'Hiſtoire : mais en conſervant le goût des Anciens, convenoit il de donner à ces Harangues plus d'étendue, qu'elles n'en ont dans l'Auteur original ? Pourquoi donner une forme directe à celles dont il n'a fait que rapporter la ſubſtance ? Pourquoi convertir en lettres deux ou trois lignes qui en ſont le précis ? Ne ſuffit-il pas que Tacite ſe ſoit exercé à faire briller ſon éloquence, ſans y ajouter de nouveaux ornemens ? En ſuppoſant nos Hiſtoriens parfaitement inſtruits des mœurs & du génie des Romains, n'eſt-il pas cependant à craindre, qu'après tant de ſiécles écoulés, ils ne leur prêtent des ſentimens, des tours d'imagination & un goût qui leur ſoient étrangers ? Tacite plus à portée de les connoître, n'a pas couru les mêmes riſques. C'étoit donc aſſez de ſa témérité, qui a été juſtement blâmée, pour nous avoir donné les jeux de ſon eſprit, au lieu de la véritable Harangue de l'Empereur Claude, dont il nous

reſte des fragmens. J'obſerverai encore que les Lecteurs voyant à la marge de la nouvelle Hiſtoire les noms de Tacite, de Suetone, &c. s'imaginent d'abord que tous les détails & toutes les Harangues ſe trouvent dans ces anciens Auteurs. Mais ils ſont bien ſurpris, en recourant à ces ſources, de voir qu'une partie eſt l'Ouvrage de modernes Hiſtoriens. Il auroit donc fallu imprimer ces endroits d'un autre caractere : par-là on auroit vû tout d'un coup ce qu'ils avoient ajouté à la narration & aux harangues des Anciens. Au reſte, en m'exprimant ainſi, je ne prétens pas qu'un Hiſtorien ſoit un ſervile Traducteur ; mais je veux qu'en ornant les faits d'une maniere convenable à ce genre d'Ouvrage, il ne les charge point de circonſtances inutiles, que j'ai lieu de croire telles, ou même imaginaires, puiſqu'elles ne nous ont point été tranſmiſes par des Auteurs contemporains.

3°. Ils décrient eux-mêmes avec raiſon le *faſte* du diſcours & les *exagérations* ; mais n'y en a-t'il pas un peu dans ces longues deſcriptions d'événemens, qui ſervent peu à l'inſtruction des Lecteurs, tels qu'une éclipſe, un incendie, la chute d'un Amphithéâtre, &c ?

Elles me font admirer l'élocution de l'Hiſtorien ; mais ſont-elles bien placées dans un Ouvrage, où le jugement doit dominer ?

4o. Je trouve beaucoup de zèle dans les réflexions de nos Hiſtoriens ; rien n'eſt plus édifiant que leur amour pour la vertu, & que leur horreur pour le vice. Il me ſemble néanmoins qu'ils auroient dû avoir meilleure opinion des vertus morales de leurs Lecteurs, & ſurtout de leur intelligence, & la juſtifier, en ſupprimant une infinité de réflexions ſur des faits évidemment louables ou blâmables. Ces moralités laſſent à force d'être répétées. Un mot enchaſſé à propos peut preſque toujours les définir. Le plus grand inconvénient de ces Réfléxions, quelquefois un peu prolixes, eſt qu'elles coupent la narration, & refroidiſſent un Lecteur, qui court après l'événement, &c.

5o. Il y a des choſes d'un autre genre, que je crois inutiles dans l'Hiſtoire. Pour me peindre un Favori hautain & orgueilleux, vous me parlez de l'embarras de ſes *Portiers*, des querelles nées de l'empreſſement à entrer dans ſon *Hôtel*, &c. de pareilles obſerva-

tions ſont-elles dignes de l'Hiſtoire, & ajoutent-elles à l'idée que j'ai de cet ambitieux, aſſez peint d'ailleurs par ſes actions ? C'eſt la bonne maniere de peindre les Héros. Les louanges & les invectives, loin de perfectionner un Tableau, cauſent un faux jour qui les obſcurcit.

6o. Si le ſtile de cette Hiſtoire eſt en général fort ingénieux, s'il y a divers morceaux tournez avec autant de force que de délicateſſe, ne faut-il pas avouer en même tems, qu'il eſt quelquefois chargé d'ornemens ambitieux ; qu'on y cherche auſſi cette noble ſimplicité, dont ces Auteurs font tant de cas ; qu'il y a un peu d'affectation dans certains tours de phraſes, dans l'uſage de certains mots inuſités, dans le mélange d'expreſſions nobles & pompeuſes avec des mots familiers & populaires ; & enfin que le tour de la narration n'eſt pas toujours libre, aiſé, & coulant : voilà des ſcrupules que je vous expoſe, mais ſans fiel, & ſans envie de rabaiſſer le mérite des deux Ecrivains, qui méritent les plus grandes louanges, pour avoir entrepris un Ouvrage auſſi vaſte, & capable de décourager les plus laborieux. Ainſi malgré les défauts que

je viens de remarquer, cette Hiſtoire fait beaucoup d'honneur à l'eſprit de ceux qui l'ont écrite. Je ſouhaite de tout mon cœur que mes difficultés ſe trouvent peu fondées.

HISTOIRE ANCIENNE,

par M. ROLLIN.

CET Ouvrage m'a paru également agréable & inſtructif ; l'Auteur embellit ce qui eſt ſuſceptible d'agrément, & fait quelquefois naître des fleurs dans le terroir le plus ingrat. La noble ſimplicité brille dans ces endroits, d'où les ornemens doivent être bannis, & la narration toujours vive, eſt auſſi toujours dégagée de frivoles circonſtances. A l'égard du ſtile, il eſt plein de force & de graces, extrêmement varié ; & le choix de l'expreſſion ne ſçauroit être plus heureux. L'Auteur exercé toute ſa vie dans la Langue Latine, ſemble en avoir tiré du ſecours, pour donner de la majeſté à la nôtre. Quels éloges ne méritent pas ſes réflexions ! La droite raiſon, la Religion, l'honneur, la probité les ont dictées, & l'on ne peut aſſez admirer l'art qui les fait paroître ſi naturelles.

Nouvel. du Parn. Tom. III. *pag.* 74.

Je prens un plaiſir ſingulier à lire cet Ouvrage, & j'admire toujours plus l'habileté de l'Auteur dans le choix des faits, & dans la maniere de les peindre ; ſes Réflexions judicieuſes, ſon goût exquis, ſon amour pour la véritable gloire. On eſt toujours d'accord avec ce noble & vertueux Ecrivain ſur ce qu'il blâme & ſur ce qu'il loue.

M. *Rollin* commence ordinairement l'Hiſtoire d'un Pays, par une deſcription Géographique, fort ſéche, & qui n'eſt d'aucun uſage. On trouve enſuite une liſte des Rois, avec un détail tantôt court, tantôt long de leurs exploits, une idée du Gouvernement, des Loix, des mœurs, des coutumes, & des curioſités. Ce ſont là d'excellens matériaux ; mais ce qui en diminue un peu le prix, c'eſt que chaque morceau eſt iſolé, & de là naiſſent de fréquentes répétitions. Quel nouveau plaiſir pour des Lecteurs, ſi M. *Rollin* avoit voulu ſe donner la peine de fondre ces matériaux, de les lier enſemble, de diſtribuer avec art la Géographie, & de décrire ſucceſſivement les actions mémorables de chaque Roi, & le progrès des Sciences & des Arts ! C'eſt la route ſuivie par les grands Hiſtoriens ; il eſt étonnant

étonnant que M. *Rollin*, ſi capable de marcher ſur leurs traces, ait dédaigné d'exercer ſi noblement ſon génie. On diroit même qu'il a affecté de ne pas les imiter. En effet, quoi de plus facile, que de lier les différens événemens qui compoſent l'Hiſtoire des régnes de Cyrus, de Cambyſe & de Smerdis le Mage ? Cependant on ne trouve aucune ſuite dans tous ces faits qui tiennent ſi naturellement les uns aux autres. En vérité, je ne comprens pas comment cet illuſtre Ecrivain a pu négliger cet utile & agréable aſſemblage. A l'égard des Titres qui annoncent ce qu'il doit traiter, ils me paroiſſent inutiles pour ſoulager l'attention des Lecteurs, & c'eſt une commode reſſource, pour s'épargner la peine des tranſitions toujours difficiles à trouver. Des Notes marginales qui ne coupent point la narration, ſont bien plus propres à rappeller en peu de mots, les faits eſſentiels. Enfin il ſuffit de jetter les yeux ſur la Table des matières, pour ſentir ce défaut de liaiſon.

Rien de plus noble & de plus épuré que les Réflexions de M. *Rollin*, mais elles ſont d'ordinaire trop longues ; ce qui eſt une diſſonance dans une Hiſ-

toire où les faits ſont preſſés & abregés. Il faudroit donc qu'elles euſſent un tour plus vif & plus laconique, & qu'elles fuſſent répandues avec œconomie dans le corps de l'Ouvrage. Malgré tous ces défauts qu'on ne peut ſe diſſimuler, l'Hiſtoire de M. *Rollin* ſe fait lire avec plaiſir ; parce que dans tout ce qu'il a ramaſſé, brille toujours un goût exquis, & qu'il eſt impoſſible de ne pas ſe plaire avec un Ecrivain poli, d'un eſprit orné & cultivé, nourri de la lecture des excellens Auteurs de l'Antiquité, & qui a le talent de les embellir ; enfin avec un Ecrivain doué d'un grand courage d'eſprit, & d'une ſagacité merveilleuſe, ami de l'honneur & de la vertu, ſimple, modeſte, ennemi du vice & de la fauſſe gloire.

HISTOIRES DES EMPIRES & des Républiques,

par M. l'Abbé GUYON.

Tom. I. des Obſ. *pag.* 217.

CE Livre me paroît eſtimable à pluſieurs égards, & il y a des endroits fort bien traités ; on y trouve beaucoup de littérature, d'érudition, & des recherches ; le ſtile, quoique négligé & peu correct, ne laiſſe pas d'être

aſſez coulant ; & ſi l'on excepte quelques mépriſes, les faits ſont aſſez fidélement expoſés, & la Chronologie ordinairement bien ſuivie. M. l'Abbé *Guyon* ſe piquant d'une grande exactitude, n'a rien voulu omettre d'important, de ce qui a frappé ſes yeux dans les Ecrivains de l'Antiquité ; & par rapport à l'ordre des tems il a cottoyé le plus fidélement qu'il a pu les ſiécles & les années, & a ſuivi les ſyſtêmes les mieux établis. Uſſerius a preſque toujours été ſon guide ; cependant par rapport aux tems voiſins du déluge, il l'a abandonné entiérement, & s'eſt frayé une route particuliere.

Le fonds de cette Hiſtoire eſt riche & curieux par lui-même. Mais on peut dire que M. *Guyon* y a ſemé des ornemens, qui la rendent encore plus agréable, & qui la font lire avec plaiſir ; le Public lui a obligation du premier corps d'Hiſtoire Grecque, qui ait paru en notre Langue. Certaines expreſſions ſingulieres, ſont de légeres taches qui ne doivent pas avilir le fond & la forme de l'Ouvrage. T. XXV. des Obſ. *pag.* 223. *&* 237.

L'Auteur commence le régne de Ptolemée Philadelphe, par la longue deſcription d'une Fête que ce Prince don-

na à ſon avénement à la Couronne. Les merveilles dont M. *Guyon* a orné la pompe funébre d'Alexandre, ne ſont rien en comparaiſon de celles qu'il étale ici. Quelques ſingulieres qu'elles ſoient, je ne vous en ferai pourtant point de part, dans la crainte que vous ne les trouvaſſiez auſſi déplacées ici, qu'elles le ſont dans l'Hiſtoire même. Ne ſçauroit-on perſuader une bonne fois à nos Hiſtoriens, que ces prolixes deſcriptions qu'ils regardent comme des ornemens, ſont inſoutenables dans une Hiſtoire, dont elles anéantiſſent le fonds, & qu'elles ennuyent à coup ſûr, en faiſant perdre de vûe le fil des événemens? Ne peut-on pas dire ſimplement qu'un Prince donna une Fête magnifique, ſans entrer dans le détail de cette Fête? Nos Hiſtoriens François nous ont-ils laiſſé d'ennuïeuſes deſcriptions de toutes les réjouiſſances faites à l'occaſion de l'élévation de nos Rois ſur le trône? A peine ſeulement en ont-ils parlé, perſuadés que des objets plus importans doivent occuper le terrein de l'Hiſtoire.

T. XXVIII. des Obſ. *pag.* 49.

Ce qu'il y a d'avantageux dans l'Ouvrage de M. *Guyon*, eſt qu'on y trouve une Chronologie ſuivie & exacte, mar-

quée réguliérement à la marge, avec le nom de chaque Souverain, des ſommaires pour chaque livre à la tête des volumes, & une Table fort commode à la fin. Par malheur on ne trouve rien de tout cela dans l'*Hiſtoire ancienne* de M. *Rollin*, Ouvrage d'ailleurs dont mille beautés rachetent ce défaut. Un autre avantage du Livre de M. *Guyon*, eſt qu'on y voit tout ce qui ſe lit dans M. *Rollin*, avec beaucoup d'autres choſes que celui-ci a omiſes, parce qu'elles n'entroient pas dans ſon plan. D'ailleurs on remarque chez cet Auteur un ſtile égal; c'eſt toujours la même plume, ſi ce n'eſt que les derniers Volumes ſont plus ſoignés. Il n'emprunte point de nos Ecrivains modernes des 40 & 50 pages de ſuite. Tous ſes emprunts, s'il en fait, ſont œconomiques & bornés.

HISTOIRE ROMAINE,

par M. ROLLIN.

CE nouvel Hiſtorien, dans un ſtile ni diffus ni laconique, expoſe avec une judicieuſe exactitude les faits tirés des plus pures ſources de l'Antiquité, & il a ſoin de choiſir les circonſtances

Tom. XIV. des Obſ. *pag.* 337.

qui peuvent intéreſſer & inſtruire, pour les traiter avec quelque étendue. L'uſage qu'il a fait des Harangues des Anciens, eſt une preuve de ſon jugement & de ſon goût. Tantôt il ſe borne à en fondre les penſées, & à en former un tiſſu délicat & hiſtorique; tantôt il traduit ce qu'il y a de plus brillant & de plus propre à dévoiler le génie des Romains.

On a reproché à cet Ecrivain d'avoir trop répandu de Réflexions morales dans ſon *Hiſtoire Ancienne*. Mais M. *Rollin* eſt un Hiſtorien Philoſophe; il ne prend le ton ni de l'érudit, ni du Chroniqueur, ni de l'Annaliſte. Il ſe plaît à démêler utilement ce qui tient de la vertu ou du vice dans les actions éblouiſſantes des Héros; & de plus, tous ſes jugemens ſont l'Ouvrage d'une ſageſſe épurée par la Religion. Comme il a étudié en homme d'eſprit les excellens Auteurs de l'Antiquité, il inſére de tems en tems dans ſa narration des moralités & des penſées, que ſa mémoire heureuſe lui rappelle, & qui, par leurs tours ingénieux, font une impreſſion délicieuſe.

Sa maniere de narrer eſt tout enſemble douce & rapide; il peint avec feu

& avec énergie les querelles, les ſéditions, les combats ; & il n'y ſaiſit que les détails qui attachent. Le plus grand mérite d'un Hiſtorien eſt de bien choiſir ſes matériaux, & de leur donner enſuite une forme agréable. C'eſt en quoi M. *Rollin* m'a paru exceller. Le plus ſouvent il ne fait que traduire Tite-Live, & il ne perd aucun de ſes traits brillans. Mais il ſacrifie tout ce qui eſt incapable de former l'eſprit ou le cœur, & ſurtout il s'abſtient des portraits dangereux. Enfin, il eſt ſi attentif à ne rien dire de trop, qu'il ſe garde de répéter les événemens qui pourroient ſe reſſembler.

M. *Rollin* employe toujours l'érudition avec une judicieuſe œconomie. A meſure que s'établit une Magiſtrature, une Loi, une Coutume, il en donne une idée exacte. Ces digreſſions néceſſaires & utiles mettent de la variété dans ſon Ouvrage, & le font lire plus agréablement. Sans ces éclairciſſemens, le Lecteur ſeroit ſouvent arrêté ; & ils ſervent à faire connoître le génie des Romains. L'Auteur s'eſt auſſi attaché à découvrir les reſſorts de leur politique, les motifs de leurs réſolutions & leurs paſſions dominantes. Enfin l'on voit

dans cet Ouvrage qu'il a étudié & écrit l'Hiſtoire, conformément aux vûes de l'Abbé de S. Real. Les faits y tiennent les uns aux autres, & ſe rapportent a une même Nation. La Préface dont M. *Rollin* a orné ſon Hiſtoire; eſt le Tableau en grand le plus achevé qu'on ait jamais fait des Romains. Il eſt aiſé de voir par la peinture qu'il fait des principaux caractères du Peuple Romain, de ſon Gouvernement & des moyens qui ont contribué à ſa grandeur, combien le génie des Romains lui eſt connu. On diroit que ſon Hiſtoire a été écrite par un ancien Romain.

Tom. XIX. *pag.* 289. Le Public voit toujours avec plaiſir paroître la ſuite des Ouvrages de M. *Rollin*, c'eſt-à-dire, de nouvelles productions qui continuent de répandre dans le monde une érudition agréable & fructueuſe, & qui enſeignent aux jeunes gens, & aux autres perſonnes peu inſtruites, ce qu'il eſt indiſpenſable à tout honnête homme de ſçavoir, particuliérement en matière d'Hiſtoire; leçons aimables de conduite, de mœurs, de Religion, qui en réjouiſſant l'eſprit, en ornant la mémoire, en formant le goût, en donnant le modèle du bon ſtile, ont encore la propriété de ren-

dre meilleurs tous ceux qui liſent avec réflexion de ſi excellens Ecrits.

Si l'Auteur s'éloigne de l'inſupportable prolixité, qui noye les choſes dans les paroles, & les faits importans dans les ennuyeuſes minuties, il évite auſſi avec goût cette briéveté dure & ſéche, qui ſupprime ou coupe la chaîne des événemens, qui marche trop rapidement, & qui pour ſatisfaire l'impatience du Lecteur, n'expoſe à ſes yeux qu'une froide nudité, ou ne lui rapporte que les traits généraux, & le fruſtre ſouvent d'un détail circonſtancié qui l'intéreſſeroit. Il ſuit la méthode de M. Boſſuet ſur l'Hiſtoire Univerſelle, c'eſt-à-dire, que ſouvent c'eſt plutôt un Diſcours ſur l'Hiſtoire Romaine, qu'une Hiſtoire Romaine en forme; puiſqu'il marie fréquemment le ſtile didactique au ſtile hiſtorique; qu'il indique pluſieurs événemens, en forme de faſtes, je veux dire, en ne marquant ſimplement que le ſujet & la date, & qu'il s'étend au contraire ſur ceux qui lui fourniſſent un champ libre pour moraliſer noblement, & qui lui donnent lieu de rendre en notre Langue les plus beaux morceaux de Tite-Live, dont ſon Ouvrage en général eſt tantôt un

extrait, & tantôt une eſpèce de traduction.

Quand même l'Hiſtoire en général ne ſeroit pas inſtructive par elle-même, on peut dire que M. *Rollin* auroit trouvé l'art de la rendre inſtructive par elle-même; ne laiſſant paſſer aucun exemple ſans y joindre une utile moralité, tirée le plus ſouvent des anciens Auteurs qu'il cite. Dans le fond, peut-on ſe repoſer ſur tous les Lecteurs, & préſumer qu'ils feront ſur les événemens les réflexions qu'ils exigent? Non ſans doute. La plûpart liſent, ou pour s'amuſer, ou pour s'orner la mémoire, & peu pour ſe former l'eſprit & le cœur. Quand même tous les Lecteurs réfléchiroient ſur les faits, le feroient-ils avec cette élégante juſteſſe & cette nobleſſe naturelle des bons Auteurs de l'Antiquité, dont M. *Rollin* eſt l'organe perpétuel dans cette Hiſtoire, ainſi que dans ſes autres Ouvrages?

T. XXVIII. des Obſ. *pag.* 711. L'Hiſtoire Romaine de M. *Rollin*, eſt en quelque ſorte une traduction de Tite-Live, mais une traduction libre & ornée. Ce qui fait toujours plaiſir à un Lecteur un peu humaniſte, ce ſont les beaux endroits de l'Hiſtorien latin, cités au bas des pages. Le Lecteur goûte

le plaiſir de comparer ces endroits cités en original, avec la maniere dont l'Hiſtorien françois les a rendus dans notre Langue avec tant d'élégance & de juſteſſe. Cette comparaiſon, délicieuſe pour un homme de goût, lui procure une ſatisfaction, dont ne jouiſſent jamais ces Sçavans d'un certain Ordre, qui font profeſſion de ne lire jamais de traduction en Langue vulgaire d'Auteurs Grecs & Latins.

HISTOIRE DES AMAZONES

par M. l'Abbé GUYON.

QUOIQUE le but de l'Hiſtoire ſoit d'exciter le déſir d'imiter les belles actions qui y ſont racontées, il n'eſt pas à croire que M. l'Abbé *Guyon* ſe ſoit propoſé de donner de l'émulation aux Dames & de leur inſpirer une ardeur martiale par cette Ouvrage. L'Hiſtoire de pluſieurs Princeſſes donne occaſion à l'Auteur de raconter les grands événemens de nos dernières Guerres civiles, & les troubles de la minorité de Louis XIV. Tout cela, ſelon lui, prépare à l'*Hiſtoire des Amazones.* T. XXII des Obl. *pag.* 145.

Goropius & un Médecin nommé Petit, qui ont publié en Latin de ſça-

vantes Diſſertations ſur les Amazones ; ont fourni à M. *Guyon* des autorités, pour prouver qu'elles ont autrefois exiſté. Il a fait ſur les pas de ſes doctes guides de ſçavantes recherches touchant les mœurs & les uſages des Héroïnes, dont il a entrepris l'Hiſtoire.

HISTOIRE DES EMPEREURS,

par M. de TILLEMONT.

Tom. XIX. des Obſ. *pag.* 313.

CE Volume, quoique poſthume, ne fait pas moins d'honneur à ce judicieux Critique, que les autres Livres qu'il a lui-même publiés. C'eſt toujours la même exactitude la même érudition, la même ſincérité & le même amour pour le vrai.

Pour juger de l'impartialité de M. de *Tillemont*, il n'y a qu'à voir avec quelle fidélité il rapporte ce que les Hiſtoriens ont écrit des bonnes & des mauvaiſes qualités des Empereurs, & avec quelle ſévérité il définit en général les actions humaines. Je ne ſçai ſi parmi les anciens & les modernes, il y a un Hiſtorien plus vrai & plus ſincere. Chaque page offre des traits de cette délicateſſe, qui ne ſe permet jamais aucune

ſupercherie, & qui s'applique à diſtinguer le vrai & le faux.

HISTOIRE DES CELTES,

par M. PELLOUTIER.

IL ſe trouve des hommes plus curieux par rapport à ce qui s'eſt paſſé dans des Païs éloignés, il y a deux ou trois mille ans, que ſur ce qui ſe paſſe aujourd'hui en Angleterre, en Allemagne, ou même en France. C'eſt qu'on n'eſt qu'un homme ordinaire, lorſqu'on ſçait l'Hiſtoire de ſon païs & de ſon tems, & que l'on eſt ſçavant, lorſqu'on ſçait ce qu'il eſt permis d'ignorer. T. XXIV. des Obſ. *pag.* 217. & 337.

Sur quels mémoires l'Auteur de cette Hiſtoire a-t'il pu compoſer ſon docte Ouvrage ? Les Celtes n'ont eu aucun Hiſtorien, ils n'avoient pas même l'uſage des lettres & de l'écriture. De l'aveu de l'Auteur, les Ecrivains Grecs & Latins n'en ont parlé qu'en paſſant, & ne les ont connus que fort imparfaitement. Auſſi ce qu'ils en ont écrit paroît un tiſſu d'erreurs & d'abſurdités. Malgré cela, M. *Pelloutier* a oſé entreprendre de débrouiller ce cahos, & de nous donner une Hiſtoire des Celtes.

Sous le titre d'*Hiſtoire des Celtes*, M. *Pelloutier* a recueilli dans ſon Ouvrage tout ce que les anciens Auteurs ont écrit touchant les Peuples de l'Europe, qui n'étoient ni Grecs, ni Romains, & il lui a plu d'appeller Scythes ou Celtes (c'eſt la même choſe ſelon l'Auteur) tous les Barbares Européens, excepté les Sarmates. Quoique la profonde érudition que l'Auteur étale à ce ſujet, ſoit fort curieuſe, je trouve qu'on n'en peut rien conclure ſolidement, pour prouver l'exiſtence des Celtes preſque dans tous les Païs de l'Europe. Car notre Auteur voit des Celtes par-tout, & pour peu qu'il trouve de rapport dans un mot, ou dans un uſage, ç'en eſt aſſez pour conclure que le Peuple qui employoit ce mot, ou qui avoit cet uſage, étoit Celte; ce qui n'eſt pas, ce me ſemble, raiſonner avec juſteſſe. Les François ſont aujourd'hui aſſés imités dans toute l'Europe, & on y adopte même un grand nombre des mots de leur Langue. Cela prouvera-t'il à la poſterité que tous les Européens ſont originairement François?

HISTOIRE DE GRECE,

par STANYAM.

C'EST le meilleur de tous les Ouvrages qui ayent été compoſés ſur l'Hiſtoire ancienne. *Stanyam*, Auteur judicieux, rejette toutes les Fables d'Herodote & de Diodore de Sicile, & ſçait diſtinguer les ſiécles ténébreux & romaneſques, des tems où la lumiére & la vérité commencent à ſe répandre ſur les faits.

Tom. I. des Jug. *pag.* 224.

CONTINUATION

de l'Hiſtoire Romaine,

par M. CREVIER.

LE Continuateur de l'Hiſtoire Romaine de M. *Rollin* ne manque ni a lui-même, ni au Public, ni à l'illuſtre Ecrivain qu'il remplace & repréſente ſi dignement. Ce Volume, qui renferme des faits très-curieux, a tout le mérite de ce que M. *Crevier* a produit juſqu'ici. Même érudition, même ſagacité, même exactitude. Je prendrai néanmoins la liberté d'avertir l'Au-

Tom. XI. des Jug. *pag.* 141.

teur, dont d'ailleurs le ſtile eſt fort bon, qu'il ſe permet quelquefois des expreſſions familieres, qui, ce me ſemble, ne conviennent point au ſtile Hiſtorique.



HISTOIRES GÉNÉRALES MODERNES.

HISTOIRE de l'Empire, par M. HEISS.

LE ſtile de cet Ouvrage n'a rien d'ingénieux & d'élégant : on ſent par-tout l'étranger. Ce qui me déplaît, c'eſt que l'Auteur n'indique pas les ſources où il a puiſé. Il me ſemble qu'un Hiſtorien moderne ne doit pas les cacher. La nouvelle Edition eſt préférable à toutes les autres ; elle eſt augmentée de pluſieurs Notes hiſtoriques & politiques, qui ſont en général curieuſes & intéreſſantes. Mais je voudrois qu'on eût cité les Livres d'où elles ſont tirées. L'Auteur des Notes a continué l'Hiſtoire depuis 1711 juſqu'en 1724. & la ſuite des Généalogies, des Alliances & des Traités de Paix. Il ne cite pas non plus les Livres

Nouvel. du Parn. Tom. II. *pag.* 51.

d'où il a tiré les faits. Il me paroît que les Gazettes ont été ſes principaux guides. Il faut pourtant convenir qu'on trouve quelques détails curieux. Le Continuateur rapporte quelques faits fort ſinguliers, & s'il faut juger de ſes talens politiques, par le portrait qu'il fait de la Cour de Rome, je vous avoue qu'on ne peut lui conteſter la faculté de juger ſainement des choſes. Au reſte, ſon ſtile n'eſt pas fort différent de celui de M. *Heiſſ.* Ce ſont deux Ecrivains qui ont à peu près le même tour d'eſprit.

HISTOIRE de S. Domingue,

par le P. de CHARLEVOIX, *Jéſuite.*

Nouvel. du Parn. Tom. III. *pag.* 26. *&* 49.

CET Ouvrage qui eſt écrit avec ſimplicité, & avec ordre, m'a paru auſſi curieux que ſenſé. Il eſt eſtimé de ceux qui jugent ſans préjugé. On n'y trouve aucuns détails de Miſſion, & il ſemble que l'Auteur ait eu deſſein de laiſſer à d'autres le ſoin de compoſer l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de cette Iſle, ſe bornant à l'Hiſtoire civile & politique.

HISTOIRE DE PORTUGAL,

par M. de la CLEDE.

LEs Sçavans conviennent que les faits y ſont rapportés avec beaucoup de fidélité & d'exactitude, & tout le monde eſt à portée de juger que l'Ouvrage eſt écrit avec beaucoup de netteté, d'ordre & de vivacité; on y trouve quantité de portraits, avec des Réflexions judicieuſes. Nous avions déja une Hiſtoire de Portugal, par M. le *Quien de la Neuville*; mais elle n'eſt point finie, & elle a d'ailleurs de grands défauts. Celle de M. de la *Clede* eſt complette. C'eſt dommage que l'Edition, belle d'ailleurs, ait été un peu négligée; 1°. En ce qu'il n'y a point de Sommaires aux marges; 2o. En ce que le Régne de chaque Roi n'eſt point diſtingué par des titres : 3°. En ce que le nombre des Livres ne ſe trouve point en titre courant au haut des pages. Ces ſortes d'Ouvrages exigent ces précautions. On s'eſt apperçu du mauvais effet de cette négligence, & on a tâché de la réparer par des Sommaires bien faits à la tête de chaque Volume, & par une Table fort exacte, qui eſt à la fin du Livre.

Tom. I des Obſ. *pag.* 13.

HISTOIRE DE LA CHINE,

par le Pere DU HALDE.

Tom. III. des Obſ. *pag.* 169. Tom. VII. des Obſ, *pag.* 24.

S'IL y a quelque choſe qui ſoit digne de la curioſité, de l'attention, de l'application même d'un Homme d'eſprit, c'eſt la lecture de ce grand Ouvrage, qui nous tranſporte agréablement dans un nouveau monde, peuplé d'hommes pour le moins auſſi raiſonnables que nous, dont néanmoins les maximes & les mœurs ſont preſque en tout oppoſées aux nôtres. Ce n'eſt point un Païs idéal, un Païs embelli par l'imagination : on n'en raconte rien que de réel & de certain ; parce que le privilége dont tant de Voyageurs ont juſqu'ici fait uſage, ne peut plus avoir lieu par rapport à ce vaſte Empire, que l'amour du gain & le zèle de la Religion ont également concouru à nous faire connoître, & dont on a publié ſucceſſivement un très-grand nombre de Relations en toutes ſortes de Langues ; Relations toutes conformes les unes aux autres, au moins quant à l'eſſentiel.

Un Homme d'eſprit & d'une parfaite probité, qui depuis 24. ans, s'eſt appliqué à Paris à confronter toutes ces

Relations différentes ; qui a fait venir de la Chine même tous les éclairciſſemens qu'il a jugé néceſſaires ; qui s'eſt fait un principe de ne rien écrire, qui ne fût expreſſément confirmé par le témoignage de pluſieurs perſonnes éclairées, qui vivent encore, & dont les unes ſont de retour en Europe, & les autres ſont encore à la Chine, qui a conſulté non ſeulement des Voyageurs, & des Négocians, mais des Miſſionnaires d'un eſprit ſolide, qui ont paſſé la plus grande partie de leur vie, ſoit dans la Capitale, ſoit dans les différentes Provinces de cet Empire, incapables d'être trompés, & n'ayant aucun motif pour tromper ; un homme enfin, dont le ſtile ſimple, uni, judicieux, ſemble toujours dirigé par la vérité & par la raiſon ; un homme tel que je vous le dépeins eſt aſſurément un vrai Hiſtorien, un Ecrivain digne de foi, un Auteur comparable au moins, quant à la fidélité, à tout ce que nous avons d'Hiſtoriens profanes, anciens & modernes. Quel nouveau dégré d'autorité n'auroit pas aujourd'hui parmi les Sçavans, je ne dis pas Herodote, mais Tite-Live, Denys d'Halicarnaſſe, Polybe, Gregoire de Tours, &c. ſi l'on

pouvoit avoir des preuves que ces Hiſtoriens euſſent été auſſi attentifs, auſſi précautionnés, auſſi munis de ſecours, que l'a été le nouvel Hiſtorien de la Chine, & ſi d'ailleurs leur ſiécle eût été auſſi éclairé, & auſſi Philoſophe que le nôtre ? Les Mémoires ſur leſquels il a travaillé ne lui ont point été fournis par certaines perſonnes, dont la piété fait tout le mérite, par des gens ſans lumiére & ſans capacité ; mais par des hommes, non ſeulement d'une piété ſolide, mais d'un grand génie, preſque tous Géométres, & par conſéquent d'un eſprit exact & juſte, & d'ailleurs cultivés par l'Etude des Belles Lettres. Voilà les garants de l'Hiſtoire dont il s'agit. La ſotte incrédulité, le doute ridicule, la malignité, l'envie, l'eſprit de contradiction & de critique ſont ici réduits au ſilence.

Quoique le Livre du P. *du Halde* contienne un grand nombre de détails curieux & intéreſſans, on peut dire néanmoins que ſur pluſieurs points la la curioſité n'eſt pas pleinement ſatisfaite. Mais eſt-il poſſible à un Hiſtorien de tout dire, & à prévenir toutes les queſtions ? Pour réſoudre ſes doutes, on peut conſulter ceux qui ont été

long-tems à la Chine, & c'eſt ce que j'ai fait ſur pluſieurs articles.

MEMOIRES HISTORIQUES ſur le Royaume de Tunis,

par M. de SAINT GERVAIS.

L'AUTEUR y raconte des faits dont il a été témoin, & d'autres dont il s'eſt exactement informé dans les Pays où ils ſe ſont paſſés. L'amour de la vérité, le déſir d'apprendre & d'être utile à ſa Patrie, des ſentimens d'honneur & de probité qui caractériſent ces Mémoires, fruit d'une longue expérience, leur aſſurent une autenticité inconteſtable. Dans l'article de la Politique on ſent un homme inſtruit par l'expérience; & dans ce qui a rapport aux devoirs d'un Conſul, on trouve le Citoyen déſintéreſſé, attentif au bien de l'état, & plein de ſentimens d'honneur. Les perſonnes verſées dans le commerce y trouveront des détails utiles. Il ſeroit à ſouhaiter qu'à l'exemple de M. de *Saint Gervais*, les Conſuls des Echelles du Levant & de Barbarie donnaſſent de ſemblables Mémoires.

Tom. V. des Ob. *pag.* 130.

HISTOIRE DES YNCAS,

traduite de GARCILASSO DE LA VÉGA.

Tom. IX. des Obſ. *pag.* 285.

CET Ouvrage eſt écrit, ſuivant la penſée des Sçavans, avec plus de ſincérité & d'exactitude, que d'art & de politeſſe. On trouve à la tête un Diſcours préliminaire, où il y a pluſieurs réflexions judicieuſes.

Quoique le ſecond Tome ſoit intitulé comme le premier, il ne s'y agit point de l'Hiſtoire des Yncas, mais de l'*Hiſtoire de la Conquête de la Floride.* L'Auteur eſt auſſi *Garcilaſſo de la Véga.* Cet Ouvrage eſt à peu près auſſi confus & auſſi mal écrit que le précédent. A la tête eſt une Préface de Richelet.

Tom. II. des Jug. *pag.* 289.

Un grand nombre d'Editions de cette Hiſtoire, ont ſuffiſamment fait connoître cet Ouvrage, où tout eſt confus; mais où il y a bien des choſes intéreſſantes. On a jugé à propos de corriger le fond du Livre, de changer l'ordre des matières, de le traduire nouvellement, & d'ajouter des Notes curieuſes ſur l'Hiſtoire naturelle, tirées des Relations des Voyageurs. Sans ces changemens & ces additions, il ſemble que

que l'Ouvrage n'auroit pas valu la peine d'être retraduit. Refondu judicieuſement & enrichi de remarques, il a acquis un nouveau mérite.

HISTOIRE DU JAPON,

par le P. de CHARLEVOIX.

EN général, le P. de Charlevoix raconte les affaires politiques du Japon ſeulement pour ſuivre la Chronologie ; & fait quelques deſcriptions pour orner ſa narration. Mais le capital de ſon Ouvrage eſt la Religion, qu'il traite avec beaucoup de ſagacité & d'exactitude. Il n'a pas manqué d'y inſérer tout ce qu'il y a de vrai & d'intéreſſant dans l'Ouvrage de Kœmpfer : ainſi on y trouve tout ce qui peut ſatisfaire également une curioſité religieuſe & profane.

Tom. X. des Obſ. *pag.* 50. & 289.

REVOLUTIONS DE FRANCE,

par la HODE.

C'EST une mauvaiſe compilation de pluſieurs lambeaux de l'Hiſtoire de France, couſus enſemble par de longues réflexions dépourvues de

Tom. XIV. des Obſ. *pag.* 313.

jugement. Les événemens, ſous la premiere race de nos Rois, y ſont très-confus. L'Auteur ſe montre le premier & le ſeul Artiſan que le Harduiniſme ait jamais fait paroître au grand jour. Tout ce qu'il y a de plus inſenſé & de plus outré dans le Pyrrhoniſme hiſtorique, ſe trouve recueilli dans le Livre de M. de la Hode. La moitié du premier Tome eſt une eſpèce de traduction de l'Ouvrage du P. Hardouin, & a plus l'air d'une diſſertation que d'une hiſtoire : & voilà ce qu'on appelle *les révolutions de France.*

HISTOIRE D'ANGLETERRE,

par RAPIN THOIRAS.

Tom. XIX. des Obſ. *pag.* 4.

L'HISTOIRE d'Angleterre la plus connue & la plus complette, eſt celle de Rapin, & cependant elle eſt très-défectueuſe. Cet Ecrivain n'étoit pas Anglois, & a écrit dans un Pays étranger ; il n'a pû être à portée de vérifier un grand nombre de faits, ſoit en conférant avec les perſonnes verſées dans les antiquités du Pays, ſoit en conſultant les actes originaux, dans les dépôts Publics. Il eſt vrai que cet Hiſtorien a fait quelque uſage du Re-

cueil des actes de Rymer, & des Traités qui y ſont inſérés ; mais il paroît avoir ignoré les négociations qui y ont donné lieu, & bien ſouvent il n'en a compris ni le ſens, ni les motifs, ni le but principal. Comme Etranger, il n'a point ſçu les conſtitutions du Royaume ; ainſi il n'a pû écrire avec ſuccès la partie civile de l'Hiſtoire d'Angleterre.

REVOLUTIONS

De Hongrie.

JE regarde ce Livre comme un fort bon Ouvrage qui inſtruit ſuffiſamment le Lecteur de tous les points importans de l'Hiſtoire de Hongrie. On peut dire que nous n'avons rien de meilleur ſur ce ſujet. L'Auteur écrit avec autant de vivacité que de modération. Son ſtile, ſans être ſoigné, eſt libre & clair, & d'ailleurs les matières y ſont toutes intéreſſantes. J'aurois ſouhaité que l'Hiſtorien eût peint ſes Héros, & qu'il eût donné une idée de leurs divers caractères. Du reſte, ſes réflexions ſont ſolides & judicieuſes, & ſes digreſſions n'ennuyent point.

T. XIX. des Obſ. *pag.* 162.

RECUEIL DES HISTORIENS des Gaules.

par Dom BOUQUET.

Tom. XXI. des Obſ. *pag.* 217.

CE grand projet autrefois conçu par Pithou, a été ébauché par André Ducheſne, dont la Collection eſt en 5 volumes in-fol. Il s'eſt agi depuis de le perfectionner. Mais que de difficultés pour l'exécution! Peut-être auroit-il ſuffi d'augmenter la Collection de Ducheſne, & d'y inſérer les monumens de notre Hiſtoire de France qu'il a omis, ou qu'il n'a pas connus. Mais on a porté plus loin ſes vues, & on a crû que l'Hiſtoire de notre Monarchie, pour marcher dignement, devoit être précédée de tout ce qui concerne l'Hiſtoire de la Gaule, avant que les François en fuſſent devenus les Maîtres.

HISTOIRE DES ROIS des deux Siciles.

Par M. d'EGLY.

[T. XXIV. des Obſ. *pag.* 73.]

CETTE Hiſtoire manquoit à notre littérature françoiſe; elle doit d'au-

tant plus nous intéreſſer, qu'outre les événemens curieux, les faits tragiques, & les étranges révolutions qu'elle renferme, elle nous offre trois maiſons d'Anjou, dont l'une a poſſédé le Royaume de Naples, l'autre a eu des droits ſur le Trône, & la troiſiéme y eſt aſſiſe aujourd'hui. Ce ne ſont pas ſeulement ici des vies particulieres de ces Princes, mais une Hiſtoire ſuivie du Royaume de Naples, qui renferme ce qu'il y a de plus important depuis la fondation de cette Monarchie juſqu'à préſent. Le grand nombre des citations qu'on lit aux marges, eſt un témoignage du travail de l'Auteur, & de ſon attention a compiler ſoigneuſement les faits. Il développe, autant qu'il eſt poſſible, les cauſes des révolutions. Les Princes, les Miniſtres, & les Généraux qui entrent ſur la Scene, ſont repréſentés avec des couleurs ſi ſimples, ſi naturelles, qu'on ne lui reprochera pas de les avoir peints d'imagination. On ne reprochera point non plus à M. d'Egly une partialité nationale; on pourroit même le prendre pour un Hiſtorien étranger qui n'épargne pas les Peuples voiſins. Il nous a montré qu'il poſſédoit les principales qualités d'un bon

Hiſtorien, l'exactitude & le diſcernement dans le choix des faits, & la ſimplicité dans la narration. Son ſtile pourroit être quelquefois plus pur & plus élégant.

TRADUCTION DE L'HISTOIRE

Du Préſident de THOU.

T. XXIV. des Obſ. pag. 313.

DEs Libraires Hollandois ont publié en 1740, la traduction françoiſe de l'Hiſtoire du Préſident de Thou. En 1733, Ils en avoient fait paroître un premier Volume, comprenant ſix Livres ſeulement, chargé d'un fatras de Notes prolixes, la plûpart indécentes, qui menaçoient le Public de 30 Volumes au moins, ſi toutes les autres parties de cette Traduction euſſent eû le même attirail. La Traduction de ces ſix premiers Livres fut trouvée d'un ſtile lâche, embaraſſé, rampant & même barbare; de maniére que les Libraires, rebutés de cet Ouvrage, ne jugérent pas à propos de le faire continuer. Cependant ils avoient imprimé un grand nombre d'exemplaires de ce premier Volume. Qu'ont-ils fait depuis pour le mettre

en valeur ? Ils ont réimprimé tous les autres Livres de l'Hiſtoire du Préſident de Thou, conformément à la traduction qui a paru en *1734*, ſous le nom de Londres. Par-là ils ont habilement épargné ce que les Libraires appellent *frais de copie*. Cependant ils ont ſuprimé la ridicule Préface qui étoit à la tête de leur premier Volume, & ils ont adopté la mienne : en ſorte que tandis que leur premier Volume eſt tout farci de Notes (*ſcriptus & in tergo nec dum finitus Oreſtes*) il n'y en a aucune dans tous les autres, ſi ce n'eſt celles qui ſe trouvent en fort petit nombre dans la Traduction françoiſe de *1734*, qu'ils ont copiée. N'auroient-ils pas mieux fait d'abandonner ce premier Tome à ſa mauvaiſe fortune ?

HISTOIRE DE L'EUROPE,

par M. de Rose.

ON ſçait que parmi les Modernes, les Italiens ſont ceux qui ont le mieux réuſſi pour l'Hiſtoire ; ils nous ont donné, en ce genre, des Ouvrages admirables & très-véridiques. M. de Roſe me paroît un Hiſtorien judicieux & impartial ; ſon ſtile eſt nom- T. XXVI. des Obſ. *pag.* 334.

breux ſans être enflé, ni embarraſſé; élégant ſans affectation, clair ſans être diffus.

HISTOIRE DE FRANCE,

par le P. DANIEL.

T. XXVIII. des Obſ. *pag.* 304.

LE P. Daniel narre avec beaucoup de netteté & de juſteſſe, & arrange bien les faits; mais il eſt ſans force & ſans élégance.

C'eſt dans ſes jugemens ſur le caractère de nos Rois qu'excelle principalement ce ſage & ſçavant Hiſtorien de notre Monarchie, qui, quoiqu'on en diſe, n'a pas un défaut eſſentiel qu'on ne puiſſe également reprocher à tous les Hiſtoriens de l'antiquité. Son Ouvrage bien travaillé ſera lû durant bien des Siécles, ſans que perſonne ſoit aſſez hardi pour courir la même carrière. Ce ſeroit néanmoins une utile entrepriſe, que des Notes ſur ſon Hiſtoire, faites par une ſociété de Sçavans, qui auroient lû tous les Ouvrages imprimés & manuſcrits, dont il eſt fait mention dans la Bibliotèque du P. le Long.

T. XXXI. *pag.* 297.

Graces au P. Daniel, aucune Nation n'a ſon Hiſtoire générale auſſi bien écrite que la Nation françoiſe.

Quelques légéres mépriſes par raport aux faits, à la Chronologie & à la Géographie, ne dégradent point ce bel Ouvrage. Quel eſt l'Hiſtorien exempt de mépriſes ?

Nouvel. du Parn. Tom. I. *pag.* 458.



HISTOIRES PARTICULIÈRES DE PROVINCES ET DE VILLES.

HISTOIRE DE GENEVE, *par M.* SPON.

Nouvel. du Parn. Tom. II. *pag.* 64.

CETTE Édition eſt rectifiée & conſidérablement augmentée par d'amples Notes, avec des actes ſervant de preuves à cette Hiſtoire: Elle eſt en deux Volumes in quarto, & en quatre Volumes in douze: les Notes quoique ſçavantes & curieuſes, ſont ſi amples, que le Texte rend l'Edition in douze aſſez incommode. Ces Notes ſont pourtant très-eſtimées; tirées des actes originaux, & des régiſtres publics, elles rectifient les endroits, où M. Spon peut s'être trompé: elles ſuppléent les faits qu'il a omis, & éclairciſſent ou étendent ceux dont il a parlé trop en abrégé.

HISTOIRE GENERALE du Languedoc,

par D. de VIC *&* *D.* VAISSETTE, *Bénédictins.*

J'AI lu peu d'Hiſtoires générales mieux écrites en notre langue. L'érudition y eſt profonde & agréable. On a ajouté à la fin du Volumes des Notes très-ſçavantes ſur différens points de l'Hiſtoire de Languedoc. Ces Notes ſont autant de diſſertations ſur des matières curieuſes.

Nouvel. du Parn. Tom. II. *pag* 203.

HISTOIRE DE LA VILLE de Paris.

par l'Abbé DESFONTAINES *& autres.*

CET Ouvrage a été entrepris par deux perſonnes qui n'ont rien négligé pour le rendre ſolide, exact, agréable & intéreſſant. Les quatre premiers Volumes ſont de ces deux Auteurs. Le cinquiéme qui contient la deſcription particulière de la Ville de Paris, a été ajouté par une autre perſonne, qui a bien voulu ſe charger de ce ſoin. L'Ouvrage en cinq Volumes infolio de D. Felibien a beaucoup ſervi pour celui-ci;

Tom. I. des Obſ. *pag.* 227. & 313.

il en eſt comme la baſe; mais on a puiſé dans bien d'autres ſources. Il paroît que les Auteurs de la nouvelle *Hiſtoire de Paris* ont eû ſurtout en vue de ſe faire lire. Que de faits ſinguliers dans cette Hiſtoire dont il n'eſt fait aucune mention dans nos Hiſtoires de France ?

HISTOIRE DE LA VILLE de Paris,

par le Pere FELIBIEN.

Tom. I. des Obſ. *pag.* 314.

C'EST un fort bon Ouvrage, qui a effacé tout ce qui avoit paru juſqu'alors en ce genre; il ne lui a manqué, pour être lû, que d'être moins long, que de contenir moins de faits peu intéreſſans, que de renfermer moins de minuties, que d'avoir un ſtile plus vif, plus précis, plus rapide. D'ailleurs, les trois Volumes de Piéces juſtificatives ſont fort inutiles à la plûpart des Lecteurs Que de détails agréables ſur les Couvens de Paris, ſur les Membres de l'Univerſité, ſur leurs conteſtations avec différens Tribunaux, avec les Religieux Mandians ! &c. Que de remarques curieuſes ſur la culture des

Lettres & des beaux Arts, ſur l'établiſſement d'un grand nombre de Manufactures, ſur l'origine de pluſieurs uſages ! Ce Livre ne peut convenir qu'à un petit nombre de perſonnes. Ces ſortes d'Ouvrages d'une groſſeur énorme, doivent être regardés comme des Mémoires à conſulter, ſuivant le beſoin, ou la curioſité. Ce ſont des Archives plutôt que des Livres. On ne lit point ces Ouvrages, on les parcourt, & ſouvent, ſans ſçavoir ce qu'ils contiennent, on ſçait ſeulement qu'on les poſſéde. Il arrive de-là que ces grands magaſins de ſçience n'en donnent que médiocrement au Public qu'ils effrayent, & que tant de doctes recherches ne ſervent qu'à augmenter les grandes Bibliotéques, & qu'à orner les cabinets des riches Bibliophiles.

DESCRIPTION DE PARIS,

par PIGANIOL.

C'EST un Livre inſtructif, qui ſe lit avec bien du plaiſir. Quelle différence de cet Ouvrage à celui de Germain Brice. On ſent ici un Auteur éclairé, Homme de lettres & d'eſprit,

T. XXVII. des Obſ. *pag.* 166.

T. XXX. pag. 213. qui n'a rien omis pour la perfection de ſon Livre. C'eſt la meilleure deſcription de Paris qui ait été faite. Il y a de ſçavantes & exactes diſcuſſions ſur pluſieurs points particuliers, avec des recherches excellentes. En général, tout y eſt agréable par la variété des matières, & par la manière judicieuſe, libre & naturelle dont elles ſont traitées.

HISTOIRE DU COMTE' de Bourgogne, par GOLUT.

CET Auteur, meilleur compatriote qu'Hiſtorien, n'a ni méthode ni critique; Ecrivain diffus, il aime les fables, & il a noyé ſon Hiſtoire dans celle de l'Empire & de l'Eſpagne.

Tom. II. des Obſ. pag. 212.

HISTOIRE DE BESANÇON, par CHIFFLET.

JEAN-JACQUES Chifflet, Médecin de Beſançon, a donné en beau latin l'Hiſtoire Civile & Eccléſiaſtique de cette Ville. Mais il a fait de Beſançon, Ville celtique, une Ville toute Romaine; & ſi l'on retranche de

La même.

ſon Hiſtoire Civile l'érudition étrangere, elle ſera réduite a bien peu de choſe. Celle de l'Egliſe de Beſançon eſt bien meilleure : excepté les Fables empruntées des Légendaires, tout le reſte eſt bon; il y a néanmoins pluſieurs omiſſions.

HISTOIRE DES SEQUANOIS,

par M. DUNOD.

EN liſant cette Hiſtoire, on ſent un Auteur laborieux & fort exact, qui a du goût, de la critique, & eſt verſé dans l'antiquité. L'amour de la patrie ne lui a point fait adopter de fables. Tom. II. des Obſ. *pag* 214.

HISTOIRE NATURELLE du Languedoc.

par M. ASTRUC.

CET Ouvrage eſt rempli de choſes curieuſes & agréablement variées. Il regne partout un bon goût d'érudition, & une critique ſçavante, judicieuſe & modeſte. L'Auteur, comme un autre Plutarque, ſeme par-tout l'érudition. Il ſemble avoir hérité du gé- Tom. IX. des Obſ. *pag.* 161. 214. 293.

nie & de la ſagacité de Pline, plus exact peut-être & plus judicieux que cet ancien Naturaliſte. C'eſt une véritable perte pour le Public, & en particulier pour le Languedoc, qu'un Ouvrage auſſi utile & auſſi intéreſſant, n'ait pas été continué par cet Auteur, ſi capable de le porter à ſa perfection. Il y a un plus grand nombre de nouvelles découvertes dans cet Auteur, que dans les plus ſçavantes diſſertations modernes. Il ne faut pas en être ſurpris. Les Compilateurs de ces ſortes d'Ouvrages ne ſont aſſez ſouvent que de ſtériles échos. Ils traitent des ſujets uſés, ſur leſquels il n'y a rien de nouveau à propoſer. Pour M. Aſtruc, il a lu, avec ſoin, tout ce qui appartient à la Géographie ancienne & moderne du Languedoc; il l'a diſcuté; il l'a rectifié, & il a ſçû faire naître, ſur un terrein ingrat des fruits inconnus à ceux qui l'avoient cultivé avant lui.

HISTOIRE DES DUCS de Bretagne,

par l'Abbé DESFONTAINES.

CET Ouvrage renferme les faits politiques & militaires, & tout ce qui s'eſt paſſé de plus mémorable

ſous le regne de chacun de ces Princes. L'Auteur borné à ce qui peut orner la mémoire, & inſtruire ſolidement, a compoſé une Hiſtoire dégagée de diſgreſſions ennuyeuſes, de détails trop circonſtanciés, de diſcuſſions concernant les Terres, les Abbayes, les Chapitres, & enfin des vies particulières des Saints. Les Lecteurs éclairés pourront reconnoître que M. l'Abbé Deſfontaines eſt le digne Rival des Hiſtoriens Romains, ſoit dans le ſtile ſimple & élégant, ſoit dans l'ordre des matières; c'eſt par-tout un goût hiſtorique, qui ſent la belle antiquité. Quoique mon témoignage puiſſe être ſuſpect ſur tout ce qui intéreſſe la réputation de mon Aſſocié * dans ce travail périodique, je ſuis perſuadé qu'en cette occaſion, le connoiſſeur ſincère ne m'accuſera point de partialité.

T. XVII. des Obſ. *pag.* 241. T. XVIII. *pag.* 72.

Le judicieux Hiſtorien, émule du fier pinceau de Patercule, & de la rapide briéveté de Saluſte, a orné ſon Ouvrage de pluſieurs portraits, qui donnent une idée exacte de tous les Acteurs de la ſcéne; portraits dont le coloris

* Cet article eſt ſuppoſé avoir été fait par l'Abbé Granet, Aſſocié de l'Abbé Desfontaines.

vif & brillant n'ote rien à la reſſemblance & à la correction des traits. L'Auteur n'eſt pas de ces Hiſtoriens friands de contraſtes imaginaires. Ici nulle antithèſe, nulle affectation, nul goût romaneſque ; l'eſprit eſt frapé par la peinture des choſes. Les tranſitions ſont naturelles & d'une ſimplicité ornée. Enfin, les réflexions courtes, ſemées à propos, ne coupent jamais la narration.

HISTOIRE DE LA NOBLESSE du Comté Venaiſſin,

par M. l'Abbé PITHON CURT.

T. XXXIII. des Obſ. *pag.* 113.

C'Est ici un Ouvrage fait avec beaucoup de ſoin, & ſans la moindre apparence de partialité. Il convient que la Nobleſſe d'ame préſide à un Ouvrage ſur la Nobleſſe du ſang. Tous ceux qui connoiſſent le caractère de l'Auteur, ſçavent qu'il eſt incapable de ramper, de flater, de mentir. C'eſt ce qu'annonce fiérement le ſtile mâle de ſa Préface. L'Ouvrage eſt fort bien exécuté, & peut ſervir de modele à tous ceux qui ont des Nobiliaires de Province ou de Ville à dreſſer.

HISTOIRES D'ÉVÉNEMENS PARTICULIERS.

HISTOIRE

de l'Auguſte Naiſſance de Monſeigneur le Dauphin,

par le Chevalier DAUDET.

VOICI une compilation de tout ce qui ſe trouve à ce ſujet dans les Gazettes, dans le Mercure, & le Journal de Verdun. M. Daudet a ſeulement arrangé ces utiles matériaux, qu'il a diviſés en trois parties. Il avertit qu'il a été obligé de retrancher les Piéces Latines, Grecques, Italiennes, &c. pour ne point remplir un ſecond Volume. Le Lecteur éclairé lui auroit ſçû plus de gré d'avoir ſuprimé quelques piéces de Vers françois, qui ſont déteſtables, & d'y avoir ſubſtitué des Vers Latins d'un meilleur goût. Au reſte, on ne peut qu'être obligé à M. Daudet d'avoir pris ſoin de ramaſſer tout ce

Nouvel. du Parn. Tom. II. *pag.* 220.

qui s'eſt écrit au ſujet de la naiſſance de Monſeigneur le Dauphin. Il épargne aux curieux la peine de feuilleter les Gazettes & les Mercures. Ce Recueil hiſtorique ne peut qu'être bien reçû de ceux qui ramaſſent avec ſoin tout ce qui regarde l'Hiſtoire de France.

HISTOIRE DE LA GUERRE préſente,

par M. MASSUET.

Tom. III des Obſ. pag. 259.

CET Ouvrage ne pourroit être inſtructif que pour la poſtérité. Les faits ſont ſi recens, ſi publics, qu'on croit relire les Gazettes de 1733. & 1734. Ce ne ſeroit pas néanmoins un travail infructueux, ſi l'Auteur y avoit apporté le diſcernement & l'exactitude, qui font tout le prix de ces ſortes de Mémoires. Mais pour cet effet, il devoit plutôt conſulter la Gazette de France, que les Gazettes fautives d'Amſterdam ou de Bruxelles, ſur leſquelles il eſt difficile qu'un Hiſtorien puiſſe compter. L'Auteur eſt tombé dans un défaut conſidérable & indigne d'un Hiſtorien: dans la vue de paroître impartial, & de ne déplaire

à aucune Nation, il affecte de révoquer en doute des faits conſtans; il met dans la même balance le certain & l'incertain, le vrai & le faux. Enfin, ſoit politique, ſoit ignorance, il altére preſque tout, & ſemble ſe mettre auſſi peu en peine d'inſtruire ſolidement ſon Lecteur ſur les événemens qu'il raconte, qu'il paroît indifférent ſur les divers ſuccès qu'ils ont eu. C'eſt un Prothée, Partiſan tantôt de l'Empereur, tantôt des trois Couronnes alliées. En cet endroit, il ſemble favorable au Roi de Pologne, & en cet autre, il paroît tout dévoué à l'Electeur de Saxe & à la Czarine. Il y a bien de la différence entre ces politiques alternatives & une neutralité véridique, telle qu'eſt celle qui conſtitue le vrai Hiſtorien.

HISTOIRE DU DETRONEMENT d'Alphonſe VI.

VOICI un Livre que j'ai traduit de l'Anglois, au moins en partie. [car le ſecond Tome n'eſt pas de moi, mais d'un jeune homme de Rouen, fort verſé dans la langue Angloiſe. Lorſque je lus cet Ouvrage dans ſa langue, il me ſembla ſi bien écrit, ſi curieux,

T. XXIX. des Obſ. *pag.* 69. & 23.

ſi exact, ſi intéreſſant, que je ne doutai point qu'il ne pût paroître en notre langue avec beaucoup de ſuccès. Je vois que je ne me ſuis pas trompé. J'ai revû, avec un grand ſoin, la traduction du jeune homme de Rouen, & je puis répondre qu'elle eſt exacte.

Rien n'eſt ſi intéreſſant, que l'Hiſtoire détaillée d'une révolution, pourvû que le récit en ſoit clair, inſtructif, & fondé ſur des mémoires autentiques, écrits par ceux qui ont eu une part immédiate à ces ſortes d'événemens, ou qui au moins les ont vû arriver, & qui étoient dans les lieux où la ſcène s'eſt paſſée. Robert Sotvvel, Ambaſſadeur extraordinaire du Roi d'Angleterre à la Cour de Lisbonne en 1667, fut témoin de tous les troubles qui agitérent alors cette Cour, & il en ſuivit de l'œil tous les mouvemens. Quels mémoires plus ſûrs peut-on donc avoir touchant la fameuſe Révolution arrivée en Portugal, que les lettres de ce Miniſtre, Homme éclairé, judicieux, & d'une grande expérience dans les affaires.

T. XXX. des Obſ. *pag.* 325.

On peut croire que les eſprits ſolides préféreront ce morceau d'Hiſtoire à celui que M. l'Abbé de Vertot a don-

né dans le même genre ; , & que comme la Traduction françoiſe de *l'Hiſtoire Romaine* de Laurent Echart, a fait moins rechercher ſes *Révolutions de la République Romaine*, cette Traduction pourroit auſſi produire le même effet, par raport à ſes *Révolutions de Portugal*, quelque ingénieux, & quelque bien écrit que ſoit cet Ouvrage. Dès qu'un Hiſtorien péche du côté de la fidélité, il a beau plaire par les agrémens de ſon ſtile, c'eſt un faux témoin que les graces de ſa perſonne & de ſon langage, ne doivent pas empêcher les Juges de traiter comme il le mérite.

LES REVOLUTIONS de Portugal,

par l'Abbé de VERTOT.

IL y a des omiſſions & des mépriſes conſidérables dans cet Ouvrage. quand quelqu'un écrit ſur les Mémoires du tems, demande un Apologiſte de l'Abbé de Vertot, qu'a-t-on à lui dire ? On a à lui dire qu'il devoit mieux choiſir ſes Mémoires ; qu'il falloit s'abſtenir de faire des portraits de pure ima-

Lamême] *pag.* 326.

gination ; que ſi les Mémoires ſur leſquels il écrivoit n'étoinet pas ſûrs, il ne devoit point écrire ; qu'il devoit avoir conſulté tels & tels Mémoires imprimés avant ſon Livre, & dont il paroît n'avoir eu aucune connoiſſance ; qu'enfin emporté par le feu de ſon imagination, il ne devoit pas [comme a fait ſouvent Maimbourg] altérer les faits, & d'une Hiſtoire faire un Roman. Le critique de la Préface du *Détronement d'Alfonſe*, demandera-t-il encore ce qu'on a dire ſur l'Abbé de Vertot ?

Nec tali auxilio, nec defenſoribus iſtis
Vertot *eget.*

RELATION DE MAROC.

T. XXXI. des Obſ. *pag.* 169.

SI vous aimez à voir agir dans une Hiſtoire les grands reſſorts des paſſions humaines ; ſi le récit touchant des événemens tragiques, la vive peinture des ſanglantes rivalités, des batailles opiniâtres, & des cruautés atroces, vous intéreſſent & vous remuent, avec quel plaiſir mêlé d'horreur ne lirez-vous pas cette *rélation* ? Que de combats, que de révolutions, que d'actions barbares, que de Rois renverſés du Trône dans l'eſpace de dix ans

ans ! Cet Ouvrage curieux eſt précédé d'une courte introduction, où l'origine & l'agrandiſſement du Royaume de Maroc ſont expoſés avec une clarté que nous devons moins au ſujet qu'au travail & à la ſagacité de l'Auteur, qui a ſçû tirer la lumière d'un cahos ſi obſcur. Ce n'eſt pas une de ces rélations inſipides, dont les ſots Auteurs cherchent à éblouir un Lecteur crédule, par un faux merveilleux qui fait pitié à un homme raiſonnable. Ici tout eſt exactement vrai ; rien ne ſent la platitude ou l'extravagance romaneſque, & quoiqu'on y trouve les exemples d'une cruauté innouie, on y ajoute aiſément foi, quand on ſçait de quoi les hommes ſont capables, & ſurtout des hommes groſſiers & ignorans, dont les mœurs féroces ne ſont adoucies ni par le commerce libre des femmes, ni par le goût des beaux Arts. D'ailleurs, ſi dans l'Hiſtoire des ſiécles & des Peuples qu'on honore du nom de polis, & parmi des Princes Chrétiens mêmes, on rencontre les actions les plus barbares, doit-on s'étonner de voir l'humanité étouffée dans des Pays où l'empire de la raiſon eſt borné? Cette Relation eſt écrite d'un

ſtile aiſé, coulant, naturel, & tel qu'il convient à la dignité & à la vérité de l'Hiſtoire. L'Auteur relève de tems en tems ſon récit par des portraits dignes de Patercule, & pardes réflexions dignes de Saluſte qui a été l'un de ſes devanciers dans l'Hiſtoire des Révolutions d'Affrique. Comme le vrai goût de l'Hiſtoire eſt aujourd'hui aſſez rare, je ne ſuis point ſurpris que peu de perſonnes connoiſſent le mérite de cet Ouvrage, dont les beautés ſont comme des fleurs répandues ſur une étoffe ſimple & belle.

HISTOIRES ECCLESIASTIQUES, ET VIES DES SAINTS.

HISTOIRE de l'Egliſe Gallicanne, par le Pere LONGUEVAL.

CETTE Hiſtoire n'a pas, ce me ſemble, autant de cours qu'elle le mérite. Son Auteur écrit ſenſément, & avec ſimplicité. On peut eſpérer beaucoup du travail & de l'eſprit judicieux & moderé de ce Jéſuite. Les diſcours préliminaires qui ſont à la tête des Volumes ſont d'une érudition & d'une critique trés eſtimables.

Nouv. du Parn. I. Tom. I. *pag.* 427.

Cette Hiſtoire eſt l'ouvrage de quatre ſçavans Jéſuites qui ſe ſont ſuccédé dans ce travail, ordonné par le Clergé de France. Celui qui a commencé, & auquel nous ſommes redevables des huit premiers volumes, eſt le P. Longueval, homme extrêmement laborieux, d'une profonde capacité, d'un eſprit ſupérieur, & verſé dans tous les genres de littérature. Conſumé par l'excès de ſon application, il a été remplacé par le P. de Fontenai, que le même travail a pareillement conduit au tombeau,

Tom. VI. des Jug. *pag.* 265. & 37.

Tom. VIII. des Jug. *pag.* 31.

ainſi que le P. Brumoi qui l'avoit remplacé. Après ces triſtes exemples, le P. Berthier n'a point craint d'entrer dans la même carriere, & de continuer ce fatal Ouvrage. Les Tomes IX. & X. & la plus grande partie de l'onziéme ſont du P. Fontenai. La fin de cet onziéme Tome, & le douziéme appartiennent au P. Brumoi, & ils viennent de paroître avec les ſuivans, qui ſont entiérement l'Ouvrage du P. Berthier, digne ſucceſſeur du P. Longueval, dont il poſſede l'eſprit, l'érudition & le bon goût.

Le ſtile du P. Berthier eſt par-tout ſoigné ſans affectation, & élégant ſans antithèſes. A l'exemple des Anciens, il mêle peu de réflexions dans ſon Hiſtoire, perſuadé que c'eſt toujours au Lecteur à les faire lui-même. Il en fait néanmoins quelquefois; mais ce n'eſt pas où il réuſſit le mieux: témoin celle de la page 483. du Tome XIII. qui eſt trop ſimple & trop commune. C'eſt auſſi le défaut du P. Daniel, qui d'ailleurs excelle dans la maniére de lier les événemens, & qui peint ſi bien les caracteres des Rois, mais non des autres perſonnages de ſon Hiſtoire: en quoi il n'a imité ni Tite-Live, ni Saluſte, modeles de l'Hiſtoire.

LETTRES
édifiantes & curieuſes.

Nouvel. du Parn. Tom. IV. pag. 7.

CEs Recueils ſont non ſeulement bien écrits, (le ſtile en étant retouché par une main habile,) mais ils ſont encore ſouvent remplis de faits ſinguliers, & d'obſervations qui intéreſſent les Sciences & les Arts.

ACTES DES SAINTS,
par les BOLLANDISTES.

Tom. II des Obſ. pag. 286.

ON ne ſçauroit trop reſpecter tous les Livres de cette eſpéce, où la vaſte érudition eſt accompagnée d'une judicieuſe critique; où l'incrédule ignorance eſt confondue par les monumens les plus inconteſtables, & où l'imbécile crédulité trouve en même tems la guériſon de ſes miſérables préjugés, fruits de la groſſiereté & de l'impoſture de certains ſiécles qui nous ont tranſmis de pieux & ridicules menſonges.

VIE DE S. THOMAS
d'Aquin,
par le P. TOURON, Dominiquain.

Tom. I. des Obſ. pag. 221.

L'AUTEUR a raſſemblé avec ſoin tous les faits épars dans diverſes Hiſtoires; mais le récit de quelques-uns,

qu'il ſuppoſe vrais, fait douter s'il s'eſt toujours autant propoſé d'inſtruire les gens de lettres, que d'édifier les perſonnes pieuſes. Quelque mérite qu'ait cet Ouvrage, on auroit ſouhaité qu'il eût bien voulu l'embellir encore par l'expoſition de l'état des Sciences du tems de S. Thomas, & par le parallele de la Théologie & de la Philoſophie de ces tems-là avec la moderne. On y eût vu le progrés du raiſonnement & de la juſteſſe d'eſprit, & les révolutions de l'Ecole. Ces éclairciſſemens auroient tourné à la gloire du Docteur Angélique qui, pour la Methode, étoit le Deſcartes de ſon ſiécle.

DISSERTATION

Sur l'origine des Egliſes de Saint Bertin & de Saint Omer,

par le P. CLITI, *Bénédictin.*

Tom XI. des Obſ. *pag.* 96. & 107.

ON trouve dans cet Ouvrage un grand nombre de faits eccléſiaſtiques ſçavamment diſcutés. L'Auteur, par la force élégante de ſa Dialectique, & par la noble vivacité de ſon ſtile, a ſçu rendre intéreſſante une matiere aſſez indifférente pour le commun des Lecteurs. On auroit ſouhaité qu'il eût fait imprimer à la fin du Livre les Chartes qui ſont l'objet de la diſpute. Il

ne ſuffit pas de voir ces piéces citées par lambeaux, comme elles le ſont dans le cours de l'Ouvrage ; tout eſt à obſerver, à examiner & à éplucher dans des Diplômes.

Au reſte, c'eſt ici une matiere de pure érudition, & intereſſante pour tout les Sçavans qui cultivent la Diplômatique. A en juger par les écrits qui ont paru juqu'ici ſur cette matiere, on ne peut que ſe former une haute idée du raiſonnement, de l'eſprit, & du ſçavoir des Auteurs de l'un & de l'autre parti.

VIE DE SAINT DOMINIQUE, par le P. TOURON, *Dominiquain.*

CET Ouvrage eſt plein d'onction, de recherches curieuſes & intereſſantes, dégagé de circonſtances inutiles, & de ces faits incroyables qui ne ſont pas toujours édifians. Il eſt en général bien écrit & avec beaucoup de ſageſſe & d'érudition. D'ailleurs la piété, le zéle & la vertu de ce ſçavant Religieux éclatent par-tout, & ſon Livre me paroît également propre à nourrir l'eſprit & le cœur. Les diſcuſſions critiques, par raport à certains points controverſés, le feront rechercher par T. XVIII. des Obſ. *pag.* 290.

les Sçavans. Ils trouveront peut-être qu'il y paroît trop attaché aux intérêts de ſon Ordre; il me ſemble pourtant que cela ne nuit ni à ſes lumieres, ni à ſa ſincerité.

HISTOIRE du Chriſtianiſme d'Ethiopie, par M. de la CROZE.

T. XIX. des Obſ. pag. 308.

L'AUTEUR ſe jette dans l'érudition, ſans ſuite, ſans ordre, ſans dialectique, & il paſſe ſans milieu d'un ſujet à un autre, ennuyant ſon Lecteur, ſans l'éclairer; compilation négligée & informe, Ouvrage de mémoire & non de jugement, & encore moins d'eſprit: ce qui ne fait pas honneur à l'érudition. Après tout, il y a ici une variété de remarques ſçavantes, dont on peut profiter. A l'égard de tout ce que l'Auteur dit du Chriſtianiſme d'Ethiopie & d'Arménie, ce ne ſont que des choſes aſſez communes, & qu'on trouve ailleurs, ſi ce n'eſt quelques réflexions dictées par la prévention.

HISTOIRE DU JEUNE, par D. Joſeph de LISLE.

T. XXIV. des Obſ. pag.

L'AUTEUR avoue que pour la compoſition de ſon Ouvrage, il a pro-

fité des lumiéres de ceux qui avant lui ont écrit ſur la même matiere, principalement du Livre du P. Thomaſſin, ſur la Dicipline eccléſiaſtique; Ouvrage ſçavant, mais mal digéré. M. Baillet dans ſon *Hiſtoire du Carême*, n'a preſque fait qu'abréger le Livre du P. Thomaſſin. L'un & l'autre ont fait les mêmes fautes, par raport aux faits & aux citations. L'Ouvrage de D. de Liſle eſt méthodique, & on le lit ſans ennui. Il eſt preſque par-tout fort judicieux. Cependant il ſe répand un peu trop en citations, dont l'on ne peut ſouvent rien conclure.

HISTOIRE ECCLESIASTIQUE, de l'Abbé FLEURY.

L'HISTOIRE Eccleſiaſtique de M. Fleury eſt un Ouvrage, dont tous les Sçavans & toutes les perſonnes d'eſprit & de goût ont fait juſqu'ici beaucoup d'eſtime. Il renferme une critique excellente. Quel Hiſtorien a jamais pris ſon parti auſſi heureuſement dans les points conteſtés? Je l'ai trouvé par-tout Théologien ſûr, Juge éclairé & intégre; ainſi en jugent tous les habiles gens, dont les lumiéres ſont préférables aux miennes. Sa Théologie eſt

Tom. I. des Jug. *pag.* 175.

auſſi bonne que celle de quelque Hiſtorien que ce ſoit. Les Extraits qu'il donne des Saints Peres ſont ce qu'on admire le plus dans ſon Ouvrage. Il eſt impoſſible d'analiſer avec une plus grande préciſion. Les Actes des Martyrs ſont la partie touchante & intéreſſante du Livre ; & aux yeux des perſonnes de piété, elle eſt préférable à celle qui concerne l'expoſition & la réfutation des Héréſies. Le ſtile de M. Fleury, ſimple & néanmoins toujours pur, élégant & concis, eſt dans le goût de l'Ecriture Sainte. L'onction y regne avec un eſprit de candeur & de vérité qui gagne le Lecteur. On ſe défie d'une Hiſtoire ornée ; on y ſoupçonne toujours le fard & le menſonge. L'Hiſtorien le plus ſimple eſt toujours le meilleur ; parce qu'un Hiſtorien doit reſſembler à un témoin qui dépoſe, & non à un agréable conteur.

Tom V. des Jug. pag. 354

Cet Auteur a réuni les qualités de Philoſophe, de Diſſertateur & de grand Hiſtorien. Quels morceaux Philoſophiques que les diſcours qui ſont à la tête de ſes Volumes ! Quelle Satyre des mœurs.

Fin du Tome II.

BRITISH 29 JU 76 MUSEUM

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans le ſecond Volume.

SECONDE PARTIE.

Jugemens ſur quelques Auteurs tant Anciens que Modernes.

DES GENS DE LETTRES. page 3
DES BEAUX ESPRITS. 12
DES ACADEMIES. 14
DES ECRIVAINS. 22
DES ANCIENS. 29
DE LA DIFFERENCE DES SIECLES. 39
DES AUTEURS EN GENERAL. 48

DE QUELQUES AUTEURS en particulier,

THEOLOGIENS, PHILOSOPHES ET POLITIQUES. 49
Le Pere Gretſer. 51
L'Abbé Houtteville. *ibid.*
L'Abbé Couet. 56
Ariſtote. 58
Lucrece. 59
Le Pere Mallebranche. 60
Newton. 62
M. l'Abbé Nollet. 63
Gracian. 65

HISTORIENS.

Herodote 66
Tite-Live. 67
Gregorio Leti. 69
L'Abbé de Vertot. 70
M. Rollin. 71
M. Crevier. 74

M. Freron. 76.

LITTERATEURS.

Ariſtide. 77.
M. de Fontenelle. 79.
L'Abbé de Pons. *ibid.*

ORATEURS.

Démoſtène & Cicéron. 82.
Le Pere de la Rue. 83.
Maſſillon. 86.
Barbier d'Aucour. 87.
Gayot de Pitaval. *ibid.*
Le Pere Porée. 89.

POETES EPIQUES.

Homere. 91.
Le Triſſin. 93.
Le Taſſe. 95.

POETES DRAMATIQUES.

Corneille 97.
Racine.
Campiſtron. 98.
Palaprat. 100.
Quinault. 101.
Boileau. *ibid.*

AUTRES POETES.

Catulle, Tibule & Properce. 102.
Auſone. 103.
La Motte. 104.
Rouſſeau. 108.
M. de Voltaire. 110.
L'Abbé de Grécourt. 114.
M. Desforges Maillard. 116.
Linant. 118.

SÇAVANS & CRITIQUES.

Freinshemius. 119.
Sallo. 121.
Tillemont. 122.

L'Abbé Gedoyn. 123.
Le Pere Hardouin. 125.
Atterbury. 126.
L'Abbé Granet. 127.

ROMANCIERS.

Michel Cervantes. 130.
Bergerac. 132.
Madame de la Fayette. *ibid.*
Hamilton. 133.

AUTEURS DE LETTRES.

Voiture. 134.
Madame de Grignan. 135.

TROISIEME PARTIE

Jugemens ſur quelques Ouvrages tant anciens que modernes.

OUVRAGES DE THEOLOGIE.

Défenſe des Prophéties de la Religion Chrétienne, par le Pere Baltus, Jéſuite. 137.
Concordance des SS. Peres de l'Egliſe Grecque & Latine, par Dom Maréchal, Bénédictin. 138.
Hiſtoire des Sacremens, par Dom Chardon, Bénédictin. 140.
La Vérité de la Religion Chrétienne, par Abadie. 141.
La Religion Chrétienne prouvée par les faits, par l'Abbé Houtteville. 142.

OUVRAGES DE GEOMETRIE, D'ASTRONOMIE, DE COSMOGRAPHIE, DE MATHEMATIQUES, &c.

Nouvelle méthode pour découvrir les Longitudes ſur mer, par M. Seguin. 173.
La Philoſophie de Newton, par M. de Voltaire. 178.
Le Newtonianiſme pour les Dames, par M. Algarotti. 179.
Examen & Refutation des Elémens de la Philoſophie de Newton de M. de Voltaire, par Banniere. 184.
Elemens de Fortification, par M. le Blond. 185.
Elémens de Géométrie, par M. Clairaut. 186.

Diſcours ſur les figures des Aſtres, par M. de Maupertuis. 187.
Théorie de la figure de la Terre, par M. Clairaut. 189.
Aſtronomie Nautique, par M. de Maupertuis. 191.
Lettres ſur la Coſmographie, par M. l'Abbé de Brancas. 192.

OUVRAGES DE MECHANIQUE ET DE PHYSIQUE.

Le Fluteur Automate, par M. de Vaucanſon. 194.
Leçons de Phyſique, par M. l'Abbé de Molieres. 198.
Diſſertation ſur le feu, par Madame la Marquiſe du Châtelet. 200.
Effets de l'Air ſur le corps humain, par M. Arbuthnot, traduit de l'Anglois, par M Boyer. 202.
Leçons de Phyſique expérimentale, par M. l'Abbé Nollet. 203.
Venus Phyſique, par M. de Maupertuis. 207.

OUVRAGES DE MEDECINE.

Des Maladies Vénériennes, par M. Aſtruc. 208.
Conſultations de Médecine, par M. le Thieullier. 213.
Diſſertation ſur la Goutte, par M. Sault. 218.
Aphoriſmes de Boerhaave, traduits par M. de la Mettrie. 219.
Les Propriétés de la Médecine, par M. de Santeul. 220.
Aphoriſmes d'Hyppocrate, par M. Guyot. *ibid.*
Médecine des Pauvres, par M. Hecquet. 221.
Recueil de Remèdes, par Madame Fouquet. 222.
Traité de la Matière Médicale, par M. Geoffroy. *ibid.*
Traité des Fiévres malignes, par M. Chirac. 224.
Etat de la Médecine ancienne & moderne, par Clifton, traduit de l'Anglois, par l'Abbé Desfontaines. *ibid.*
Traité de la Communication des Maladies, par M. Moreau de S. Elier. 228.
Diſſertation ſur les ſignes de la mort, par M. Bruhier. 229.
Elémens de Médecine, par M. Bouillet. 231.
Obſervations ſur la maniere de prédire les criſes, par Nihel. *ibid.*
Hiſtoire d'un Reméde pour la rougeur des yeux, par M. Cantwel. 232.

OUVRAGES DE PHYSIQUE AYANT RAPPORT A LA MÉDECINE.

Eſſai Phyſique ſur l'œconomie animale, par M. Queſnay. 233.
Analyſe des Polycreſtes ultramarins. 234.
Diſſertation ſur l'Air de la reſpiration, par le Pere Bertier. *ibid.*
Nouveau Traité de Phyſique, ou Méditations & Songes ſur tous les Corps. 235.
Traité des Sens, par M. le Cat. 236.
Obſervations ſur les Plantes, par M. Bazin. 237.
Lettres ſur l'imagination des femmes enceintes, par M. Bellet. 238.

OUVRAGES DE CHIMIE ET D'ANATOMIE.

Traité de Chimie, par M. Malouin. 240.
Remarques de Chimie, par M. Andry. 241.
Anatomie d'Heiſter, par M. Sénac. *ibid.*

LIVRES DE CHIRURGIE.

Traité ſur les playesd'armes à feu, par M. le Dran. 243.
Traité de Phlebotomie, par M Martin. 244.
L'Art de guérir les playes, par M. Guiſard. 245.
Traité des Opérations de Chirurgie, par M. le Dran. 246.
Mémoires de l'Académie de Chirurgie. 248.
Eſſai ſur les Maladies des Dents, par M. Bunon. 250.
Recherches ſur l'Origine de la Chirurgie. 252.

QUERELLES DES MEDECINS AVEC LES CHIRURGIENS.

Queſtion de Médecine : Sçavoir ſi c'eſt aux Médecins qu'il appartient de traiter les Maladies Vénériennes. *ibid.*
Lettre de M. Malouet. 253.
Réponſe d'un Chirurgien, M. des Roſiers. 254.
Lettre d'un Docteur de Médecine à un Maître Chirurgien. *ibid.*
Réponſe des Chirurgiens aux deux Lettres de M. Aſtruc. 255.
Second Mémoire des Médecins contre les Chirurgiens. 256.

LIVRES D'HISTOIRE NATURELLE, DE PHISIQUE ET DE GEOMETRIE.

Le Spectacle de la Nature, par M. Pluche. 257.
Hiſtoire des Inſectes, par M. de Réaumur. 260.
Deſcription des Deſſeins du Cabinet de M. Crozat, par M. Mariette. 262.
La République des Abeilles, par M. Simon. *ibid.*
La Lithologie & la Conchiliologie, par M. d'Argenville. 263.
Catalogue du Cabinet de M. de la Roque, par M. Gerſaint. 264.
Hiſtoire naturelle des Abeilles, par M. Bazin. 266.
Diſſertation ſur la vertu electrique, par M. Deſaguilliers. *ibid.*
Leçons de Phyſique expérimentale, traduites de Cotes, par M. le Monnier. 267.
Examen des Leçons de M. de Molieres, par M. Sigorgne. *ibid.*
Traduction des Tranſactions philoſophiques, par M. Bremond. 268.
Commentaire Latin ſur les principes Mathématiques de la Phyſique de Newton, par les PP. Jacquier & le Seur. 269.
Traité de l'Ame des Bêtes, par M. l'Abbé Machi. 270.
Recueil de différens Traités de Phyſique, par M. Deſlandes. 271.
L'Arithmétique raiſonnée, par M. l'Abbé Morel. 272.
La Gnomonique, par M. Rivard. *ibid.*
Meſure du Degré du Méridien au Cercle polaire, par M. de Maupertuis. *ibid.*
Lettre ſur la Comete, par le même. 273.
Diſcours ſur la Parallaxe de la Lune, par la même *ibid.*
Principes ſur le Mouvement & l'Equilibre, par M. Trabaud. 274.
Aſtronomie Phyſique, par M. de Gamaches. 275.
Diſſertation ſur les Forces Motrices des Corps, par M. de Mairan. 276.
La Géographie, & les Elémens d'Aſtronomie à l'uſage des Négocians, par M. Pankouke. *ibid.*
Elémens d'Euclide réduits à l'eſſentiel de ſes principes. 277.
Elémens de Géométrie, par M. Rivard. 278.
Elémens de Géométrie, par M. de Lanthénée. *ibid.*

La Figure de la Terre déterminée par les Obſervations, &c. Par M. de Maupertuis. 279.

Ouvrages de Religion et de Devotion.

Le Nouveau Teſtament, traduit en François avec des notes, par le Pere Bouhours. 281.
Parabolæ Evangelicæ Myſteria, par M. l'Abbé Vallart. 282.
La Science de l'Ecriture Sainte diviſée en quatre Tables, par M. Macé. 283.
Traduction des Pſeaumes. 284.
La Cité de Dieu de Saint Auguſtin, traduite par M. Lombert. 286.
Traité du Formulaire, par l'Abbé de la Chambre. 287.
Expoſition de la Doctrine Chrétienne, par le Pere Bougeant. 288.
Oeuvres de Saint Juſtin, par Dom Maran. 289.
Traité des Sacremens, par le P. Merlin. 290.
Semaines Evangéliques, par l'Abbé Debonnaire. *ibid.*
Progrès de l'établiſſement pour les Savoyards, par M. l'Abbé de Pontbriand. 291.
Pſeautier diſtribué ſuivant le Breviaire de Paris. 293.
Lettres ſur différens ſujets de Morale & de Piété, par l'Abbé Boileau. ibid.
Nouveaux Motifs de Converſion, par M. le Chevalier de Mouhy. 294.
Avis ſalutaires d'un Philoſophe Chrétien, traduits du Latin de Rauracus. 295.
Penſées Morales, par le Pere Avrillon. 296.
Imitation de Jeſus-Chriſt. 297.
Traductions des Confeſſions de Saint Auguſtin, par Arnauld d'Andilly, Dubois, & Dom Jacques Martin. ibid.
La Perfection Chrétienne de Rodriguez, Jéſuite, traduite par l'Abbé Regnier Deſmarais. 300.
Conſolations Chrétiennes, par M. le Chevalier de la Touche. ibid.

Ouvrages de Caracteres et de Morale.

Eſſais ſur divers ſujets de Littérature & de Morale, par M. l'Abbé Trublet. 301.
Avis d'un Oncle à ſon neveu, par M. Dupuy. 304.
Traduction des Eſſais de M. l'Abbé Trublet, par Mlle Romanus. 305.

Alciphron, ou le petit Philoſophe, traduit de Barclay. 306.
Le Militaire en ſolitude, par M. le Chevalier de la Touche. 309.
Recueil de divers Ecrits, ſur l'amour & l'amitié, publié par M. de S. Hyacinthe. 311.
Réflexions Morales de M. de la Rochefoucault. 316.
Principes de la Philoſophie Morale, par M. Diderot. 318.
Lettre ſur la politeſſe. 320.
Les Hommes, par l'Abbé de Varennes. 321.
Caractères de M. de la Bruyere. ibid.
Traité du vrai Mérite, par M. le Maître de Claville. 333
Eſſais ſur la Néceſſité & les Moyens de plaire, par M. de Moncrif. 326.
Penſées diverſes ſur l'Homme, par M. Pecquet. 331.
Juſte-Lipſe, ſur la Conſtance, traduit par M. de la Grange. 332.
Réflexions Morales de Marc-Aurele. 333.
Penſées d'Oxenſtirn. 334.
Eſſai ſur l'Eſprit humain, par M. Morelly. ibid.
Traité de la pareſſe, par Courtin. 335.
Elémens de l'Education, par M. de Bonneval.
Progrés de l'Education, par le même. 337.

Ouvrages de Géographie.

Parterre Geographique, par M. Bouis. 339.
Méthode pour étudier la Géographie, par M. l'Abbé Lenglet. 340.
Eclairciſſemens géographiques ſur l'ancienne Gaule, par M. d'Anville. 341.
Elémens de Géographie, par M. de Maupertuis. 342.
Eſſais de Géographie, par M. Philippe. 343.

Divers Ecrits sur l'Histoire.

Elémens de l'Hiſtoire, par l'Abbé de Vallemont. 345.
Elémens hiſtoriques, traduits du latin, par M. Drouet de Maupertuis. 346.
Principes de l'Hiſtoire, par M l'Abbé Lenglet. ibid.
Supplément de la Méthode pour étudier l'Hiſtoire, par le même. 347.

HISTOIRES GENERALES ANCIENNES.

Hiſtoire Romaine traduite d'Echard, par l'Abbé Desfontaines. 348.
Continuation de Laurent Echard, par M. l'Abbé Guyon. 350.
Hiſtoire Romaine des PP. Catrou & Rouillé. 351.
Hiſtoire Ancienne, par M. Rollin. 359.
Hiſtoire des Empires & des Républiques, par M. l'Abbé Guyon. 362.
Hiſtoire Romaine, par M. Rollin. 362
Hiſtoire des Amazonnes, par M. l'Abbé Guyon. 371.
Hiſtoire des Empereurs, par M. de Tillemont. 272.
Hiſtoire des Celtes, par M Pelloutier. 373.
Hiſtoire de Grece, par Stanyam, traduite par M. Diderot. 375.
Continuation de l'Hiſtoire Romaine, par M. Crevier. 375.

HISTOIRES GENERALES MODERNES.

Hiſtoire de l'Empire, par M. de Heiſſ. 377.
Hiſtoire de Saint Domingue, par le P. de Charlevoix, Jeſuite. 378.
Hiſtoire de Portugal, par M. de la Cléde. 379.
Hiſtoire de la Chine, par le pere du Halde. 380.
Mémoires hiſtoriques ſur le Royaume de Tunis, par M. de Saint Gervais. 383.
Hiſtoire des Yncas, traduite de Garcilaſſo de la Véga, 384.
Hiſtoire du Japon, par le P. de Charlevoix. 385.
Révolutions de France, par la Hode. *ibid.*
Hiſtoire d'Angleterre, par Rapin Toiras. 386.
Révolutions de Hongrie. 387.
Recueil des Hiſtoriens des Gaules, par Dom Bouquet. 388.
Hiſtoire des Rois des deux Siciles, par M. d'Egly. *ibid.*
Traduction de l'Hiſtoire du Préſident de Thou. 390.
Hiſtoire de l'Europe, par M. de Roſe. 391.
Hiſtoire de France, par le P. Daniel. 392.

HISTOIRES PARTICULIERES DE PROVINCES ET DE VILLES.

Hiſtoire de Geneve, par Spon. 394.
Hiſtoire générale du Languedoc, par D. de Vic & D. Vaiſſette, Bénédictins. 395.
Hiſtoire de la Ville de Paris, par l'Abbé Desfontaines & autres. *ibid.*
Hiſtoire de la ville de Paris, par le P. Felibien. 396.
Deſcription de Paris, par Piganiol de la Force. 397.
Hiſtoire du Comté de Bourgogne, par Golut. 398.
Hiſtoire de Beſançon, par Chifflet. *ibid.*
Hiſtoire des Sequanois, par M. Dunod. 399.
Hiſtoire naturelle du Languedoc, par M. Aſtruc. *ibid.*
Hiſtoire des Ducs de Bretagne, par l'Abbé Desfontaines. 400.
Hiſtoire de la Nobleſſe du Comté Venaiſſin, par M. l'Abbé Pithon-Curt. 402.

HISTOIRES D'EVENEMENS PARTICULIERS.

Hiſtoire de l'Auguſte Naiſſance de Monſeigneur le Dauphin, par le Chevalier Daudet. 403.
Hiſtoire de la Guerre préſente, par M. Maſſuet. 404.
Hiſtoire du Détronement d'Alphonſe VI. traduite en partie par l'Abbé Desfontaines 405.
Les Révolutions de Portugal, par l'Abbé de Vertot. 407.
Relation de Maroc. 408.

HISTOIRES ECCLESIASTIQUES, ET VIES DES SAINTS.

Hiſtoire de l'Egliſe Gallicane, par le Pere Longueval & autres. 411.
Lettres Edifiantes & Curieuſes. 413.
Actes des Saints par les Bollandiſtes. *ibid.*
Vie de S. Thomas d'Aquin, par le Pere Touron. 414.
Diſſertation ſur l'origine des Egliſes de ſaint Bertin & de ſaint Omer, par le P. de Cleti. 415.
Vie de Saint Dominique, par le P. Touron. 415.
Hiſtoire du Chriſtianiſme d'Ethiopie, par la Croze. 416.
Hiſtoire du Jeûne, par Dom de Liſle. 417.
Hiſtoire Eccléſiaſtique, par l'Abbé Fleury. 418.

BRITISH 29 JU 76 MUSEUM

TABLE ALPHABETIQUE
DES AUTEURS.

A

Abadie. page 141.
Algarotti. 179.
Andry. 241.
Anville. (d') 341.
Arbuthnot. 202.
Argenville. (d') 263.
Ariſtide. 77.
Ariſtote. 58.
Arnauld d'Andilly. 297.
Aſtruc. 208. 399.
Atterbury. 126.
Auguſtin. (S.) 286. 297.
Aurele. (Marc) 333.
Avrillon. 296.
Auſone. 103.

B

Baltus. 137.
Banniere. 184.
Barbier d'Aucour. 84.
Barclay. 306.
Bazin. 237. 266.
Bellet. 238.
Bergerac. 132.
Bertier. 234.
Blond. (le) 185.
Boerhaave. 219.
Boileau Deſpréaux. 101.
Boileau. (l'Abbé) 293.
Bollandiſtes. 413.
Bonneval. 337.
Bougeant. 288.
Bouhours. 281.
Bouillet. 231.
Bouis. 339.
Bouquet. 388.
Boyer de Prébandie. 202.
Brancas. (l'Abbé de) 192.
Bremond. 268.
Bruhier. 229.
Bruyere. (la) 321.
Bunon. 250.

C

Campiſtron. 98.
Cantwel. 232.
Cat (le) 236.
Catrou. 351.
Catulle. 102.
Cervantes. (Michel) 130.
Chambre (de la) 287.
Chardon. 140.
Charlevoix. 378. 385.
Châtelet. (Md. du) 200.
Chifflet. 398.
Chirac. 224.
Ciceron. 82
Clairaut. 186. 189.
Claville. [le Maître de] 320.
Cléde. (la) 379.
Cleti. 415.
Cliſton. 224.
Corneille. (Pierre) 97.

Côtes. 269.
Couet [l'Abbé] 56
Courtin. 335.
Crevier. 74. 375.
Croze. [la] 416.

D

Daniel. 392.
Daudet. 403,
Débonnaire. 290.
Démosthene. 82,
Desaguilliers. 266.
Desfontaines. [l'Abbé] 224. 348. 395. 400. 405.
Desforges Maillard. 116.
Deslandes. 271.
Diderot. 318, 375.
Dran [le] 243. 246.
Drouet de Maupertuis. 346.
Dubois. 297.
Dunod. 399.
Dupuy. 304.

E

Echard. [Laurent] 348. 350.
Egly. [d'] 388.
Euclide. 277.

F

Fayette. [Md. de la] 132.
Felibien. 396.
Fleury. 318.
Fontenelle. 79.
Fouquet. (Md.) 222.
Freinshemius. 119.
Fréron. 76.

G

Gamaches. 275.
Gayot de Pitaval. 87.
Gedcyin. 123.
Geoffroy. 222.
Gerſaint. 264.
Golut. 398.
Gracian. 65.
Granet. [l'Abbé] 127.
Grange. (la) 332.
Grecourt. 114.
Gretſer. 51.
Grignan. (Mad. de) 135.
Guiſart. 245.
Guyot 220.
Guyon. (l'Abbé) 350. 362. 371.

H

Halde. (du) 380.
Hamilton. 133.
Hardouin. 125.
Hecquet. 221.
Heiſſ. 377.
Heiſter. 241.
Herodote. 66.
Hode. (la) 385.
Homere. 91.
Houtteville. 51. 142.
Hypocrate. 220.

J

Jacquier. 269.
Juſtin. (S). 289

L

Lanthénée. 278.
Lenglet. [l'Abbé.] 34. 346. 347
Leti. (Gregorio) 69.
Linant. 118.
Lipſe. [Juſte] 331.
Liſle, [Dom de] 417.
Lambert. 286.
Longueval. 411.

Lucrece. 559.

M

MAcé. 283.
Maehi. 270.
Mairan. 276.
Mallebranche. 69.
Malouet. 253.
Malouin. 240.
Maran. 289.
Marechal. 138.
Mariette. 262.
Martin. 244.
Martin. (Dom Jacques) 397.
Maſſillon. 86.
Maſſuet. 404.
Maupertuis. 187. 191. 207. 272. 273. 279. 342.
Merlin. 299.
Mettrie. (la) 219.
Molieres. 196.
Moncrif. (de) 326.
Monnier. (le) 267.
Moreau de S Elier. 228.
Morel. 272.
Morelly. 324.
Motte. (la) 104.
Mouhy. (de) 294.

N

NEwton. 62. 178. 269.
Nihel. 239.
Nollet. [M. l'Abbé] 63. 203.

O

OXenſtiern. 334.

P

PAlaprat. 100.
Pankouke. 276.
Pecquet. 331.
Pelloutier. 373.
Philippe. 343.
Piganiol. 397.
Pithon-Curt. 402.
Pluche. 257.
Pons. (l'Abbé de, 279.
Pontbriand. 291.
Porée. 289.
Properce. 102.

Q

QUeſnay. 233.
Quinaut. 101.

R

RAcine. (Jean) 95.
Rapin Thoiras. 386.
Rauracus. 29.
Réaumur. 260.
Regnier Deſmarais. 301.
Rivard. 272. 278.
Rochefoucault. (la) 316.
Rodriguez. 300.
Rollin. 71. 359. 365.
Romanus. (Mlle] 205.
Roſe. 391.
Roſiers. (des) 254.
Rouillé. 351.
Rouſſeau. 108.
Rue. (la) 83.

S

SAint Gervais. 385.
Saint Hyacinthe. 311.
Sallo. 121.
Santeul. 220.

Sault. 218.
Seguin. 173.
Senac. 241.
Seur. (le) 269.
Sigorgne. 267.
Simon. 262.
Spon. 394.
Stanyam. 375.

T

TAſſe. (le) 95.
Tertullien. 49.
Thicullier. (le) 213.
Thou. (de) 390.
Tibulle. 102.
Tite-Live. 67.
Tillemont. 122 373.
Touche. (de la) 300. 369.
Touron. 414. 416.
Trabaud. 274.
Triſſin. (le) 93.
Trublet. 301. 305.

V

VAiſſette. 395.
Vallart. 282.
Vallemont. 345.
Varennes. (de) 321.
Vaucanſon. 194.
Véga. (la) 384.
Vertot. 70. 407.
Vic. (Dom de) 395.
Voiture. 134.
Voltaire. 110. 178. 184.

Fin de la Table des Auteurs.

BRITISH MUSEUM 29 JU 76

